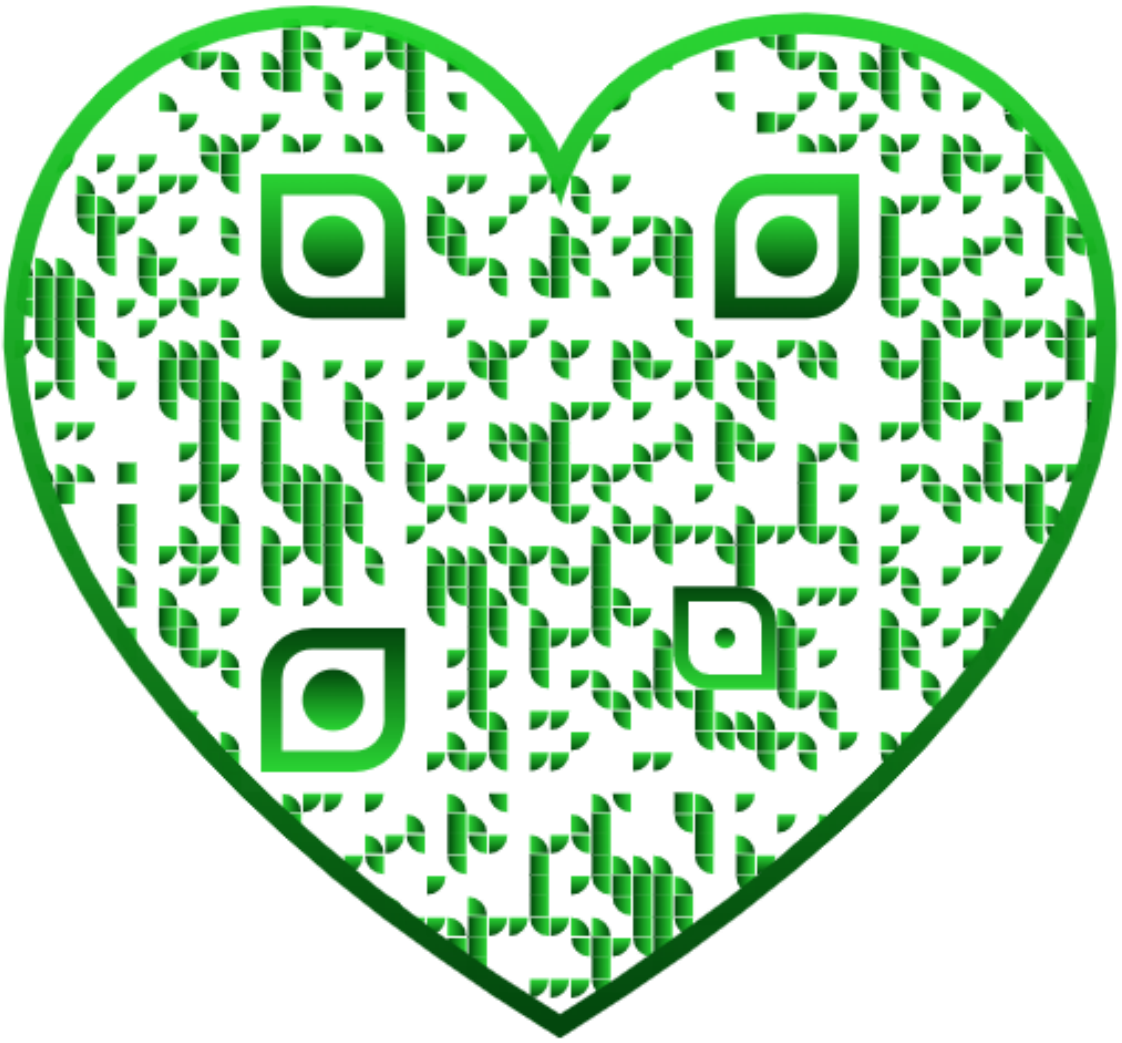
MARYSE

CONDÉ

L'ÉVANGILE DU NOUVEAU MONDE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL



MARYSE CONDÉ

L'ÉVANGILE DU NOUVEAU MONDE

BUCHET • CHASTEL

« Un dimanche de Pâques, un nouveau-né gisait sur la paille, entre les sabots de l'âne qui le réchauffait de son souffle. Madame Ballandra joignit les mains et murmura : "Un miracle ! voilà un cadeau de Dieu que je n'attendais pas, je te nommerai Pascal".

Le nouveau-né était très beau, le teint brun, les cheveux raides et noirs, des yeux d'un gris vert pareil à la mer qui entourait le pays.

Cette beauté n'était pas la seule cause de la curiosité générale, une rumeur tenace gagnait de plus en plus de terrain. Cette histoire n'était pas naturelle. »

Mais quelle est la mission de Pascal ? Est-il vraiment le fils de Dieu ? Pourra-t-il changer le destin des hommes, adoucir leurs souffrances et rendre le monde plus juste ? Que révélera cet Évangile du nouveau monde sur notre nature et notre avenir ?

Segou, Moi, Tituba sorcière… En attendant la montée des eaux… Marquée par la puissance de son imaginaire et son engagement, l'œuvre de Maryse Condé rayonne dans le monde entier et lui a valu en 2018 le « Nobel alternatif ».

Maryse Condé est née en 1934 à la Guadeloupe. À la tête d'une œuvre de dix-sept romans, huit pièces de théâtre et des contes pour enfants, elle est l'une des grandes voix de la littérature française dans le monde. Elle a reçu le « prix Nobel alternatif » en 2018 et le prix mondial Cino del Duca en 2021. Elle a aussi été professeur de littérature à Columbia et à Harvard.

Les publications numériques de Buchet/Chastel sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03545-0

À Pascale, jamais amie ne devint plus parfaite secrétaire.
À Serina, À Mahily, À Fadel, À Leina,
en hommage à José Saramago.

PREMIÈRE PARTIE

1.

C’est une terre entourée d’eau de tous les côtés, une île, comme on dit communément, pas aussi grande que l’Australie, mais pas petite non plus. Elle est généralement plate mais est bosselée d’épaisses forêts et de deux volcans, l’un qui répond au nom de piton de la Grande Chaudière, qui fit des siennes jusqu’en 1820, quand il détruisit la coquette ville étalée sur ses flancs avant de rentrer dans une totale inactivité. Comme elle jouit d’un « été éternel », les touristes s’y pressent, braquant leurs appareils mortifères sur tout ce qui est beau. Certains l’appellent avec tendresse *Mon Pays*, mais ce n’est pas un pays, c’est une terre ultramarine, un département d’outre-mer quoi !

La nuit où Il naquit, Zabulon et Zapata se battaient dans le mitan du ciel, décochant des rais de lumière à chacun de leurs gestes. C’était un spectacle peu banal. Celui qui a coutume de scruter la voûte céleste voit fréquemment la Petite Ourse, la Grande Ourse, Cassiopée, l’étoile du Berger, Orion, mais distinguer deux constellations pareilles surgies des grandes profondeurs, c’est inouï. Cela signifiait que celui qui naissait cette nuit-là aurait un destin hors pair. Pour l’heure, personne ne semblait s’en douter.

Le nouveau-né avait porté ses poings minuscules à hauteur de sa bouche et s’était recroquevillé entre les sabots de l’âne qui le réchauffait. Maya, qui venait d’accoucher dans cette cabane où les Ballandra rangeaient leurs sacs d’engrais, leurs bidons de désherbant et leurs instruments aratoires, se lavait tant bien que mal dans l’eau d’une calebasse qu’elle avait eu la présence d’esprit d’apporter avec elle. Ses joues rebondies étaient inondées de larmes.

Elle ne se doutait pas qu’elle aurait si mal lorsqu’elle abandonnerait son enfant. Elle ne savait pas que la douleur lui déchirerait le ventre de ses crocs acérés. Pourtant, il n’y avait pas d’autre solution. Elle était parvenue à cacher son état à ses

parents, à sa mère surtout, qui n'arrêtait pas de divaguer quant à l'avenir radieux qui tendait ses bras à sa fille. Maya ne pouvait revenir chez elle un bâtard entre les bras.

Quand elle n'avait plus vu son sang, elle était restée sidérée. Un enfant ! Cette petite chose visqueuse qui urinait et déféquait sur elle, voilà à quoi avaient abouti ses nuits si brûlantes et si poétiques.

Elle avait fini par écrire à son amant, Corazón, mot qui en espagnol signifie cœur et qui convenait mal à ce géant taillé d'une pièce. Comme la troisième lettre était demeurée toujours sans réponse, elle s'était rendue à l'office des croisières qui gérait l'*Empress of the Sea* où elle l'avait connu pendant la croisière inaugurale à travers les îles. Quand elle s'était présentée au bureau pour obtenir des renseignements, la chabine juchée sur des talons aiguilles lui avait brutalement coupé la parole : « Nous ne donnons aucune information privée sur nos passagers. »

Maya avait écrit une fois de plus. Toujours sans réponse. Une intuition lui montait au cœur. N'allait-elle pas faire partie de la horde des femmes abandonnées, des femmes sans mari, sans amant, qui élevaient péniblement leurs enfants ? Ce n'était pas ce que Corazón lui avait promis. Au contraire, il lui avait promis monts et merveilles. Il la couvrait de baisers, l'appelait mon amour et jurait qu'il n'avait jamais aimé une femme comme il l'aimait à présent.

Corazón et Maya n'appartenaient pas à la même classe sociale, il était un membre de la puissante famille des Tejara qui depuis le temps de l'esclavage avaient donné à leur pays des négociants, des propriétaires terriens et des avocats, des médecins et des professeurs. Corazón enseignait l'histoire des religions à l'université d'Asunción dont il était originaire. Il avait toute la morgue d'un fils à papa même si elle était tempérée par la douceur et le charme de son sourire. Comme il parlait quatre langues à la perfection : anglais, espagnol, portugais et français, il avait été recruté par la compagnie

maritime pour donner des conférences aux passagers des première et seconde classes.

Le plus assommant était ce rêve que Maya faisait nuit après nuit. Elle voyait un ange vêtu d'une tunique bleue et tenant à la main un lys de l'espèce que l'on appelle lys canna. Cet ange lui annonçait qu'elle accoucherait d'un fils qui aurait pour mission de changer la face du monde. Enfin, un ange, façon de parler, car il s'agissait d'un des êtres les plus bizarres qu'elle ait jamais vus. Il était chaussé de hautes bottes de cuir vernissé et luisant. Ses cheveux gris bouclaient jusqu'à ses épaules ; le plus étrange était cette protubérance qui semblait cachée dans son dos. Une bosse ? Une nuit, excédée, elle l'avait chassé avec un manche à balai mais il était revenu la nuit suivante comme si de rien n'était.

Le bébé s'était endormi et gémissait dans son sommeil à intervalles réguliers. L'âne au-dessus de sa tête n'arrêtait pas de souffler. Autrefois, les Ballandra mettaient à dormir dans cette cabane leur vache appelée Placida. Mais, un beau jour, la pauvre bête était tombée à terre tandis qu'une bave épaisse envahissait son museau. Fièvre aphteuse, avait diagnostiqué le vétérinaire appelé en hâte.

Tournant le dos au bébé, Maya se glissa au-dehors et remonta le sentier qui menait à la rue et serpentait derrière la maison des Ballandra. Elle n'était pas inquiète car, elle le savait, à cette heure-là, malgré la lumière qui inondait les alentours, le couple ne risquait pas de surgir à l'improviste et de la surprendre. Ils regardaient la télévision comme tous les habitants de ce pays sans grande distraction, un écran plat de 50 pouces qu'ils venaient d'acheter. Le mari, Jean-Pierre, était à moitié endormi à cause de ses nombreuses rasades de vieux rhum tandis qu'Eulalie, sa femme, était occupée à tricoter une brassière pour une de ses innombrables bonnes œuvres.

Poussant la barrière de bois qui séparait le jardin de la rue, Maya eut l'impression qu'elle s'engageait dans le périmètre de solitude et de douleur qui sans nul doute serait désormais celui

de sa vie.

Comme elle posait le pied sur le goudron, elle se heurta à Déméter, connu de tout le quartier pour ses beuveries et ses rixes souvent sanglantes. Il était accompagné de deux acolytes aussi saouls que lui et qui braillaient, prétendant avoir vu une étoile à cinq branches planer au-dessus de la maison. Dans un grand emmêlement de bras et de jambes, les trois boit-sans-soif étaient vautrés dans le dalot qui charroyait les eaux usées de la ville. Ils ne s'en souciaient pas et Déméter se mit à hurler un vieux cantique de Noël : « Je vois, je vois, l'étoile du Berger. » Maya ne leur accorda pas un regard. Elle continua sa route les yeux pleins de larmes.

Que se serait-il passé sans Pompette, la chienne de Madame Ballandra, une petite personne arrogante et gâtée qui faisait souvent des siennes ? Ce soir-là, elle dépassa la mesure. Une fois Maya disparue, elle se saisit de sa maîtresse par l'ourlet de sa robe et l'entraîna jusqu'à la cabane. La porte était grande ouverte et Madame Ballandra fut témoin d'un spectacle inattendu, un spectacle biblique.

Un nouveau-né gisait sur la paille, entre les sabots de l'âne qui le réchauffait de son souffle. Cette scène se produisait le soir d'un dimanche de Pâques ! Madame Ballandra joignit les mains et murmura : « Un miracle ! Voilà un cadeau de Dieu que je n'attendais pas, je te nommerai Pascal. »

Le nouveau-né était très beau, le teint brun, les cheveux raides et noirs comme ceux d'un Chinois, la bouche délicatement dessinée. Elle le serra contre sa poitrine et il ouvrit les yeux ; des yeux d'un gris vert pareil à la mer qui entourait le pays.

Madame Ballandra sortit dans le jardin et remonta vers la maison. Jean-Pierre Ballandra vit sa femme revenir vers lui avec un nouveau-né dans les bras et Pompette s'agitant sur ses talons. « Qu'est-ce que je vois là ? s'exclama-t-il, un enfant, un enfant ! Mais je n'arrive pas à voir s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille. » Cette phrase peut surprendre si on ne sait pas

que Jean-Pierre Ballandra avait la vue basse et, dans l'état des choses, avait avalé une quantité de petits secs. Il était en outre porteur de lunettes depuis l'âge de quinze ans, parce qu'une branche de goyavier lui avait perforé la cornée. « C'est un garçon », lui dit sévèrement Eulalie, puis elle le prit par la main et le força à s'agenouiller à côté d'elle. Ils entamèrent un bénédicité, car ils étaient tous les deux fort croyants.

2.

Jean-Pierre et Eulalie Ballandra formaient un couple peu banal en descendant d'Africain qu'il était et elle, la chair blanche et rose, car elle faisait partie d'une population originaire d'un îlot pierreux qui clamait qu'elle venait des Vikings. Ce qui se passait dans leur cœur était toutefois d'une nature très différente. Ils s'adoraient malgré les années de vie en commun. À cause d'Eulalie, Jean-Pierre n'avait jamais connu de femme-jardin, pratique courante et honorée de tous les hommes de ce pays. Depuis des années, il faisait l'amour à la seule et même partenaire. Eulalie, de son côté, ne vivait que pour lui. Le couple n'avait pas eu d'enfant malgré ses incessantes visites chez le gynécologue. La jeunesse d'Eulalie avait été ponctuée de fausses couches jusqu'à ce qu'enfin la ménopause miséricordieuse lui apporte la stérilité.

Jean-Pierre et Eulalie n'avaient pas de souci d'argent. Ils vivaient largement du produit de leur pépinière baptisée sans grande originalité *Le Jardin d'Éden*. Jean-Pierre était un véritable artiste. Il avait entre autres produit une variété de rose Cayenne. La rose Cayenne est généralement une fleur assez ordinaire, mais celle qu'avait imaginée Jean-Pierre étonnait à la fois par le velouté de ses pétales et surtout par sa senteur fine et pénétrante. Aussi était-elle recherchée par toutes les administrations : bureaux de la sécurité sociale, pôle emploi, soupe populaire. Cette rose Cayenne était surnommée rose Elizabeth Taylor car Jean-Pierre, dans sa jeunesse, quand il était sans travail et tuait le temps comme il le pouvait, avait été friand de cinéma, de cinéma américain surtout. C'est ainsi qu'ayant admiré son actrice préférée dans *Cléopâtre* il avait donné son nom à la fleur qu'il créait.

L'arrivée de Pascal au sein de la famille fut un événement considérable. Dès le lendemain, Eulalie fit le tour des magasins et acheta un landau, aussi spacieux qu'une Rolls Royce. Elle le tapissa de coussins de velours bleu afin d'étendre le nourrisson. Chaque jour, à 16 h 30, elle sortait de

chez elle et prenait la direction de la place des Martyrs. Située en bord de mer, cette place semblait une fenêtre découpée dans l'architecture baroque de la ville.

Eulalie humait à pleins poumons l'air marin, contemplait avec ivresse l'eau d'un gris vert pareil aux yeux de Pascal, qui moussait à perte de vue. Eulalie avait toujours redouté la mer, chienne splendide qui monte la garde à tous les coins du pays. Mais qu'elle soit de la même couleur que les yeux de son fils les rapprochait soudain, en faisait presque des amis. Elle resta de longues minutes à la regarder en la remerciant de sa présence ; puis elle se dirigea vers la place des Martyrs.

La place des Martyrs était le cœur vivant de Fond-Zombi, elle était bordée de beaux sabliers qu'avait plantés Victor Hugues lorsqu'il était venu rétablir l'esclavage sur les ordres de Napoléon Bonaparte. Eulalie remontait les allées encombrées et en faisait plusieurs fois le tour avant de prendre place près du kiosque à musique où trois fois la semaine un orchestre municipal interprétait les airs à la mode. À chaque fois, ceux qui étaient assis près d'elle ne manquaient pas d'admirer son petit, remplissant ainsi son cœur de joie et de fierté.

Quel ouélélé que la place des Martyrs ! S'y pressaient des adolescents, garçons et filles mêlés, en rupture d'école, des chômeurs occupés à tenir doctement leur sénat, des servantes en grand costume surveillant leur charge, depuis les bébés bavant et suçant la tétine de leur biberon jusqu'aux petits aventureux courant partout.

Tout ce monde se mettait debout pour regarder le landau que poussait Eulalie. Il y avait à cette curiosité de nombreuses raisons. D'abord, Pascal était d'une beauté remarquable. On n'aurait su dire de quelle race il était. Mais je l'avoue le mot race est obsolète, remplaçons-le au plus vite par un autre. Origine par exemple. On n'aurait su dire de quelle origine il était. Était-il blanc, était-il noir, était-il asiatique ? Ses ancêtres avaient-ils bâti les cités industrielles de l'Europe ? Venait-il de la savane africaine ? Ou d'un pays de la banquise, couvert de neige ? Il était tout cela à la fois. Cette beauté n'était pas la

seule cause de la curiosité générale, une rumeur tenace gagnait de plus en plus de terrain. Cette histoire-là n'était pas naturelle. À Eulalie qui, depuis des années, usait ses genoux dans des pèlerinages à Lourdes ou à Lisieux, voilà que le Seigneur avait envoyé un fils et précisément le dimanche de Pâques. Il ne s'agissait pas là d'un hasard mais d'un cadeau bien spécial. Le Père Créateur avait peut-être deux fils et lui avait envoyé le cadet. Un fils métis, quelle jolie idée !

Cette rumeur peu à peu envahit tout Fond-Zombi et atteignit les limites du pays. On en discutait dans les chaumières aussi bien que dans les maisons élégantes et cossues. Quand elle parvint aux oreilles d'Eulalie, celle-ci l'accepta aisément. Seul Jean-Pierre demeura intraitable vis-à-vis de ce qui lui paraissait un blasphème.

3.

Quand Pascal fut âgé de quatre semaines, sa mère décida de le faire baptiser. Par un beau dimanche, l'évêque Altmayer sortit de sa résidence de Saint-Jean-Bosco et laissa tout seuls les orphelins dont il avait la garde, tandis que les cloches des églises sonnaient à toute volée. Eulalie avait vêtu le nourrisson d'une fine casaque de lin blanc au plastron brodé de smocks. Ses petits petons s'agitaient dans des chaussons tricotés au fil DMC mêlé d'or et d'argent. Il était coiffé d'un béguin qui seyait à son visage d'angelot. Ce baptême avait la pompe d'un mariage ou d'un banquet. Trois cents invités, les enfants des catéchismes vêtus de blanc et agitant de petits drapeaux aux couleurs de la Vierge Marie. Des hommes, des femmes en grande tenue.

Juste après le dessert, des glaces parfumées de la façon la plus diverse, un visiteur inconnu se présenta. Son apparence étonna tous ceux qui le virent. Il était vêtu d'un costume de drap rayé d'une coupe assez ancienne et en guise de cravate portait une sorte de fraise. Il était chaussé de bottes vernissées à large revers semblables à celles des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas. Le plus étrange, c'est qu'il semblait cacher dans son dos une charge peu naturelle : une bosse ? Une barbe grisonnante couvrait son menton.

Il alla droit vers Eulalie qui minaudait, une coupe de champagne à la main. « Je vous salue Eulalie pleine de grâce, déclara-t-il, j'apporte un cadeau pour l'enfant Pascal. » Là-dessus, il lui tendit le paquet qu'il tenait avec précaution. C'était un vase de terre dans lequel poussait une fleur, une fleur comme Eulalie, pourtant femme de pépiniériste, n'en n'avait jamais admiré. La couleur surtout surprenait : brun clair comme une peau de câpresse, les pétales bouclés qu'on aurait cru découpés dans du velours, entourant un délicat pistil jaune soufre. « Quelle jolie fleur, s'exclama Eulalie, quelle étrange couleur ! – Cette fleur s'appelle *Tété Négresse*, lui expliqua le nouvel arrivant, elle est destinée à faire oublier le

Cantique des cantiques. Vous vous rappelez ces propos choquants : *Je suis noire mais je suis belle*. De telles paroles ne doivent plus être prononcées. » Eulalie ne comprit pas le sens de ses objections : « Pourquoi parlez-vous ainsi ? » s'étonna-t-elle. Le silence lui répondit car son interlocuteur avait déjà disparu. Elle se retrouvait seule, son présent à la main et crut avoir rêvé.

Dans son désarroi, elle courut auprès de Jean-Pierre qui se tenait non loin, parmi un groupe d'invités, riant et buvant du champagne. Elle lui raconta l'histoire étrange qui venait de lui arriver. Il haussa les épaules. « Ne t'en fais pas, dit-il, il s'agit sans doute d'un admirateur qui n'a pas osé donner suite à ses compliments, je ferai bon usage de cette fleur. » Il devait tenir parole : bientôt, *Le Jardin d'Éden* compta deux merveilles, la rose Cayenne et la rose Tété Négresse.

Quand Pascal atteignit ses quatre ans, sa mère décida de le mettre à l'école. Cela ne signifiait pas qu'elle en avait assez de le manger de baisers chaque fois qu'il passait près d'elle, de le voir courir, gambader avec la chienne Pompette, faire irruption dans la pépinière. Mais l'instruction est un bien précieux. Celui qui veut réussir sa vie doit en acquérir le maximum. Jean-Pierre et Eulalie avaient trop souffert d'en avoir été privés.

À douze ans, Jean-Pierre sulfatait déjà les bananeraies d'un grand propriétaire terrien tandis que, plus jeune encore, Eulalie s'asseyait à côté de sa mère pour vendre le poisson que son père avait ramené : chats-bleus, chats-roses, vivaneaux, tanches, grand-gueules, merlus, daurades.

Pascal fut donc inscrit à l'école des sœurs Mara. Les sœurs Mara étaient des jumelles dont on connaissait la mère car, servante au presbytère, chaque vendredi saint, elle s'alitait et présentait les stigmates de la passion du Christ sur ses deux mains et ses deux pieds. Ce n'était un mystère pour personne que ses filles étaient les enfants du révérend père Robin qui avait dirigé la paroisse pendant de longues années avant de

transporter ses vieux jours dans une maison de retraite du clergé située près de Saint-Malo. En ces temps-là, les gens ne médisaient pas du comportement des prêtres. Pas de film américain ou français comme *Spotlight* ou *Grâce à Dieu*. Chacun se taisait sur les offenses faites aux commandements de Dieu.

L'école des sœurs Mara se situait dans une élégante construction qui s'élevait au milieu d'une vaste cour sablée où les élèves se démenaient comme des diables lors des récréations. Pour sa rentrée, Pascal portait un ensemble bleu et blanc avec des chaussettes assorties. Les sœurs le reçurent avec effusion, conscientes de la belle prise qu'elles avaient faite en sa personne. Cependant, elles ne tardèrent pas à déchanter.

Pascal ne se révéla pas l'élève qu'elles attendaient. Il rêvassait pendant les cours, ne fréquentait que les enfants les plus pauvres et n'avait rien de plus pressé à faire que de se précipiter à la cuisine où deux servantes mal payées préparaient les repas de la cantine. Il leur prodiguait caresses et bons mots. Celles-ci en retour ne ménageaient pas leurs gâteries. N'eût été la relation qu'elles entretenaient avec Eulalie, les sœurs Mara auraient renvoyé Pascal.

Le lendemain de l'anniversaire de ses cinq ans, Eulalie conduisit Pascal jusqu'à la cabane qui s'élevait au fond du jardin tandis que Jean-Pierre, toujours *nofrappe,* les suivait en traînant les pieds. La cabane était d'une grande propreté. Dans un coin étaient entassés les sacs d'engrais et de désherbant tandis que le sol était recouvert de graviers blancs. Eulalie se tourna vers Pascal : « J'ai un aveu important à te faire : je t'aime, tu le sais, mais je ne t'ai pas porté dans mon ventre, tu n'es pas non plus issu de son sperme », ajouta-t-elle en désignant Jean-Pierre. « Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'exclama Pascal interdit.

À ses yeux, l'histoire était peu commune. Si la majorité des enfants du pays ne connaissaient pas leur père, ils savaient bien qui était leur mère. C'était celle qui trimait, qui suait pour leur acheter des vêtements et pour les envoyer à l'école. « Je veux dire, poursuivit Eulalie, qu'un dimanche de Pâques, nous t'avons trouvé dans cette cabane et t'avons adopté comme notre fils. – Qui sont mes vrais parents ? » interrogea Pascal d'une voix pleine de larmes. C'est alors qu'Eulalie lui confia le récit de ses origines supposées.

C'est étrange, pendant quelques années, Pascal n'attacha pas d'importance à cette confession, pas plus qu'aux ragots qui lui revenaient en foule concernant son origine. Il savait qu'il était né dans une terre de l'oralité où les mensonges ont plus de force que la vérité. Puis, sans savoir pourquoi, il se mit à leur prêter attention car il est plus agréable d'être fils de Dieu que fils de gueux. Cela devint une véritable obsession.

Il s'arrêtait et considérait le ciel. Il s'était entrouvert une seconde fois et le mystère de l'incarnation s'était reproduit. Cette fois, le Créateur avait été prudent. Il avait fait de son fils un métis, un sang-mêlé, afin qu'aucune race ne prenne l'avantage sur les autres comme cela s'était produit dans le passé. Le point faible était qu'il n'avait pas expliqué à son descendant ce qu'il attendait exactement de lui. Qu'espérait-il faire de ce monde zébré d'attentats et marqué de violence ?

À force de réfléchir à cette énigme, le caractère de Pascal s'altéra. Chez lui, des périodes d'excitation succédaient à des périodes de silence profond. Il s'interrogeait constamment sur ses origines et s'irritait du silence dans lequel Eulalie et Jean-Pierre étaient retombés à ce sujet comme s'ils n'avaient plus rien à lui révéler.

Il s'entendait mieux avec son père qu'avec sa mère, car il n'appréciait pas l'éducation que celle-ci lui donnait : leçons de piano avec Monsieur Démon, que sa famille avait exclu parce

qu’il s’était marié avec une mulâtresse. Eulalie lui reprochait de ne pas lire suffisamment. Elle s’encolérait à cause de ses fréquentations, car il recherchait la compagnie des enfants sans naissance, comme lui-même.

4.

Quand Pascal eut sept ans, sa mère l'inscrivit au catéchisme afin qu'il reçoive les leçons du père Lebris. Homme de Dieu, le père Lebris aurait pu discuter avec lui de la rumeur qui ne cessait d'enfler sur ses origines. Malheureusement, il n'en fit rien. Il se borna à traiter Pascal comme un privilégié. Le jour de l'Ascension, il le plaçait en tête de la procession qui grimpait depuis la cathédrale jusqu'à l'église de Massabielle. Les mauvaises langues disaient que le père Lebris avait peur de déplaire à Eulalie car celle-ci était riche et avait le cœur sur la main, ne manquant jamais une bonne œuvre, une aide aux déshérités de la paroisse.

À ses dix-huit ans, son baccalauréat en poche, sans mention, ni félicitations du jury, car, disons la vérité, Pascal était un élève assez médiocre, un rêveur, il décida de chercher du travail. La route était toute tracée : il suffisait d'obtenir une place au *Jardin d'Éden*. Malheureusement, il n'aimait ni les plantes en pot ni les fleurs, même celles qui sont jolies et dégagent une plaisante odeur. Son rêve était d'ouvrir une crèche ou un jardin d'enfants. Il était obsédé par l'injonction : *laissez venir à moi les petits enfants,* non parce que le royaume de Dieu leur appartient mais parce qu'à cet âge tendre ils possèdent la tolérance et le désir d'un monde harmonieux. Il n'osa pas s'ouvrir de ses désirs à Jean-Pierre car il craignait la dépense. Le 1er avril, jour des canulars, il entra au *Jardin d'Éden* au rayon des plantes grasses : aloe vera, echeveria, sansevière, pandanus, cactus de Noël et porcelaine.

À cette époque-là, il se produisit une transformation radicale dans son apparence. Le petit garçon au visage d'angelot et à la beauté insaisissable disparut, remplacé par un mâle que les femmes auraient bien aimé avoir dans leur lit. Ses chemises de coton s'ouvraient sur une poitrine taillée à l'équerre. Son ventre était plat et, en dessous, son pénis s'allongea de plusieurs centimètres au point qu'il lui devint difficile de le caser dans les slips Petit Bateau qu'Eulalie lui achetait. Cette transformation était d'autant plus remarquable qu'elle se

limitait au seul physique. Pascal restait timide. Il gardait une voix douce, parfois zézéyante, et de grands yeux pleins de rêves, comme s'il tentait perpétuellement de résoudre la mystérieuse équation qu'était sa vie.

À quelque temps de là, il se produisit un événement qui eut des conséquences très profondes. Nos pays sont lents et pusillanimes, ils ne voient pas ce qui crève les yeux. Alors que Jean-Pierre marchait déjà sur ses soixante ans et souffrait d'une sévère arthrose au genou droit, il fut subitement reconnu comme un créateur d'exception et, à ce titre, décoré d'une médaille d'excellence qu'il devait recevoir à Porte Océane, deuxième ville du pays.

N'avait-il pas inventé deux fleurs, deux roses, la rose Cayenne et la rose Tété Négresse dont la beauté était insurpassable à travers le monde ? Bien que le Kenya se spécialise dans la vente des fleurs et se vante de posséder les plus beaux jardins qui soient, Jean-Pierre parvenait à placer ses commandes dans les lieux les plus lointains, à Tripoli, Ankara et Istanbul. Chose curieuse, Eulalie ne fut pas associée à cet honneur. On le savait pourtant, elle était réveillée dès quatre heures du matin et disposait les fleurs en bouquets, en gerbes, en couronnes. Elle choisissait les emballages les plus seyants et était surtout habile à nouer le bolduc. Mais elle était femme. À ce titre, elle ne pouvait être que l'assistante du génie. Sans se poser trop de questions, Jean-Pierre accepta cette distinction avec gratitude.

Pour faire le voyage jusqu'à Porte Océane, il loua une Mercedes-Benz dernier modèle. De Fond-Zombi à Porte Océane, le chemin compte de nombreux kilomètres. Il faut d'abord longer la mer qui s'étend comme un tapis de velours, çà et là piqueté d'étoiles, puis pénétrer dans d'épaisses forêts qui barrent l'horizon.

Assis sur le siège avant à côté de son père, Pascal regardait le paysage de tous ses yeux. La proximité de la mer emplissait toujours son cœur d'une sorte de tristesse car il s'y baignait rarement alors qu'il aurait voulu s'y perdre entièrement chaque jour. Jean-Pierre et Eulalie, trop âgés, ne fréquentaient plus guère les plages, la seule exception étant le lundi de Pâques où la famille dégustait traditionnellement une sauce au crabe et aux épinards.

Porte Océane s'étalait au fond d'une baie bien abritée où, autrefois, les navires négriers chargés de leur triste cargaison se pressaient. Aujourd'hui, les paquebots de croisière avaient remplacé les négriers. Dès dix heures du matin, des touristes de toute couleur et de toute origine – Chinois, Japonais, Français, Allemands, Américains – envahissaient ses rues, ses places et ses marchés. C'était une cacophonie de langues et de couleurs quand ils marchandaient les trésors de la région.

Le palais où Jean-Pierre devait recevoir sa médaille s'appelait le Rialto, un bâtiment de rêve, une folie conçue en 1943 par les soins d'un milliardaire italien, Massimo Coppini. Grand ami du Duce, Benito Mussolini, Massimo Coppini avait à l'évidence plus de nez que ce dernier car il s'était enfui d'Italie avec sa fortune considérable avant la débâcle du Troisième Reich. Le Rialto abritait une enfilade de salons plus luxueux les uns que les autres, décorés des tableaux des meilleurs artistes de la région. On admirait surtout une toile de Nelson Amandras, artiste originaire du Venezuela et une « Ville imaginaire » peinte par le Haïtien Préfète Duffaut. En même temps, car on sait que l'être humain n'est jamais ni entièrement blanc ni entièrement noir, Massimo Coppini n'était pas seulement un pourfendeur de Juifs, il avait le cœur sur la main et avait donné des preuves éclatantes de sa bonté. Il avait fait construire une série de crèches dénommées *La Goutte de lait* où les mères célibataires pouvaient loger gratis avec leurs nourrissons.

Comme Jean-Pierre, Eulalie et Pascal avaient traversé la vaste cour dallée, orgueil du Rialto, ils s'aperçurent avec stupeur que l'entrée était barrée. Des hommes vêtus de tricots noirs imprimés en lettres blanches ou brodés grossièrement du slogan *Égalité pour Tous* examinaient farouchement les cartons d'invitation. À ceux qui avaient la malchance de ne pas en avoir, ils exigeaient sur-le-champ la somme de 10 euros. Cette scène était trop choquante pour que Pascal se borne à suivre ses parents à l'intérieur du palais, à se mêler aux invités la bouche pleine de paroles superficielles.

Il avisa un gringalet de son âge, le torse perdu dans une chemise de coton délavé à grands carreaux et les hanches serrées dans un jean d'aussi piètre apparence. Ses cheveux emmêlés lui tombaient jusqu'aux épaules. « Que se passe-t-il ? lui demanda Pascal. Pourquoi fait-on payer l'entrée ? Pourquoi transforme-t-on le Rialto en caverne de voleurs ? » Le jeune homme ne se laissa pas démonter. « Voleurs, répliqua-t-il, ce n'est pas eux qui méritent d'être appelés ainsi. Tu as devant toi les ouvriers de l'entreprise nationalisée *Le Bon Kaffé*. – *Le Bon Kaffé* », répéta Pascal sans comprendre. Le jeune homme se tâta le front d'une manière significative et persifla : « Eh bien, tu suis les nouvelles, toi ! Depuis des semaines, ces malheureux arpentent le pays d'un bout à l'autre quand ils ne se font pas jeter en prison ou tabasser par la police, et tu demandes qui sont les ouvriers du *Bon Kaffé* ? »

En effet, maintenant qu'il y songeait, Pascal avait vu de nombreux reportages télévisés qui illustraient ce mouvement de révolte populaire mais il n'y avait guère prêté d'attention. Certes, il savait que sur cette terre d'aucuns s'en vont le ventre vide alors que d'autres mangent les mets les plus fins, que certains n'ont pas d'éducation et ne savent pas ce que leur avenir décidera. Mais ces considérations ne lui ôtaient pas le sommeil.

« Ne t'énerve pas, dit-il, viens, je t'offre un pot. » Les deux garçons eurent beau parcourir les rues et les avenues avoisinantes, tous les commerçants avaient baissé leur rideau de fer. Ils finirent par trouver un bar dans une artère latérale qui surplombait la mer. On aurait cru qu'en écartant les bras et en se lançant tête première, on pouvait l'atteindre et se perdre dans ses flots.

Le gringalet se présenta : « Je m'appelle José Dampierre. Mon père, Nelson Bouchara, est le Syrien le plus riche de ce foutu pays. Il est arrivé avec pour tout bien, tout potage, la chemise à carreaux qu'il portait. Maintenant, il roule sur l'or. Malheureusement, nous n'avons jamais vu la couleur de son argent. Il s'est contenté de faire quatre garçons à ma mère dont le dernier, Alexandre, est muet. Tu entends cela : muet, sourd-muet. » Pascal lui tendit son paquet de cigarettes. Et José s'exclama : « Des Lucky Strike, des Lucky Strike ! Je n'ai jamais de ma vie fumé de cigarettes américaines. »

5.

Pascal et José ne tardèrent pas à devenir inséparables. N'en pouvant plus de voir sa mère s'agenouiller dans l'eau sale pour récurer les planchers des nantis tout en faisant enfant sur enfant pour le Syrien le plus riche du pays, à ses dix-sept ans, José avait claqué la porte du taudis familial. Il avait quitté Fond-Zombi et s'était s'installé à Bois Jolan chez un demi-frère de sa mère qui était aussi son parrain et était mort sans enfant.

Bois Jolan est une des communes les plus pauvres du pays. Rien ne surpasse la laideur de ses cases décaties et bancales. Mais c'est aussi le royaume de la mer. Quand elle est de bonne humeur, douce, douce, celle-ci vient lécher le sable étincelant. Quand elle est en colère, elle lance ses vagues et tonne d'une voix furieuse. La nuit, elle s'apaise et fredonne de sa voix de gorge inimitable.

Quand José avait quitté Fond-Zombi, il avait emmené avec lui son plus jeune frère Alexandre, car sa mère ne parvenait pas à payer la maigre rétribution que lui demandait l'institut Mortimer. Alexandre était un garçon de dix ans, beau et délicat comme une petite fille. Il ne pouvait parler, certes, mais il savait rire. De quoi ? Sans doute de chimères, de billevesées qui lui traversaient la tête. Toute la journée, un roucoulement pareil à celui des tourterelles, des cris plus ou moins aigus, mais toujours harmonieux, lui sortaient de la bouche. José l'adorait et bientôt, Pascal en fit autant.

Pascal aima tout de suite vivre à Bois Jolan, si différent du cadre dans lequel il avait grandi : hommes assis sur le sable et ravaudant leurs filets dans un torrent de blagues à faire rire un mort, ménagères coiffées à choux traînant leurs savates, odeur de saumure des poissons mis à fumer, tant et si bien qu'il finit par s'installer de façon permanente avec José. Chose étrange, il ne songea pas à lui faire des confidences sur son origine et ne lui révéla pas l'identité supposée de son père.

La nuit où il prit la décision de vivre de façon permanente avec José, il eut un rêve : un homme, dont il ne distinguait pas le visage, lui soufflait avec un fort accent étranger, espagnol ? « Désormais, je te ferai pêcheur d'hommes. » Il s'éveilla frissonnant dans la nuit épaisse. Pêcheur d'hommes, qu'est-ce que cela signifiait ? Les hommes ne sont pas des poissons qu'on admire, rouges ou joliment bariolés de bleu, à travers la paroi d'un aquarium. Ils ne sont pas faciles à manipuler, ils sont rétifs et chacun d'entre eux ne veut en faire qu'à sa tête.

José et Alexandre ne traitaient pas Pascal comme un messie mais comme un grand frère, particulièrement cher à leur cœur. Chaque jour, laissant Alexandre endormi sur le tas de hardes qui lui servait de literie, José et Pascal montaient à bord d'un saintois et s'en allaient pêcher dans le devant-jour. C'était comme au premier matin du monde. Tout était du même blanc laiteux. On n'entendait aucun bruit, seuls les chuchotements des esprits s'ébrouant à l'heure du réveil et vaquant à leurs premières occupations. Une seule chose désolait Pascal, il ne ramenait au rivage qu'un lot dérisoire qui recouvrait à peine le fond du canot.

Pour remédier à cela, il avait une idée en tête : « Si nous allions poser nos casiers près de l'îlet Bornéo, ne penses-tu pas que nos prises seraient meilleures ? » ne cessait-il de proposer à José ; celui-ci hochait négativement la tête et répondait à chaque fois : « Sur l'îlet Bornéo, pas un arbre ne pousse, il n'y a que du sable et de rares cactus ; si nous allions y poser nos casiers, en quelques minutes, nous serions brûlés comme des torches. »

Un jour, contre toute attente, José se laissa convaincre. À première vue, ses réticences étaient justifiées. L'îlet Bornéo, roussi et pelé, n'abritait que des cactus rabougris émergeant du sol pierreux et quelques cabanes décrépites, où autrefois les

pêcheurs mettaient le poisson à sécher ou à fumer. Cependant, le lendemain quand ils vinrent relever leurs nasses, le butin qu'ils découvrirent dépassait toutes leurs espérances : des tanches, des balarous, des vieilles, des coulirous, des vivaneaux, des daurades, des grand-gueules et même des petits requins blancs entassés dans les casiers. La barque se trouvait si alourdie qu'elle n'obéissait plus aux commandes et qu'ils mirent des heures à rejoindre Bois Jolan.

Que de poissons, que de poissons ! En un clin d'œil, la nouvelle s'était répandue à travers tout le village et ce fut une ruée vers le bord de mer.

Pour comprendre ce déchaînement, il faut savoir que jadis, avant que des vedettes japonaises et chinoises n'aient accompli leur œuvre de mort, le poisson était roi dans le pays. Les anciens se rappelaient le bon vieux temps où il n'existait pas d'espèces protégées. Tout était bon à manger. Partout, des restaurants se faisaient une excellente réputation en offrant des blaffs et des brochettes composés avec le poisson de Bois Jolan, alors que, dans toutes les cuisines, flottaient les effluves des courts-bouillons, assaisonnés ou non de piment *bonda man Jacques*. Les pêcheurs pesaient dans leur balance Roberval des kilos de tortue à chair verte, des tranches de thon dont le sang est pareil à celui des humains et, habilement, défonçaient les conques des lambis pour en extirper la chair. Ils n'oubliaient pas non plus de démêler les longs bras hérissés de ventouses des chatrous.

Ce fut la première des pêches miraculeuses de Pascal, comme on les baptisa très vite à travers le pays. Elles donnaient lieu à des rixes, à des échauffourées, à de vives querelles. Elles auraient pu conduire à de véritables émeutes si le maire de Bois Jolan, Norbert Pacheco, n'était intervenu.

Un drôle de corps, ce Norbert Pacheco, il n'était pas seulement le maire de Bois Jolan mais il occupait aussi un poste très important à la direction de l'entreprise nationalisée *Le Bon Kaffé.* Quand les ouvriers avaient commencé leurs

marches et leurs manifestations à travers tout le pays, il avait lâché sur eux des escadrons de gendarmes qui les avaient tabassés avant de les jeter en prison.

Le Bon Kaffé donnait du travail aux trois quarts des hommes et des femmes valides du pays. Sur les dépliants touristiques, elle se vantait de ses réalisations sociales. Elle offrait à ses employés, pour un loyer modique, des appartements spacieux situés dans les tours en béton qui champignonnaient un peu partout. Elle possédait aussi deux lycées et un collège, où les parents étaient prêts à tout pour faire admettre leurs enfants. Là, les élèves portaient un coquet uniforme rayé et étaient coiffés d'un chapeau panama qui venait directement de l'Amérique latine.

La réalité était tout autre, les ouvriers du *Bon Kaffé* se plaignaient d'être exploités et de toucher les salaires les plus faibles qu'on puisse imaginer, ce qui expliquait leur mécontentement.

Aux premières manifestations à Bois Jolan, Norbert Pacheco avait eu recours à ses vieilles habitudes. Il avait dépêché sur la plage des escadrons de gendarmerie qui forcèrent les acheteurs à se mettre en file indienne et à s'abstenir de tout commentaire. Désormais, le retour au calme était à ce prix-là.

6.

Ce fut après la quatrième pêche miraculeuse que Pascal confia à José son origine supposée. Celui-ci le laissa parler puis l'interrompit en riant : « Il y a longtemps que j'avais entendu cette histoire-là. Est-ce une blague ou la prends-tu au sérieux ? » Pascal ne sut que répondre et avoua après un silence : « Je n'en sais rien moi-même. Je voudrais bien être sûr de ce que l'on raconte. » Les deux amis ne revinrent plus sur ce sujet.

Les mois passèrent et Pascal reçut une visite qu'il n'attendait pas, celle de Jean-Pierre. Il était seul, José ayant accompagné Alexandre à l'institut Mortimer. Le père et le fils ne s'étaient pas revus depuis plus d'un an. C'est lâchement par lettre que Pascal avait informé ses parents qu'il quittait *Le Jardin d'Éden* pour s'installer définitivement avec José à Bois Jolan ; il n'avait pas osé dire qu'il n'était pas véritablement leur fils et qu'il cherchait constamment à définir la mission que certains lui attribuaient. Il s'était borné à accumuler des arguments confus, alambiqués qui trahissaient les hésitations de son cœur et les remords qu'il éprouvait. Il avançait qu'il allait avoir vingt ans et était parfaitement capable de décider de son avenir. En outre, ils le savaient, il n'avait jamais aimé le milieu bourgeois dans lequel ils le forçaient à vivre, son arrogance et son indifférence égoïste à l'endroit de tout ce qui ne le concernait pas directement.

La vérité était tout autre cependant. Tous les enfants adoptés passent par cette phase, les psychologues le répètent à l'envi. Les soins qu'ils reçoivent de leurs parents adoptifs tendent à être minimisés et le souci de leur véritable origine les obsède. Il ne connaîtrait jamais les baisers de sa véritable mère, sa tendresse, le goût et l'odeur de sa peau. Parfois, il lui arrivait de suivre des étrangères dans la rue, séduit qu'il était par leurs formes maternelles. Sa vie s'étendait entre deux pôles qui lui échappaient entièrement : savoir d'où il venait et où il allait.

Jean-Pierre gara son pick-up devant la case de José et en descendit péniblement. Pascal le regarda s'approcher, le cœur serré. Il n'aurait jamais imaginé combien son père avait pu vieillir en si peu de temps. À présent, il était chauve, ventripotent et surtout, il marchait avec beaucoup de peine, traînant les pieds et s'arrêtant par instants pour souffler. Les deux hommes s'embrassèrent. « Qu'est-ce qui t'arrive ? De quoi souffres-tu ? s'inquiéta Pascal. – Les médecins disent que c'est de l'arthrose, répondit Jean-Pierre, un phénomène banal, fréquent à mon âge mais bien pénible. » Il se laissa tomber lourdement sur une chaise et expliqua : « Ce sont mes jambes, gémit-il, je me demande si bientôt je pourrai encore marcher. »

Pascal releva le pantalon de toile grise que son père portait et découvrit deux membres rougeâtres, enflés, recouverts d'une peau qu'on aurait dit écailleuse, translucide et parcourue de taches sombres. Il les massa doucement. Au bout d'un moment, il ordonna : « Lève-toi et marche. » Jean-Pierre obéit et fit quelques pas au hasard à travers la pièce, s'exclamant avec étonnement : « Qu'est-ce que tu as dans les mains ? Déjà, j'ai moins mal. »

Le père et le fils se regardèrent avec une affection un peu larmoyante, puis Jean-Pierre se ressaisit : « Ce n'est pas pour te montrer mes vieilles jambes que je suis venu jusqu'ici. Je suis venu te demander de rentrer à la maison. Ta mère et moi, nous sommes du même avis. Il n'est pas normal qu'avec l'éducation que nous t'avons donnée dans les meilleures écoles, t'en souviens-tu, tu fasses un métier aussi misérable que celui de pêcheur. »

Pascal fut offusqué mais Jean-Pierre poursuivit sans baisser la voix : « Je ne te dis pas tout. Ta mère est en très mauvaise santé, un cancer en phase terminale ; je me demande si elle finira l'année avec nous. » Les deux hommes bavardèrent encore quelques minutes puis Jean-Pierre regagna le parking qui jouxtait la berge sur ses jambes soudain ragaillardies et s'installa au volant de sa voiture.

Resté seul, Pascal sentit les larmes lui venir aux yeux. Ainsi donc, il n'était qu'un ingrat : sa mère était gravement malade et il l'ignorait. Il se rappelait les gâteries dont Eulalie l'avait couvert, ses paroles affectueuses et toujours élogieuses. Sa décision fut prise. Quand José revint de Fond-Zombi, il lui annonça qu'il allait quitter Bois Jolan et retourner auprès de ses parents au *Jardin d'Éden.* José tenta de l'en dissuader mais il tint bon.

Comme d'habitude, après le dîner, les deux hommes se rendirent au *Joyeux Noël*, un bar qu'ils affectionnaient. Le nom de ce bar cachait une plaisanterie que seuls pouvaient comprendre les initiés. Le propriétaire avait pour prénom Joyeux, il était le sixième fils de Manuel et Rosa Noël qui n'avaient eu que des garçons. L'appelant Joyeux Noël, ils entendaient signifier au destin qu'ils ne voulaient pas d'autre garçon. Cet étrange stratagème avait réussi car, au terme de sa grossesse suivante, Rosa avait accouché d'une fille que les parents avaient baptisée Bienvenue.

Le bar *Joyeux Noël* occupait une case ouverte sur la mer. L'atmosphère qui y régnait était des plus chaleureuses. Joyeux Noël était un gros homme, la face placide, les lèvres perpétuellement distendues par un sourire de bon accueil. La musique d'un vieux phonographe braillait les biguines à la mode. À toutes les tables étaient assis des boit-sans-soif vidant leurs verres de rhum. À peine José et Pascal furent-ils installés que José, très populaire dans cet endroit, s'éclipsa pour serrer des mains ou pincer les fesses des serveuses qu'il connaissait parfaitement bien. Habitué à ses manies, Pascal en éprouva de l'agacement comme à chaque fois. Pour se donner une contenance, il se versa un verre de jus de prune de cythère.

C’est alors qu’un homme s’approcha de la table. Pascal eut l’étrange impression de le connaître, de l’avoir déjà vu auparavant, mais le nouveau venu ne fit aucun geste de reconnaissance. Il était d’apparence peu banale. Il portait un étrange costume à rayures d’une coupe ancienne. Autour de son cou, la cravate était remplacée par une sorte de fraise blanche et mousseuse. Le plus surprenant dans son apparence, c’est qu’un objet semblait être dissimulé sous sa veste de coutil rayée et gonflait son dos. Une bosse ? Il tenait à la main un paquet soigneusement enveloppé. « Est-ce que je peux m’asseoir avec vous ? » demanda-t-il. Un peu surpris, Pascal eut toutefois un geste d’assentiment.

Une fois assis, l’autre défit le paquet qu’il portait et découvrit une rose d’un brun clair que Pascal reconnut avec étonnement. « Une Tété Négresse ! Vous croyez sans doute que c’est la rose de votre père ? Il n’a pas inventé la Tété Négresse. Si je ne l’ai jamais dénoncé, c’est par égard pour vous. En réalité, votre père n’a fait que me copier. C’est moi qui suis le créateur de cette merveille, je l’ai offerte à votre mère le jour de votre baptême, et voyez ce qui en est advenu. »

Pascal le regarda avec colère. Il avait toujours cru que Jean-Pierre était l’inventeur de la rose Tété Négresse. Mais à ce moment, le phonographe du bar hurla plus fort et la musique envahit toute la pièce. Choqué, Pascal s’exclama : « Que me dites-vous là ? » L’inconnu se leva : « Sortons d’ici, j’ai beaucoup d’autres choses à vous raconter. » Pascal lui obéit et les deux hommes disparurent dans la nuit.

Quand José revint s’asseoir quelques minutes plus tard, il trouva la table vide. Où était passé son compagnon ? Quand il fut lassé de son tête-à-tête avec un verre à moitié vide et une bouteille de rhum à peine entamée, José sortit sur la terrasse qui surplombait la mer. De là, on apercevait les lueurs de Porte Océane et celles plus faibles, comme embrumées, de l’île de Pangolin toute proche : l’île de Pangolin avait vécu une destinée peu commune. D’abord taxée de lupanar de

l'Occident par les essayistes du tiers-monde, comme Cuba et plusieurs pays de l'Amérique latine, elle avait, elle aussi, accompli sa révolution et était devenue une vertueuse république où le tourisme était interdit. À présent, elle faisait peur à tout le monde et l'on chuchotait que la vie n'y avait pas bon goût.

Qu'est-ce qui donne bon goût à la vie ? À dire vrai, José n'avait pas ces pensées en tête. Tout ce qui l'inquiétait, c'était l'absence de Pascal. Il descendit quatre à quatre les marches qui menaient aux toilettes : deux urinoirs ébréchés et une cabine qui fermait mal, le tout puant l'urine. « Est-ce que vous avez vu mon ami Pascal ? » demanda-t-il à la dame pipi qui, le nez chaussé de lunettes, brodait un linge d'enfant. Elle secoua la tête et répondit : « Non, je ne l'ai pas vu aujourd'hui. »

José, de plus en plus inquiet, courut au-dehors. Bois Jolan, qui pendant des heures avait cuit et recuit dans la chaleur du jour, commençait de vivre avec les brises qu'amenait enfin le soir. Après avoir fait le tour de la place des Insurgés, José s'engagea dans la rue des Pas-Perdus et alla toquer à la porte de Carmen, une fille avec qui il faisait l'amour gratis. Il chercha Pascal toute la nuit, bientôt aidé de son jeune frère Alexandre et de plusieurs amis qui habitaient non loin de chez lui. Il téléphona à Jean-Pierre qui lui répondit avec un vif étonnement qu'il n'avait pas vu Pascal. Il descendit même jusqu'à Fond-Zombi, distante d'une vingtaine de kilomètres. Là, il entra dans une demi-douzaine de bars. Il fit trois fois le tour de la place des Martyrs, en vain. Pascal restait introuvable. Bientôt le pays dut se faire une raison : Pascal avait disparu.

Ceux qui ne l'aimaient pas eurent une explication toute trouvée : Pascal s'était endormi sur un banc public, la police était venue le réveiller. Comme il ne pouvait produire de titre d'identité, elle l'avait embarqué et enfermé pour ce délit. L'absence de Pascal dura près de deux mois et un beau jour, il réapparut.

7.

Un matin, il réapparut chez ses parents au *Jardin d'Éden* dans le vieux pyjama de pilou bleu qu'il affectionnait. Il s'était réveillé quelques heures auparavant, vêtu de cette manière. Il regardait autour de lui la chambre si familière, avec ses jouets d'enfant et cette grande photographie de Che Guevara car il trouvait le leader très beau, très élégant, avec son béret et son costume de combattant.

Assis dans la salle à manger, ses parents prenaient leur petit déjeuner, copieux comme à l'accoutumée, car le chagrin ne leur coupait pas l'appétit : melon sucré, chocolat au lait, croissants faits maison. Voyant son fils qu'elle avait tant pleuré, Eulalie manqua s'évanouir : « Toi ! Toi ! s'écria-t-elle, la main posée sur le cœur pour en contenir les battements, d'où sors-tu ? Où étais-tu passé ? »

Pascal s'assit avec flegme et se versa une tasse de chocolat. « Pourquoi me demandes-tu les mêmes choses ? dit-il froidement. Est-ce que tu ne sais pas que je dois avant tout comprendre le monde, être au courant de sa structure la plus profonde ? » Soufflетée par cette réponse ferme, Eulalie fondit en larmes mais au lieu de consoler sa mère, Pascal haussa les épaules et retourna dans sa chambre.

Par la suite, Pascal ne donna pas d'information sur ce qui s'était passé pendant ces deux mois, il semblait ne pas le savoir lui-même. Si Jean-Pierre, homme pudique et discret, respecta ce silence, il n'en était pas de même d'Eulalie. Comme toujours, possessive, autoritaire, intolérante, elle bombardait son fils de questions. « Il y a au moins des choses dont tu te souviens. Es-tu allé très loin ? » demandait-elle. Pascal hochait la tête et répondait d'un ton vague :

– Il me semble que le pays où je me trouvais était désertique, hérissé de dunes sablonneuses, parcouru la nuit par un vent glacial. Il me semble que je dormais sous une tente.

– As-tu vu ton vrai père ? insistait Eulalie.

– Hélas, non, répondait Pascal. Si je l'ai vu, je n'en garde aucun souvenir.

Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'à son retour le caractère de Pascal changea. Lui qui était toujours enjoué, qui avait toujours le mot pour rire, devint solennel, sentencieux, un peu prêchi-prêcha. Son origine était devenue plus que jamais une obsession et une énigme qu'il cherchait constamment à résoudre. Il devint aussi pédant. Ses sujets de conversation favoris devinrent l'esclavage et les colonisations, la mise sous tutelle et l'exclusion de sociétés tout entières et surtout la place et le rôle de Dieu dans le monde. Il aimait plus que tout à parler des découvertes. Il fustigeait alors ce sale métèque de Christophe Colomb qui, après avoir effrayé les Amérindiens en brandissant des croix gigantesques sur leurs plages, les avait exterminés du premier jusqu'au dernier.

Ceux qui l'entendaient hochaient la tête avec stupeur. Cela ne ressemblait pas du tout à ce qu'ils avaient appris à l'école. Comment se reconnaître dans des histoires si différentes ? N'existait-il pas une vérité vraie qui ferait pièce à tous les travestissements ? Peut-être n'y avait-il pas de vérité unique. Il n'existait que des interprétations.

José qu'il ennuyait se mit à l'éviter. Aussi les pêches miraculeuses s'espacèrent-elles avant de disparaître complètement, ce qui fut du plus mauvais effet. À quoi servait donc Pascal ? C'est à ce moment que, par un coup de veine extraordinaire, José se vit attribuer une bourse pour étudier la mécanique dans une école américaine. Il quitta le pays. La veille de son départ, bien décidé à ignorer les regards de mépris que Eulalie jetait à son jean délavé et à sa mauvaise chemise de coton, il vint faire ses adieux à son ami : « J'entends dire partout que l'Amérique est le pays des merveilles, fit-il, sitôt que je le pourrai, je ferai venir

Alexandre et les docteurs retrouveront sa voix là où elle est cachée. » Pascal lui prit la main affectueusement : « Surtout ne te fais pas de soucis, je veillerai sur lui. »

Il tint parole. Il alla même jusqu'à recruter Alexandre dans le *Jardin d'Éden*. Mais celui-ci s'y ennuya. La mer lui manquait, son odeur et ses caprices de grande folle gâtée. Un matin, Alexandre ne reparut pas pour son travail et Pascal comprit qu'il ne fallait pas le chercher.

Une fois José parti pour l'Amérique, Pascal se retrouva sans ami et vécut dans une solitude extrême. Il tenta de se rapprocher des ouvriers du *Jardin d'Éden* mais ceux-ci furent réticents et l'accueillirent avec beaucoup de réserve. Pour eux, il était le fils des patrons. Cette attitude exaspéra Pascal : enfant des patrons ? Il était plutôt le fils de personne. Il ne connaissait ni son père ni sa mère. Les psychiatres disent que le fœtus est sensible très tôt aux battements du cœur de sa mère, ensuite, il reconnaît sa voix. Pour lui, silence total, ni battement de cœur, ni écho de la voix maternelle.

Dans son désarroi, il acheta une moto, Pégase, avec laquelle il fit de longues randonnées sur la route qui longeait la mer. Parfois il poussait jusqu'à Porte Océane, ville qu'il aimait beaucoup. Alors que Fond-Zombi s'était modernisée, remplaçant ses maisons de bois hautes et basses par des cubes de béton surmontés d'une terrasse aplatie, Porte Océane restait vieillotte. Ses quais fleuraient bon la morue salée et le rhum, entreposés dans de vastes magasins où le soleil et l'air ne pénétraient que rarement.

Les mois qui suivirent furent surtout marqués par l'aggravation de l'état de santé d'Eulalie. Elle quittait rarement son lit et passait de longues heures étendue dans une chaise longue placée sur la terrasse, où elle feuilletait distraitement des revues et des livres bon marché.

Elle n'avait jamais connu une bonne santé, Eulalie ! Petite, quand ce n'était pas les traditionnelles coqueluche, rougeole ou varicelle, c'était la bronchite, la pneumonie, la pleurésie. À douze ans elle avait failli mourir d'une fièvre scarlatine, maladie très rare dans le pays, qu'elle avait contractée on ne sait où. À dix-sept ans, quand elle avait fait la connaissance de Jean-Pierre, tous les trois mois, elle s'évanouissait, perdait son sang et faisait une fausse couche. Cet état de choses finit par l'inquiéter. En conséquence, elle alla consulter le vieux docteur Georgelin qui, avant elle, avait soigné sa mère et sa grand-mère. Il la soumit à une batterie de tests fort compliqués puis lui donna rendez-vous dans son cabinet. Là, il lui dit gravement : « Je crois que si vous voulez rester en vie, vous feriez mieux d'adopter. »

Jean-Pierre et elle obéirent à ce conseil et se mirent à visiter l'établissement Saint-Jean-Bosco ainsi que tous les orphelinats du pays. Cependant ils ne parvinrent pas à se décider. Cet enfant-là était trop blanc, celui-là trop noir, celui-là enfin trop coolie. Dans leur désarroi, ils ne savaient où donner de la tête quand Dieu leur avait fait ce magnifique cadeau : un dimanche de Pâques, Il leur avait donné Pascal.

Malgré l'aggravation de son état de santé, Eulalie restait fort gaie, la tête toujours remplie d'idées et de projets. C'est ainsi qu'un soir au dîner, avec une joie exubérante, elle annonça à Jean-Pierre et Pascal une grande nouvelle : Tina se mariait. Qui était Tina ? C'était la fille de Marelle, une femme qui pendant trente ans avait récuré et lavé les planchers du *Jardin d'Éden*. Tina avait été la compagne de jeux de Pascal et la famille Ballandra l'avait vue passer du stade d'enfant un peu replète à celui de jeune fille élégante et fort aguichante.

Tina, comme sa mère avant elle, faisait des ménages. Aussi Eulalie était très fière de ce mariage à l'église. En effet, Milou, un employé de la voirie municipale, tenait à lui passer la bague au doigt, comme à une bourgeoise, une fille bien née.

Un samedi, Jean-Pierre, Eulalie et Pascal se rendirent donc à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul. Après la cérémonie religieuse, une fois arrivés à l'hôtel *L'Amphitryon,* les invités portèrent un toast au bonheur des nouveaux mariés. L'énorme parentèle de Tina fit circuler des gobelets emplis d'un liquide insipide qui n'avait de champagne que le nom. Eulalie avala quelques gorgées, puis gémit : « Que c'est mauvais ! Nous l'aurions aidée mais Tina, comme Marelle, ne demande jamais rien à personne. – Cela n'a pas d'importance, répliqua Pascal, que les remarques insistantes de sa mère exaspéraient, ce qui compte, c'est que nous ayons tous le cœur en fête. »

Ce qui suivit s'annonça comme une catastrophe. Imaginez que comme hors-d'œuvre d'un repas de noces, on servit des tranches d'avocat trop vert mêlées à des cubes de papaye trop mûre.

– Je ne peux pas manger cela, déclara Eulalie en repoussant son assiette. Pascal, est-ce que tu ne peux pas les aider ?

– Comment cela ? fit Pascal éberlué.

– Je ne sais pas, moi, poursuivit Eulalie. Est-ce que tu te rappelles les noces de Cana ?

Exaspéré, Pascal se leva et quitta la pièce pour fumer une cigarette qui l'apaiserait. Sur la terrasse, il se heurta à Tina qui surveillait le déchargement d'une camionnette pleine de plats de toutes les formes. « Est-ce que je peux t'aider ? lui demanda-t-il machinalement. – Comment le pourrais-tu ? répondit-elle. Rentre, on va servir la suite. »

Le reste du repas fut un délice : on servit du gratin d'igname pakala, des coquelets au four agrémentés d'une sauce au gingembre et pour finir des sorbets au coco avec des meringues glacées. Fut même offert du moltony, un plat d'origine indienne, fait avec du porc et des lentilles. Ce que les convives préférèrent pourtant, ce fut la qualité exceptionnelle des pains nattés, moelleux à souhait, qui accompagnaient les mets.

Parmi les divers pains offerts par les boulangers dans le pays : pains briochés, pains de seigle, baguettes, pains canots, pains entiers, la variété favorite est sans contredit celle du pain natté. Quel est son secret ? Personne ne veut le révéler. En tout cas, sa mie est blanche, épaisse et particulièrement savoureuse. On l'obtient en tressant des bandelettes de pain massif avant de les mettre au four jusqu'à ce qu'elles soient croustillantes et dorées. Allez savoir pourquoi les invités qui avaient vu Pascal s'entretenir avec Tina déclarèrent qu'après les pêches miraculeuses se produisit là son nouveau miracle : la multiplication des pains nattés. Pour la majorité, cependant, il n'y eut pas de miracle du tout.

Car il faut signaler un revirement étrange : depuis sa réapparition inexpliquée, l'opinion concernant Pascal avait changé. Certains disaient carrément qu'il était un imposteur, un magicien qui ne faisait que répéter des tours appris à l'avance. Multiplication des pains nattés et puis quoi encore ? Dans un quartier qu'elle connaissait parfaitement pour y avoir frotté un grand nombre de planchers, Tina ne devait pas manquer d'amis susceptibles de lui fournir la nourriture dont elle avait besoin. Les pains nattés étaient une spécialité connue de tous les boulangers.

Pascal ne comprenait pas comment il était passé du statut d'icône bien-aimée à celui d'objet de discorde.

8.

Après qu'un couple se fut jeté par terre à sa vue, évitant de justesse un grave accident de voiture, Pascal décida de prendre sa vie en main. Même s'il n'avait jamais vu son père et si ce dernier n'avait pu lui expliquer ce qu'il attendait de lui, il pouvait néanmoins deviner sa mission : rendre le monde plus harmonieux et plus tolérant. Il décida de créer une association dénommée *Le Gai Savoir* en hommage à Nietzsche, dont la fonction consistait à étudier les grands textes révolutionnaires ou religieux en provenance de toutes les civilisations.

Hélas, il ne parvint qu'à recruter douze membres : deux chômeurs qui avaient écumé pendant des années la banlieue parisienne pour revenir au pays sans travail et habiles dans l'art de toutes les violences, deux SDF dont on ne savait s'ils n'étaient pas tout bonnement sensibles au coquet deux-pièces que Pascal leur proposait gratis. Le reste des disciples était composé d'ouvriers en colère employés par l'entreprise *Le Bon Kaffé* et regroupés autour d'un certain Judas Éluthère, chef du personnel en rupture de ban.

Judas aimait à blaguer : « Mon prénom semble bizarre, n'est-ce pas ? C'est que ma mère a vécu quinze ans avec un homme qui lui versait toute sa paye, qui ne découchait jamais, un homme parfait, quoi ! Quand il est mort en se brisant le crâne parce qu'il est tombé d'un cocotier, elle a appris que dans la commune voisine, il avait laissé aussi une veuve éplorée et une trâlée d'enfants. Quand l'avait-il vue, cette femme ? Quand les avait-il faits, ces enfants ? Quand je suis né de son deuxième mari quelques années plus tard, se souvenant de son expérience passée, ma mère m'a baptisé Judas. »

Judas Éluthère soutenait que Monsieur Norbert Pacheco et sa clique recevaient des subventions considérables de l'Union européenne, mais ne reversaient qu'une somme modique en guise de salaires aux ouvriers qu'ils dirigeaient. Il en était de

même pour les logements qui la plupart du temps étaient loués à la tête du client, à prix d'or, à des individus qui ne travaillaient même pas pour *Le Bon Kaffé*. À l'entendre, Monsieur Norbert Pacheco était un individu dangereux, opposé à tout bien-être et à toute harmonie dans le pays.

Ce Judas Éluthère ne tarda pas à faire figure de disciple favori. Pascal s'étonnait des sentiments qu'il lui portait. Pourquoi l'aimait-il tant ? Certes Judas Éluthère était élégant et racé, toujours bien vêtu de costumes de lin qui lui seyaient à merveille. Ses rires fréquents étaient harmonieux et ses gestes mesurés toujours séduisants. Pascal se demandait s'il ne s'agissait pas là d'une passion homosexuelle, ce qu'il avait souvent éprouvé dans sa vie. Quand il était au lycée, c'est certain, il avait ressenti des faiblesses pour des camarades bien bâtis, bien faits de leur personne mais cela n'avait jamais été très loin. Quand Judas Éluthère était présent, son cœur battait plus vite. Il était parcouru de bouffées de chaleur. Il ne se lassait pas de s'entretenir avec lui ni de l'entendre chanter de sa jolie voix de fausset : « J'ai rêvé d'un autre monde où la terre serait ronde… »

Il faut le dire, Pascal n'était pas un puceau, il avait connu bien des femmes et avait été victime de nombreuses toquades. Souvent, il avait accompagné José dans ses expéditions amoureuses, jusqu'au jour où sa vie avait changé radicalement quand il avait fait la connaissance de Maria.

Il ne l'avait pas rencontrée dans un office religieux, à l'église ou à la cathédrale, il l'avait rencontrée de la manière la plus fortuite, comme on rencontre ceux qui vont jouer un rôle important dans votre existence. Un après-midi de grande chaleur, alors qu'il faisait la sieste à demi nu, Maria avait pénétré comme un bolide dans la cour de la maison du Bois Jolan. Elle poursuivait un de ses volatiles qui s'était échappé. Elle habitait deux maisons plus loin et élevait des coqs de l'espèce dite Bata, au plumage noir et blanc, excellents bagarreurs et toujours gagnants dans les combats de pitts.

Maria avait d'abord travaillé comme brodeuse, mais la couture ne rapportait rien dans le pays. Aussi s'était-elle tournée vers un autre commerce, plus lucratif, celui-là : celui de ses charmes. Pour elle, c'était facile, car elle était une fort jolie femme, la peau veloutée et couleur d'ambre, les cheveux d'or et la bouche pulpeuse. Une chabine, donc. Pascal et Maria se plurent au premier regard, un coup de foudre selon l'expression consacrée. Ils passèrent désormais ensemble toutes les nuits de la semaine. On doit à la vérité de préciser que Maria avait une bonne dizaine d'années de plus que Pascal, trente-cinq ans alors qu'il atteignait tout juste ses vingt-deux ans. Mais cette différence d'âge ne se voyait pas et on aurait cru les deux tourtereaux tombés du même nid.

Quand Pascal revint habiter chez ses parents, elle ne voulut rien changer à ses habitudes et, un soir, passa la nuit avec son bien-aimé. Le lendemain au petit déjeuner, Eulalie fit une scène :

– Je ne veux plus voir cette fille ! s'écria-t-elle.

– Que t'a-t-elle fait ? s'étonna Pascal affectant un air naïf et innocent, ne t'a-t-elle pas saluée poliment ? Ne s'est-elle pas inquiétée de ta santé quand elle t'a vue allongée sur une chaise longue au lieu de regarder la télévision, assise sur un fauteuil comme tout le monde ?

– Je sais reconnaître une traînée quand j'en vois une, répondit Eulalie avec colère. Je te dis que je ne veux plus la voir chez moi.

Cette querelle fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Résolu à ne plus revenir chez eux, Pascal quitta définitivement la maison de ses parents et donna sa démission du *Jardin d'Éden* car il avait d'importantes économies.

Il décida d'acheter sa propre maison, une bâtisse que lui avait recommandée Judas Éluthère. Elle s'élevait au Marais Salant, dans une région autrefois recouverte d'une terre salée qui engraissait les cabris que l'on y emmenait brouter. Les bouchers soutenaient que le sel caché dans les plis de ce terrain donnait un goût inimitable à la viande.

Si Pascal avait été plus curieux, il aurait prêté l'oreille à ce que Judas Éluthère lui disait concernant la locataire d'une maison fort élégante située dans le voisinage. Il est vrai qu'on aurait dit une maison abandonnée car la locataire en était toujours absente. Il s'agissait d'une certaine Fatima Deglas-Moretti qui passait la moitié de l'année à Fès au Maroc. Cette maison avait toujours les portes et les fenêtres fermées, sauf quand un couple de vieux domestiques venaient l'aérer. Le rez-de-chaussée était une pièce vaste et triste meublée de chaises et de bancs, les murs couverts d'inscriptions en arabe. Le vendredi s'y assemblaient des hommes et des femmes la tête enveloppée d'un épais voile noir, chose surprenante dans ce pays où la parure des cheveux tient une si grande place. Était-ce un temple ? Était-ce une mosquée ?

Fatima Deglas-Moretti s'appelait autrefois Maya et s'était convertie à l'islam après sa rencontre avec Allah. Dans quelles circonstances ? Si Pascal avait été plus curieux et avait posé des questions, il aurait su et, ainsi, se serait rapproché de la vérité qui l'obsédait depuis son enfance.

Il s'installa donc au Marais Salant avec Maria. Quelques jours plus tard, Marthe, la sœur de celle-ci, vint les rejoindre. Aucune femme n'était plus différente l'une de l'autre que ces deux sœurs. Maria ne savait que se farder, se poudrer, maquiller de vert ses paupières, enduire de mascara noir les cils qui ombrageaient ses jolis yeux en amande et de rouge ses lèvres pulpeuses. Sa distraction favorite consistait à essayer robe sur robe, short sur short, ensemble de plage sur ensemble de plage. Marthe, au contraire, négligeait son apparence et

était toujours vêtue comme l'as de pique. Elle ne savait que balayer, passer l'aspirateur ou le plumeau, récurer le plancher, bouillir à manger et servir à table.

Cette disparité ne manqua pas de choquer Pascal qui, un jour, attira Maria dans un coin : « Ne peux-tu venir en aide à ta sœur ? s'enquit-il d'un ton de reproche. Tu lui laisses l'entière charge du ménage et de la cuisine. » Maria rejeta la tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire. « C'est là tout ce qu'elle aime : se sentir utile, je dirais même indispensable. Elle ne pense certainement pas que, de nous deux, j'ai le meilleur sort. » Après cet entretien, Pascal se fit une raison et n'intervint plus dans les relations entre les deux sœurs.

On doit à la vérité de dire que Pascal ne s'entendait plus comme au premier jour avec Maria. Celle-ci semblait se lasser de ses constantes interrogations portant sur sa véritable origine et son désir de découvrir qui étaient ses parents. Au début, il n'en avait pas fait mention puis le sujet avait occupé de plus en plus de place dans leurs échanges. Maria lui disait en haussant les épaules : « De quoi te plains-tu ? Tu as un père et une mère adoptifs qui t'adorent. Peu importe qu'ils ne t'aient pas donné le jour, cela devrait te suffire. » Pascal reconnaissait qu'il n'était pas toujours gai, insouciant, comme elle le désirait. C'est que, malgré lui, au fur et à mesure que le temps passait, il devenait mécontent de lui-même, peu satisfait du tour que prenait sa vie.

9.

Marthe et Maria avaient un jeune frère dénommé Lazare, âgé de dix-huit ans. Il était si perclus de douleurs qu'il en était pareil à un handicapé, maigrelet, souffreteux et le cheveu rare. Il ne survivait que grâce aux soins constants que les deux femmes lui prodiguaient ainsi qu'une troisième, Emma, une amie dont on pouvait douter qu'elle soit une maîtresse, car l'idée de faire l'amour avec Lazare était une incongruité.

De quoi souffrait Lazare exactement ? Les uns disaient qu'il avait attrapé la dengue quand il était âgé de trois ans à peine et que cette redoutable maladie lui avait vicié le sang. D'autres avançaient qu'il fumait trop d'éliacin, plante apparentée à la marijuana, afin de calmer les douleurs qui lui parcouraient continuellement les bras et les jambes.

Malgré cet état de santé précaire, Lazare avait grand goût pour le rhum agricole et fréquentait assidûment un bar situé au Marais Salant qui s'appelait le *Nostradamus*. Pascal l'y accompagnait souvent, laissant Marthe et Maria regarder un sirupeux feuilleton brésilien à la télévision. Le bar était orné d'une affiche monumentale, œuvre du frère jumeau du patron, Roro Maniga, qui avait étudié en Inde et s'était initié aux religions de cette partie du monde. Il était fort connu comme peintre et ses tableaux plaisaient infiniment car ils étaient un mélange détonant de sacrilèges et de bondieuseries. C'est ainsi qu'il était l'auteur d'une série intitulée « La Vierge à l'enfant ». Chaque toile représentait une femme noire, une femme indienne, une femme chapée-coolie, une chabine, une câpresse, une mulâtresse et une octorone tenant dans leurs bras un bel enfant noir.

À force de lever le coude avec Pascal et Lazare, Roro était devenu leur ami intime. Il les suppliait d'intercéder auprès de Maria car il avait en tête un tableau intitulé « L'Annonce faite à Marie » auquel il voulait donner ses traits. Celle-ci se faisait

prier car elle avait de la religion, ayant fait dévotement sa première communion comme sa confirmation.

Au *Nostradamus*, le phonographe braillait sans arrêt des airs populaires. Quelquefois, en sortant du bar, Lazare était tellement saoul qu'il ne pouvait mettre un pied devant l'autre et devait être entouré d'hommes le soutenant et portant des torches pour éclairer le chemin devant lui. « Un de ces jours, chuchotaient les mauvaises langues en secouant la tête, il tombera de tout son long et ce sera sa fin. » Ils se trompaient car le lendemain, réveillé depuis six heures du matin, Lazare pissait dru sur les fleurs du jardin.

Cette existence légère fut bientôt transformée. Alors qu'ils dormaient encore dans la tiédeur d'une nuit passée à faire l'amour, Marthe vint réveiller Pascal et Maria. « Levez-vous, leur intima-t-elle d'une voix bouleversée, quelque chose de terrible est arrivé à Lazare. » Pascal et Maria descendirent en hâte. Lazare était étendu sur son lit, les yeux clos et la mâchoire pendante. Il ne respirait plus. Quand Pascal le toucha, il eut un sursaut de terreur tant l'autre était froid. Le froid de la mort.

Marthe et Maria hurlaient de concert tandis que Pascal tentait vainement de les calmer. « Ne vous inquiétez pas, murmura-t-il avec autorité, il ne fait que dormir. Bientôt, il se réveillera. Il se réveillera, je vous l'assure. » Ces paroles venaient d'un tréfonds sombre qu'il ne contrôlait pas entièrement. Malheureusement, il ne semblait pas dire la vérité, car les heures s'étiraient et Lazare restait toujours immobile, pareil à un gisant.

Peu avant midi, Madame Linceuil s'amena. Madame Linceuil était une petite femme au teint rougeâtre qui enseignait le catéchisme aux enfants et connaissait sur le bout des doigts toutes les prières des morts. Sa voix était vibrante et haut perchée comme celle d'une pleureuse d'Afrique.

La veillée se poursuivit fort avant dans la nuit autour de Lazare toujours étendu sur son lit et tout le monde était convaincu qu'il était définitivement parti dans l'au-delà. Vers minuit, il se réveilla brusquement et s'assit sans effort. « À quoi jouez-vous ? demanda-t-il. J'ai faim, je voudrais bien manger et j'ai besoin d'une tasse de café. Pas du *Kiololo*, surtout ! » Maria et Marthe se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en riant : « Il a faim, il veut du café ! » Là-dessus, elles se précipitèrent vers la cuisine.

Cet événement peu commun causa une sacrée polémique. Du nord au sud du pays, les esprits s'enflammèrent. « Lazare ressuscité d'entre les morts par les soins de Pascal ? Quelle bonne blague ! » disaient les uns, alors que les autres étaient remplis d'un respect infini. Ainsi donc, Pascal était un dieu. Quel dieu ? interrogeaient certains : l'orgueilleux Dieu des chrétiens, celui à cause duquel on a divisé l'histoire de l'humanité en deux : avant et après ? L'autoritaire Allah, qui refuse toute représentation de ses traits ? Bouddha, qui après une petite promenade dans la vie, découvre la maladie, la vieillesse et la mort ? Papa Legba qui se tient droit debout au carrefour ? Sakpata, déesse de la variole ? « Il est plus vraisemblable, affirmaient les esprits critiques, que Lazare a fumé trop de feuilles d'éliacin et que celles-ci l'ont jeté dans un coma dont il ne s'est réveillé qu'après de longues heures ! »

L'évêque Altmayer, celui-là même qui avait baptisé Pascal, monta en chaire et dénonça le blasphème qui circulait : « Ne savait-on pas que Pascal était le fils adoptif d'un couple de pépiniéristes bien connu de tous ? » Il devint de plus en plus difficile à Pascal de mettre le nez dehors. Dans la rue, il était tantôt accueilli par des sourires admiratifs, tantôt des excités le couvraient de regards méprisants. La rumeur de cet événement miraculeux se propagea davantage et finit par atteindre le Canada.

Une équipe de la télévision vint donc interroger Jean-Pierre et Eulalie. N'étaient-ils pas bien placés pour témoigner de l'origine de leur fils adoptif ? Si Jean-Pierre, fidèle à lui-même, refusa de leur répondre, Eulalie ne manqua pas de faire son intéressante. Elle se pavana devant les caméras, prit des poses, affecta des mines. Elle se plongea dans ses souvenirs. « Jean-Pierre et moi, déclara-t-elle, étions bien décidés à adopter un enfant. Mais nous n'étions pas d'accord sur un point. Moi, je voulais un garçon. Lui voulait une fille. Il avait même choisi son prénom : Anouchka, qui était celui de l'héroïne d'un conte qu'il avait adoré dans son enfance. » En conclusion de son interview, la journaliste déclara avec un sourire : « Mais, un dieu… n'est-ce pas ainsi que toute mère considère son fils ? » À cela, ni Eulalie ni Jean-Pierre ne surent que répondre. La phrase fit mouche, on la répéta dans toutes les maisons de Fond-Zombi à Porte Océane.

Pascal n'était pas seulement torturé par cette polémique. Il était bouleversé par ce qui se passait en lui. *L'amour est enfant de bohème, il n'a jamais connu de loi,* dit-on dans la *Carmen* de Georges Bizet. C'est, hélas, la triste vérité. Pascal s'apercevait qu'il n'éprouvait pratiquement plus aucun sentiment pour Maria. Ses formes qui jadis l'avaient affolé le laissaient froid désormais. Tout ce qu'elle faisait l'insupportait, surtout sa voix lui paraissait trop haut perchée quand elle l'appelait par jeu ou sérieusement *Mon Roi* ou *Mon Dieu.*

Autrefois, ils passaient un temps considérable à faire l'amour ; ils s'allongeaient sur des matelas étendus dans le jardin et recevaient côte à côte les baisers du soleil. Quand ceux-ci devenaient par trop brûlants, ils se réfugiaient sur la terrasse et se rafraîchissaient en partageant des jus de fruits.

À présent, sitôt son café avalé, Pascal montait au dernier étage de la maison, dans une pièce qu'il avait aménagée en bureau. Attirant un bloc-notes, il se mettait à écrire

frénétiquement. En quelques semaines, il noircit plus d'une centaine de pages. Toutefois, il n'était pas satisfait du résultat. Son texte mélangeait des théories éculées comme la lutte des classes ou l'exploitation de l'homme par l'homme et des réflexions plus modernes comme celles sur les méfaits de la mondialisation. Il ne se décidait pas à confier ce travail aux soins d'un éditeur. Dans son désarroi, il ne dormait plus de la nuit au point que Maria commençait à se douter de ce qui se passait en lui et l'interrogeait sur sa santé.

10.

Il se produisit alors un événement tragique et inattendu : Eulalie mourut ! Comme dit le proverbe bambara : *la mort ne bat pas le tambour ;* elle vient par surprise et choisit l'individu qui lui plaît. Eulalie s'était plainte toute la journée de douleurs à la poitrine et s'était retirée très tôt dans sa chambre où Jean-Pierre ne l'avait pas accompagnée. Comme il le faisait chaque soir, il sirotait un sec et fumait deux cigarettes quand Pompette vint le tirailler par le bas de son pantalon. Agacé par ce manège, au bout d'un quart d'heure, il comprit que la chienne voulait lui faire voir quelque chose et il la suivit à l'intérieur. Il trouva Eulalie affaissée sur son lit, inconsciente et la bouche barbouillée de sang. Sans songer à faire appel au médecin, il se laissa glisser par terre et pleura jusqu'au matin, quand il se décida à appeler Pascal.

Car Eulalie n'avait pas de famille ; son père et sa mère étaient morts quelques années auparavant. Son unique frère, Ingmar, était marié à une Suédoise et trouvait que Jean-Pierre était trop noir pour qu'il le fréquente.

Dès huit heures du matin, les voisins mystérieusement avertis de l'assaut de la mort, commencèrent d'affluer vers *Le Jardin d'Éden.* Ils emplirent la terrasse et toutes les allées du jardin. Vers neuf heures, une petite foule de gens endeuillés s'amena, car Eulalie avait été la présidente d'on ne sait combien d'associations caritatives et la terrible nouvelle avait vite fait le tour de Fond-Zombi. L'infatigable Madame Linceuil, arrivée dès le coup des dix heures, battait la mesure en dirigeant le chœur des éplorés :

Plus près de toi mon Dieu,

plus près de toi,

l'ombre voile mes yeux,

mais j'ai la foi.

De nombreux membres du clergé arrivèrent à leur tour et le grand salon fut rempli de gens en pleurs. Le soir à la veillée, les sympathisants accoururent de toutes parts, les uns à pied, les autres à moto ou en voiture. Certaines municipalités étaient allées jusqu'à mettre des autobus gratis à la disposition de leurs habitants.

Le chagrin de Jean-Pierre était immense. Il passait et repassait dans sa tête le temps bienheureux où Eulalie était en vie. Il n'avait pas vingt ans quand il avait fait sa connaissance au cours d'un bal Titane, organisé par une des paroisses de Fond-Zombi. Qu'elle était belle, alors, dans ses seize ans, retenant d'une main sa chevelure blonde et de l'autre, soulevant sa jupe gitane sur ses jambes merveilleusement galbées ! Les garçons faisaient la queue devant elle pour lui demander une danse, mais elle n'avait d'yeux que pour un seul d'entre eux. Entre Eulalie et Jean-Pierre, l'amour avait été instantané.

Mais quand il était venu annoncer à ses parents qu'il la fréquentait pour le bon motif et demandait sa main, parce que sa peau était d'un noir charbonneux, la famille n'avait pas voulu de lui. Le couple s'était donc enfui et installé sur un lopin de terre que Jean-Pierre avait acheté pour une bouchée de pain à un horticulteur en faillite. À dire vrai, les premières années, on ne cultivait au *Jardin d'Éden* que des arbustes, décoratifs certes, mais nécessitant peu de soin et peu d'eau : alamandas, sang-dragons, balaguettes jaunes ou rouges.

Si le sourire de la jeune épousée était lumineux, les fins de mois du couple n'en étaient pas moins sombres. Le coup de génie s'était produit quelques années plus tard quand un troupeau de cabris ou de bœufs, on ne sait, en tout cas de bêtes qui n'auraient pas dû être là où elles étaient, avait saccagé les serres du *Jardin d'Éden* qui n'était alors qu'une modeste pépinière. Au lieu de se lamenter sur ces dégâts, Jean-Pierre avait eu l'idée de greffer les arbustes endommagés et ainsi de faire naître la rose Cayenne. Dès lors, l'argent coula à flots et

la famille d'Eulalie s'inclina devant un amour qu'elle avait jusqu'alors méprisé. Le mariage eut lieu dans la joie, la fanfare et la bonne humeur.

Pourtant le chagrin de Jean-Pierre n'était rien quand on le comparait à celui de Pascal. Il était arrivé au bras de Maria, car ses jambes ne le soutenaient plus. Il avait l'impression qu'il allait s'évanouir. Le remords aiguisait encore sa douleur. C'est lui qui posait sur ses traits ce masque déchirant. Il se disait qu'il n'avait pas été un bon fils. Il n'avait pas été à la hauteur des sentiments que la défunte lui portait.

Il se rappelait surtout leur dernière conversation. Un dimanche après-midi, il était venu la voir alors qu'elle se reposait dans sa chambre. Les portes et les fenêtres étaient grandes ouvertes pour laisser passer la chaleur du soleil car Eulalie avait constamment froid. Elle avait balayé de la main les questions qu'il lui posait concernant sa santé et elle l'avait regardé droit dans les yeux : « Tu sais ce qui me ferait plaisir ? » avait-elle interrogé. Comme il faisait non de la tête, elle avait laissé tomber : « Un enfant, je voudrais que tu me donnes un petit-fils avant que je m'en aille. »

Il avait répondu sèchement : « Un enfant, comment serait-ce possible ? Tu détestes et tu méprises celle avec qui je vis et tu veux un enfant d'elle ! » Elle avait répliqué sans se laisser démonter : « Il est certain que ce n'est pas la meilleure des femmes avec laquelle tu pourrais avoir un enfant, tu l'avoueras. » Il avait alors hurlé : « Ce n'est pas l'avis de tous. Roro Maniga, tu sais qui est Roro Maniga, le peintre bien connu, il voudrait faire son portrait, tant il la trouve pleine de charme ! » Là-dessus, sans une parole de plus, il s'était précipité au-dehors.

Cependant les esprits fâcheux ne manquaient pas : ceux-là mêmes qui soutenaient Pascal se retournèrent contre lui. Ainsi donc, lui qui avait ressuscité Lazare d'entre les morts se révélait incapable de sauver sa propre mère ! Avait-il un

cœur ? Judas Éluthère dut casser la figure à une demi-douzaine d'individus qui fustigeaient une pareille attitude.

Sans vouloir réduire les veillées à un prétexte pour se nourrir gratis, certains se réunissant dans un coin pour avaler sec sur sec, accras sur accras, il n'est pas de vraie veillée sans soupe grasse, délicieux mélange de pot-au-feu, de giraumon, de carottes fortement assaisonnées d'ail et de persil. Cette nuit-là, la soupe grasse avait été cuisinée par Tina, en pleurs, qui avait tenu à manifester son attachement à celle qu'elle nommait affectueusement sa seconde mère. Il n'en manqua pour personne. Tina ne sut pas que bien involontairement elle avait apporté de l'eau au moulin de ceux qui affirmaient que le miracle de Pascal, baptisé *la multiplication des pains nattés*, survenu lors de son mariage, était en réalité du pipeau.

Après la soupe grasse, ce fut, toujours sous la direction de Madame Linceuil, un crescendo de cantiques et de chants religieux qui dura jusqu'au matin quand le ciel commença d'être doré.

11.

L'enterrement d'Eulalie devait frapper tous les esprits. Il eut lieu au début de l'après-midi. À cause de cela, l'assistance se dispersa, le cimetière de Briscaille étant fort éloigné. Il fallait emprunter la route de Porte Océane, la suivre jusqu'à l'agglomération de Vauban. Arrivé là, un trois-chemins indiquait qu'il fallait tourner à gauche, s'engager dans une montée et traverser un pont brinquebalant au-dessus des *Bains Jaunes*, ainsi que l'on dénommait la source sulfureuse qui s'y trouvait, précieuse pour les maladies de peau.

Ce fut une succession de voitures luxueuses, tous ceux qui le pouvaient ayant tenu à manifester leur sympathie. En tête de cortège, dans le corbillard tapissé de photos de la défunte, Jean-Pierre et Pascal entouraient le cercueil d'Eulalie entièrement couvert de gerbes de fleurs. L'une des photos était particulièrement remarquable. On y voyait Eulalie rayonnante, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, tenant entre les bras son fils nouveau-né.

Malgré son chagrin, Pascal se demandait si sa présence auprès d'Eulalie ne contribuait pas à perpétuer un mensonge. Elle n'était pas sa vraie mère. Une autre lui avait appris à reconnaître les battements de son cœur et à distinguer le son de sa voix alors qu'il se terrait dans son ventre. Où se cachait-elle ? Combien de portes devrait-il ouvrir avant de la retrouver ? Comment l'accueillerait-elle ? Ce mystère le torturait.

Les dépliants touristiques affirment que le cimetière de Briscaille, datant du XIX^e^ siècle, est le plus beau du pays. Il est indéniable que ses tombes couvertes d'un dallage noir et blanc se détachant contre le bleu du ciel sont d'un effet surprenant. Il est bâti à la tête d'un morne. Aussi en épouse-t-il les contours.

Le caveau de la famille Ballandra avait la forme d'une pagode chinoise ; au premier étage étaient empilés les cercueils des divers membres de la famille tandis que le rez-de-chaussée était aménagé comme une salle de musique. Dès leur arrivée, un groupe de musiciens s'installa sur les sièges et chacun s'empara de son instrument : violon, violoncelle, flûte des mornes, harmonica, tambourin, il y avait même un ukulélé, manié par un ancien ami d'Eulalie. Ils commencèrent le *Requiem* de Dvořák qui avait été son air favori. Ensuite, l'évêque Altmayer, les yeux gonflés de larmes, prononça une homélie qui alla au cœur des plus insensibles. Il rappela les qualités exceptionnelles de la défunte et la grande perte dont le pays était victime.

Quand la cérémonie fut terminée, le soleil s'était réfugié dans un coin du ciel qu'il avait inondé de traces sanglantes. Un vent frais venait enfin de la mer et caressait les plantes qui poussaient le long des tombes. L'assistance envahit alors les allées du cimetière, se dirigeant vers la sortie.

Pascal se trouva au centre d'une petite foule de sympathisants venus lui présenter leurs dernières condoléances. C'est alors qu'une jeune femme, élégamment vêtue et coiffée d'un chapeau rouge, couleur malencontreuse dans une circonstance pareille, s'approcha de lui. Elle lui prit la main, susurrant : « Votre mère était un exemple pour toutes les femmes. Cher frère, quand me ferez-vous l'honneur de venir en parler avec moi ? » Avant qu'il ait pu répondre, Maria s'interposa tandis que Judas Éluthère interceptait la carte de visite que la jeune femme lui tendait. « Tu ne sais pas qui c'est ? glissa-t-il à l'oreille de Pascal qui s'étonnait de cette intervention brutale, c'est Estelle Romarin, la plus célèbre putain du pays. Elle revient de Paris où elle a couché avec tous les hommes en place pour obtenir des bénéfices. Elle vient d'être nommée secrétaire d'État à la Condition des déshérités. » Pascal fit doucement, l'esprit ailleurs : « Que celui qui n'a rien à se reprocher l'insulte le premier ! » Habitués à ses propos souvent mystérieux et

incompréhensibles, Judas Éluthère ne protesta pas. D'ailleurs, on se dispersait et chacun montait en voiture.

La première nuit, celle qui suit la mise en terre, est la plus pénible, car toutes les pensées vont à celui que l'on vient d'abandonner, tout seul, dans sa dernière demeure. Comment supportera-t-il son éternité ? Marthe et Maria eurent beau offrir du café et déballer des paquets de sucre à coco tête rose, le chagrin pesait lourdement sur ceux qui se retrouvèrent au Marais Salant.

Pour se changer les idées, Pascal accompagné de Lazare, de Judas Éluthère et de quelques autres amis, prit le chemin du bar *Nostradamus*. Là, l'atmosphère était festive, car, ainsi que dit l'Ecclésiaste, « il est un temps de se lamenter et il est un temps de sauter de joie ». Dirigé par un escogriffe aux cheveux blancs drapé dans un pagne multicolore, un quatuor de nains soufflait dans des flûtes à bec, tandis que deux autres frappaient en mesure sur un gwo ka. La foule des buveurs applaudissait à tout rompre ces échappés du carnaval et l'on se trouvait à des lieues de la pesante atmosphère qui avait eu cours au *Jardin d'Éden* puis au cimetière de Briscaille.

12.

À quelque temps de là, alors qu'il tentait vainement de se remettre de la mort d'Eulalie, un matin très tôt, le facteur, un petit gros, mal arrimé dans son uniforme rayé, arrêta sa camionnette jaune devant la maison de Pascal et le tira pratiquement de son lit. Il lui tendit une lettre qui émanait des établissements du *Bon Kaffé*. Quand il l'ouvrit, Pascal s'aperçut qu'elle était signée d'un certain David Druot et de Judas Éluthère, tous deux délégués du personnel. Ils le conviaient à se rendre à Sagalin, siège social de l'entreprise, sans toutefois indiquer la raison de cette invitation.

Quelques instants plus tard, Maria, ébouriffée, les yeux encore pleins de sommeil, vint le rejoindre dans le bureau où, malgré l'heure matinale, il se tenait déjà derrière son ordinateur. Il lui tendit la lettre qu'il venait de recevoir. « Ne te mêle pas de leurs affaires, lui conseilla-t-elle après l'avoir lue, reste en dehors de tout cela, car cette nuit j'ai fait un rêve, un très mauvais rêve. Il me dit que quelque chose va t'arriver, je ne sais pas quoi exactement mais mon rêve me fait peur. Tu remarqueras que cette lettre n'est pas signée de Monsieur Pacheco, alors que c'est lui qui commande tout. »

Pascal avait bien remarqué cette lacune, mais il était décidé à ne tenir aucun compte de l'opinion de Maria et puis, il lui fallait agir car sa situation empirait. Sa vie s'étriquait, envahie de discussions oiseuses et de gestes et de paroles qu'il ne contrôlait pas. Une clique de plus en plus nombreuse répétait qu'elle ne croyait pas à ses miracles, une autre affirmait qu'au contraire il était bien le fils de Dieu, mais sans préciser de quel dieu ils parlaient.

Le lundi suivant, obéissant à l'invitation de David Druot et Judas Éluthère, il enfourcha sa moto et se dirigea vers Sagalin. Il était encore très tôt quand il partit. Le bétail enfermé la nuit dans les enclos n'arrêtait pas de beugler. On entendait le

mugissement des vaches appelant l'heure de la traite qui, enfin, viendrait soulager leurs pis lourds de lait. Le temps, exécrable au Marais Salant, devint de plus en plus beau. Des nuages blancs en forme de rosaces gambadaient à travers le ciel. Un vent très doux ébouriffait les jacarandas qui, le long de la route, avaient pris la place des pommiers cythères et faisaient tomber sur le bitume la pluie de leurs fleurs bleues.

Pascal, qui n'avait rien avalé depuis la veille, s'arrêta à Octavia et entra dans un troquet qui ne payait pas de mine mais offrait des petits déjeuners traditionnels pour une somme modique. À sa vue, le patron, un colosse à la tête dégarnie, glissa à genoux et s'exclama : « Vous ! Vous ! Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » Pascal le força rudement à se relever et faillit partir car cet accueil ostentatoire lui avait déplu. Il aurait eu bien tort s'il l'avait fait car le petit déjeuner se révéla excellent : salade de harengs saurs, avocats, farine de manioc.

Quand Pascal atteignit Sagalin, le temps était radieux et le ciel d'un bleu profond comme dans un dessin d'enfant. Le village de Sagalin, quoique prospère et siège d'une entreprise importante, était sans beauté et même assez sale. Des bandes de macaques venus de la forêt voisine déféquaient abondamment dans les rues de même que les chiens errants, nombreux, on ne sait pourquoi, à cet endroit.

Pourtant, c'est là que tout avait commencé. Quelque cinquante ans plus tôt, un dénommé Ti-Maurice y cultivait du café sur les arpents de bonne terre que lui avait légués son père. Il s'était mis avec Mariette qui possédait le *Bar des Deux Amis* et avait eu la riche idée de faire figurer au menu de ce débit de boissons, sous le nom d'*Aroma Divina*, le café qu'ils proposaient à leurs clients. Le couple ne rechignait pas à la peine. Levé avant l'aube, couché tard dans la nuit, il plantait, désherbait, répandait de l'engrais, arrosait, faisait sécher sur

des feuilles de tôle les baies de café qu'il torréfiait ensuite lui-même.

Le succès ne tarda pas à sourire. Sagalin devint une étape obligée sur le chemin de Porte Océane et sa réputation s'étendit de plus en plus. C'est alors que le gouvernement, alléché par la perspective de gros sous, acheta les terres de Ti-Maurice, les agrandit et les nationalisa. Le *Bon Kaffé* était né. Très vite, il était devenu l'entreprise la plus prospère du pays tandis que Ti-Maurice et sa femme, qui avaient récolté des sommes confortables grâce à cette vente, s'en étaient allés couler leurs vieux jours en métropole.

Un mur d'enceinte, haut de plusieurs mètres, peint en blanc et décoré de tasses de café fumant, entourait le siège social de l'entreprise. Pascal descendit de sa moto, manqua glisser sur une crotte de macaque et appuya sur le bouton d'entrée. Au bout d'un moment, la porte coulissa sur son rail et il se trouva dans un hall rempli de présentoirs exhibant toutes qualités de prospectus. Dans un angle, une femme était assise derrière une table rectangulaire. Quand elle eut pris connaissance de sa lettre, elle aboya quelques mots avec un fort accent espagnol dans un téléphone posé près d'elle. D'où venait-elle ? se demanda Pascal.

Malgré ses dimensions réduites, le pays était à l'image du monde. Des groupes humains parlant toutes les langues de la terre, venus des pays les plus lointains, de l'Afrique ou de l'Océanie s'y côtoyaient. Comment Pascal arriverait-il à y planter l'arbre de l'harmonie et de la tolérance ainsi que son père l'en avait chargé ? Après cette pensée triste, une vague d'encouragement gonfla sa poitrine : est-ce qu'il ne se trouvait pas aux entreprises *Le Bon Kaffé* ? C'était peut-être là le début du processus de changement auquel il aspirait.

Au bout de quelques minutes, un homme sortit d'un couloir adjacent et à son tour lui prit la lettre des mains. « Suivez-moi, sourit-il après l'avoir parcourue, je vais vous mener au bloc H où vous attendent les délégués du personnel. » Pascal obéit. Les deux hommes sortirent et ils s'éloignèrent du bâtiment de l'accueil.

De sa vie Pascal n'avait jamais pénétré dans une caféière. Les souples arbustes aux larges feuilles vernissées laissaient passer peu de lumière et entretenaient une légère pénombre ; il regarda avec curiosité ces petits fruits multicolores dont la récolte rapportait des millions d'euros car le café de Sagalin était coté en bourse et égalait l'arabica, le robusta et même le Blue Mountain de la Jamaïque. Le vent soufflait et là-haut, tout là-haut, le soleil jouait à cache-cache.

David Druot et Judas Éluthère l'attendaient dans un bureau où trônait une vaste bibliothèque contenant des volumes écrits dans toutes les langues. Un portrait de Monsieur Pacheco et de deux quinquagénaires fringants comme lui décorait les murs. David Druot et Judas Éluthère se ressemblaient : même coiffure, pareillement élégants et gracieux.

David Druot s'engagea immédiatement dans le chemin de la vérité.

– Au cours des derniers mois, dit-il, dix-huit employés de notre entreprise se sont suicidés tandis qu'une cinquantaine a cessé de travailler sans prendre la peine de donner sa démission. Chaque semaine, les ouvriers restants défilent à travers les rues de toutes les villes du pays, ce qui est d'un effet désastreux. À ce jour, la police a effectué plus d'un millier d'arrestations. Cette situation ne peut durer. Nous avons profité de l'absence de Monsieur Pacheco pour faire appel à vous. Il nous semble que vous pourriez nous aider. Monsieur Pacheco est l'opposant le plus déterminé à toute tentative de réforme. Il est en vacances pour le moment. Ensuite, il ira au Japon.

– Au Japon ! s'exclama Pascal.

– Oui, répondit David Druot, au Japon ; nous venons d'y créer une succursale qui marche très bien. Nos ingénieurs ont inventé une variété qui s'appelle le Petit Kaffé qui fait déjà fureur à travers le monde. Monsieur Pacheco sera absent toute l'année. Pendant ce temps, nous espérons tout mettre en œuvre pour que la situation s'améliore et pour que nous arrivions enfin à des rapports harmonieux au sein de l'entreprise.

Là-dessus, Judas Éluthère moqueusement se mit à fredonner les paroles de sa chanson préférée : « J'ai rêvé d'un autre monde, où la terre serait ronde… »

Pascal se laissa convaincre. Les trois hommes tombèrent d'accord pour qu'il vienne donner des cours deux fois par semaine aux employés de l'entreprise, des cours pendant lesquels il tenterait de résoudre les points qui semblaient inacceptables aux employés. Après quoi ils scellèrent leur accord en buvant une tasse d'Aroma Divina que leur apporta une accorte secrétaire.

La période qui suivit fut pour Pascal riche en activités de toutes sortes. Il passait des heures à préparer ses cours, le cœur empli d'un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant. Enfin il agissait, enfin il touchait au but et proposait des manières de réformer le monde en rejetant toute préoccupation égoïste.

Il faut l'avouer, il n'était pas entièrement préparé à cette tâche. Sur la foi des incessants reportages télévisés ou radiodiffusés qui montraient des défilés d'employés en colère, il croyait que l'entreprise *Le Bon Kaffé* comptait en majorité des rebelles et des insatisfaits. À sa surprise, il n'en était rien. Une large partie du personnel était hostile à tout changement à l'intérieur de l'entreprise. Les cours qu'il dispensait prirent très vite l'allure de foire d'empoigne où des disputes enflammaient et opposaient des groupes surexcités, ce qui n'était pas pour lui déplaire car de la contestation naissent la vérité et la lumière.

Riche et fort de cette nouvelle expérience, il corrigeait les pamphlets auxquels il avait jusque-là travaillé et qu'il n'avait jamais osé publier. Sa tête bouillonnait, il était habité d'un feu intérieur. Les cours qu'il dispensait dépassèrent rapidement les limites du *Bon Kaffé* et devinrent la matière de bien des conversations. Il apparut que si Pascal n'était pas le fils de Dieu, il était à coup sûr un trouble-fête.

13.

Le bureau de Pascal, cette pièce exiguë dont la seule beauté était de s'ouvrir sur les frondaisons du jardin, devint désormais son refuge. Il y passait des heures et des heures, travaillant, cherchant des idées, raturant les phrases qui ne lui plaisaient pas, descendant deux fois par jour dans la salle à manger, silencieux et l'air buté, simplement pour avaler les repas succulents que cuisinait Marthe. Parfois, il passait la nuit sur le divan recouvert d'un plaid orange.

Comme, à cause de la chaleur, il fallait laisser la porte ouverte, il s'éveillait dans le devant-jour et regardait la nuit céder la place au matin dans le duel mortel qu'elle livrait quotidiennement. Peu à peu le jour se levait et le soleil brandissait de plus en plus haut son disque éclatant. *Compère Général Soleil* : il avait lu ce livre quand il avait une douzaine d'années. Il ne se rappelait plus le nom de son auteur mais il n'avait pas oublié cette plongée dans la réalité âpre et brulante d'Haïti.

Un soir qu'il somnolait derrière son bureau, Judas Éluthère fit son entrée, l'air important de ceux qui vont faire part d'une nouvelle capitale : « Tu bosses encore ! s'exclama-t-il, Maria s'est plainte que tu travaillais trop. » Pascal eut un geste d'impatience que Judas ne releva pas, s'asseyant de l'autre côté du bureau.

– Rassure-toi, dit-il, je ne suis pas venu te parler de Maria. Ce qui se passe entre vous ne regarde personne. Je suis venu te parler d'une autre femme, d'une femme qui a joué un rôle essentiel dans ta vie, celle-là.

– Un rôle essentiel dans ma vie ? répéta Pascal avec surprise. Je n'ai guère fréquenté qu'Eulalie et quelques amies.

– Je sais, je sais, répondit Judas Éluthère, tu ne la connais pas encore. Elle voulait m'accompagner ce soir, mais je crois qu'il vaut mieux que je t'explique d'abord : tu vas enfin faire la connaissance de ta mère.

– De ma mère ? s'étrangla Pascal, qu'est-ce que tu racontes ?

– Ouvre tes oreilles et écoute. C'est une longue histoire. Ta mère s'appelle Maya Moretti. Il y a quelques années, elle s'est convertie à l'islam et porte à présent le prénom de Fatima.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ?

– Sois patient, recommanda Judas.

Là-dessus, il entama le récit suivant :

« Quelque cinquante ans plus tôt, Ti-Jean Moretti et sa femme Nirva étaient le couple le plus heureux qui soit. Ils venaient de mettre au monde leur première fille qu'ils avaient baptisée Maya. L'enfant était un joyau, une perfection, un bouton-d'or irradiant les alentours de sa grâce et de sa beauté. Elle n'était pas seulement charmante. Alors qu'ils savaient l'un comme l'autre à peine lire et écrire – Ti-Jean récurant les piscines pour le compte de la société Immedia, sa femme Nirva faisant des ménages –, Maya s'était révélée depuis son entrée à l'école la meilleure de sa classe ; français, mathématiques, sciences naturelles, tout lui était bon.

Pour ses quatorze ans, Ti-Jean s'était endetté et lui avait offert un collier forçat de belle apparence tandis que Nirva lui avait donné un bracelet jonc. À ses seize ans, quand elle fut reçue au bac avec la mention très bien, ses parents, qui eux n'avaient pas le certificat d'études, fous de fierté, s'étaient cotisés pour retenir une cabine en première classe sur la croisière inaugurale du paquebot *Empress of the Sea* qui faisait le tour des îles des Caraïbes. C'était là un cadeau digne de parents fortunés.

Hélas, il n'eut pas l'effet escompté. De retour de ce voyage, Maya changea radicalement d'humeur, son tempérament jusqu'alors si agréable devint des plus sombres. Elle ne

fréquentait plus personne et demeurait des heures entières seule dans sa chambre.

C'est à ce moment que Ti-Jean mourut. Il fut étranglé dans le skimmer d'une piscine qu'il était en train de nettoyer. On mit au compte de la peine provoquée par cet horrible accident le changement de comportement survenu chez Maya, mais cette explication ne satisfaisait personne.

Quand elle fut gratifiée d'une généreuse bourse d'État pour aller étudier en métropole, ne pouvant laisser sa vieille mère seule au pays, Maya l'embarqua avec elle à bord du *Normandie*. À Savigny-sur-Orge, banlieue proche de Paris, les deux femmes emménagèrent dans un petit appartement sans grâce mais confortable. Nirva trouva sans effort à faire des ménages tandis que Maya s'inscrivait à l'université pour suivre des études de pédopsychiatrie. Cet enseignement est fort ardu mais elle n'en démordit pas, possédée par ce qui semblait être son obsession : déceler et soigner les traumatismes des tout-petits.

À ses vingt-deux ans, elle fit la connaissance d'un Marocain nommé Ahmed-Ali Roussy, un cinéaste dont le talent était reconnu. Au dernier Festival de Cannes, il avait été remarqué pour un documentaire sur les enfants des banlieues. Entre Maya et Ahmed, l'amour flamba aussitôt. Pour lui, elle se convertit à l'islam et adopta le prénom de Fatima. Sa bouche retrouva le sourire et ses éclats de rire tintèrent à nouveau, car le couple semblait nager dans le bonheur. Hélas, après deux ans de vie commune, un beau soir Ahmed-Ali disparut. Elle l'attendit toute la nuit et, au matin, téléphona à ses amis et connaissances. Aucune information. Au bout de quelques jours de désarroi, elle finit par aller se plaindre au commissariat où les policiers la reçurent avec une légèreté teintée de moquerie. Était-ce son mari qu'elle recherchait ? l'interrogèrent-ils, son fiancé, alors ? Quel lien les unissait ?

Les mois passèrent sans ramener Ahmed-Ali. Maya tournait et retournait les mêmes pensées dans sa tête puis finit par se résigner. Sans doute était-il parti dans un de ces pays sans loi où la vie ne tient qu'à un fil. »

« Voilà une passionnante histoire, se moqua Pascal quand Judas se tut, mais qui te dit qu'il s'agit de celle de ma mère ? – C'est qu'elle s'est confiée à moi. Sur le paquebot *Empress of the Sea,* elle avait fait connaissance d'un jeune Brésilien très riche appelé Corazón Tejara. Quand elle lui fit savoir qu'elle était enceinte, d'abord, il ne répondit pas à ses innombrables appels. À cause de ce silence, elle avait dû abandonner son fils nouveau-né dans une cabane qui s'élevait au fond du jardin des Ballandra. Mais ne voilà-t-il pas que, des mois plus tard, Corazón s'était mis soudain à lui écrire, réclamant ce fils dont elle avait dû se débarrasser. Ce fils, c'est toi. Avant-hier, elle est revenue de Fès où elle passe la moitié de l'année, allons la voir, elle habite juste en face et elle t'expliquera mieux que moi ce que je viens de te raconter. »

Les deux hommes descendirent l'escalier, Pascal se demandant s'il ne vivait pas un rêve dont il s'éveillerait au matin. Ils traversèrent le jardin noyé de nuit. Le silence était total à l'exception des battements d'un gwo ka qui résonnaient dans le lointain, comme les battements d'un cœur pris de folie.

Au rez-de-chaussée de la maison de Fatima, dans la cuisine largement ouverte malgré l'heure tardive, deux vieux domestiques vidaient leur verre d'anisette : « Madame, dit l'homme, vous attend au salon. » Pascal et Judas gravirent l'escalier quatre à quatre.

Une jolie femme d'une cinquantaine d'années les attendait dans une pièce agréablement meublée et décorée de vastes tableaux. Elle portait un vêtement seyant, à mi-chemin entre la djellaba et la robe. Ses cheveux étaient masqués par un épais voile de couleur noire.

À la vue des arrivants, elle sursauta et, s'approchant vivement de Pascal, lui prit la main entre les siennes.

– Il vous a tout raconté, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec émotion.

– Oui, il m'a raconté une histoire invraisemblable. Je ne vous cacherai pas que je n'y crois guère. J'attends que vous me disiez la vôtre.

– Cette histoire est la vérité, assura-t-elle.

Et elle répéta comment, croyant son nouveau-né sans père, elle l'avait abandonné dans le jardin de Jean-Pierre et Eulalie Ballandra. Elle ne savait pas comment elle était parvenue à porter ce douloureux secret dans son cœur. Ce qui l'avait surprise, c'est que, subitement, Corazón, qu'elle croyait disparu, s'était mis à lui écrire, lui racontant un conte encore plus invraisemblable : Il serait d'origine divine, chargé d'une mission qu'il tenait à partager avec son fils. « Mais avez-vous cherché à rencontrer ce Corazón ? s'exclama Pascal. » Elle secoua la tête : « Je ne voulais plus rien avoir à faire avec lui. Par la suite, j'ai rencontré un autre homme. À cause de lui, je me suis convertie à l'islam et je suis devenue Fatima Moretti. »

La mère et le fils se regardaient dans les yeux : « L'essentiel, dit soudain Fatima, est que Corazón ait pu dire la vérité : notre enfant, c'est-à-dire vous, n'est peut-être pas un enfant ordinaire. D'après ce qu'il m'a raconté, une prédiction le lui avait révélé. Vrai ou faux, c'est un pari. » Ainsi, pensa Pascal, les ragots et les rumeurs qui circulaient sur son origine trouvaient une légitimité.

Fatima lui serrant plus fort la main, lui murmura : « Avez-vous beaucoup souffert de ne pas connaître vos véritables parents ? Avez-vous souffert de ce qui semblait être un abandon ? – Non, mentit Pascal, car mes parents adoptifs ont été merveilleux. » Fatima se pencha davantage, son visage exprimant la violence des sentiments qui l'habitaient. « Au fond, tout au fond de vous-même, qu'avez-vous ressenti ? » insista-t-elle.

Sans la présence de Judas Éluthère, cette conversation se serait sans doute prolongée fort avant dans la nuit, mais Pascal y mit fin : « Je reviendrai vous voir et je vous poserai toutes

les questions qui me viennent à l'esprit. »

Pascal et Judas descendirent l'escalier. Arrivés dans le jardin, ils se séparèrent : « Ne parlons plus de tout cela pour le moment. Laisse-moi réfléchir. » Pascal ne dormit pas de la nuit. Il ne savait que penser. Ainsi, après l'avoir cherchée pendant tant d'années, sa mère se trouvait tout près de lui. Il avait le sentiment d'avoir franchi une étape capitale et d'être enfin en état de regarder sa vie dans les yeux.

14.

Dès le lendemain, Pascal se rendit chez Fatima. Désormais, leurs relations prirent un tour qu'ils n'avaient pas prévu : ils devinrent inséparables, comme cul et chemise comme le dit le vulgaire, ou comme mère et fils, tout simplement. Le matin, quand il ne partait pas pour Sagalin aux entreprises *Le Bon Kaffé*, Pascal se rendait chez Fatima. Il la trouvait la tête enveloppée de son inévitable voile noir mais vêtue d'un sémillant short de toile rouge.

Pendant plus d'une heure, ils s'en allaient à travers champs, piétinant les ronces, les herbes de Guinée et les herbes à fer, montant les mornes sans ralentir leur allure. Ils ne s'arrêtaient pour souffler qu'arrivés au plateau des Millevaches. À cette heure, le soleil avait commencé d'incendier les arbres et les gigantesques cactus cierges qui poussaient un peu partout.

Ensuite, ils allaient prendre un bain dans la baignoire de Joséphine ainsi qu'on appelait une petite anse protégée par une barrière de corail. L'eau y était si limpide qu'on voyait les poissons minuscules s'agiter sur le fond de sable blanc comme neige. Fatima était alors bien obligée d'enlever son voile noir et de le remplacer par un bonnet de bain assez austère. Pascal regardait avec stupeur sa tignasse gris-fer un instant dénudée. Elle la vieillissait et lui faisait mesurer les années qui les séparaient l'un de l'autre.

L'après-midi, ils travaillaient. Curieusement, ils parlaient peu de Corazón Tejara, comme si ce qui avait été dit une fois leur suffisait : Pascal n'était pas un homme ordinaire et avait une mission à remplir. Corazón était l'incarnation d'une force nouvelle qui allait redresser les erreurs commises à travers l'univers. Fatima zébrait de rouge, comme sur un cahier d'écolier, les pages que lui apportait Pascal. Par moments, elle secouait la tête :

– Tu es trop intolérant, protestait-elle, je dirais sectaire. Même la colonisation qui nous a fait tant de mal contenait des gemmes, des perles dont nous avons su faire bon usage.

– La colonisation ? protestait Pascal.

– As-tu lu *Le Manifeste anthropophage* ? lui demandait Fatima.

– *Le Manifeste anthropophage* ? Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Fatima expliquait gravement : « Ce n'est pas une plaisanterie. Il a été écrit par un Brésilien du nom de Oswald de Andrade. Il a tenté de prouver que les Amérindiens Tupi, qui dévoraient les missionnaires chrétiens, n'étaient pas des sauvages comme on l'a cru, mais faisaient preuve d'une intelligence supérieure en s'efforçant d'assimiler les qualités de ceux qui essayaient de leur faire changer de religion. »

Une idée se faisait jour en Pascal : celle d'emmener Fatima à un de ses cours afin qu'elle y expose ses idées. Ainsi on ne l'accuserait plus d'avoir des opinions trop rigides, car ses étudiants l'avaient déjà surnommé *tête de pioche*. Quand il lui fit cette proposition, elle accepta avec enthousiasme.

Un samedi matin, ils partirent tous les deux pour Sagalin, Fatima vêtue avec une extrême élégance d'une robe-chemisier et les cheveux couverts d'un fichu de soie noire, imprimé de motifs argentés. Ce que Pascal n'avait pas prévu, c'est que sa venue produirait un tel effet. La petite salle 104 où il avait d'habitude ses cours était pleine à craquer. Les fortes têtes occupaient les premiers rangs et attaquèrent Fatima avec une extrême violence, lui reprochant avant toute chose d'avoir adopté l'islam. C'était une religion responsable de tant d'attentats et du massacre de tant d'innocents à travers le monde. « Ce n'est pas ainsi que je vois l'islam, protestait Fatima. Dans ma jeunesse j'étais amoureuse d'un musulman qui m'a emmenée passer quelques mois dans son village. Nous habitions près d'une mosquée. Entendre cinq fois par jour cette magnifique voix rauque qui invitait les hommes à se prosterner devant Dieu me déchirait le cœur. J'aurais voulu courir dans la rue et me livrer à quelque action élevée. – Sensiblerie que cela ! » s'écriait-on de toutes parts. C'est peu

dire que le cours fut houleux. Pascal se tint sur la défensive et ne prit pas la parole. Il ne voulait pas soutenir Fatima ni exposer ses désaccords avec elle. Tout compte fait, il se réjouissait de cet affrontement brutal et persista à croire qu'il en sortirait du bien car le choc des idées est toujours bénéfique.

Sur le plan personnel, il ne manquait pas d'autres soucis. Chaque jour davantage, il supportait de moins en moins Maria. Lui qui avait été un amant empressé et gourmand, jamais las, toujours prêt à recommencer des dizaines de fois l'acte sexuel, restait sans désir devant sa nudité. Dans le lit, il lui tournait le dos et faisait semblant d'être endormi, trop fatigué pour répondre à ses caresses.

Maria était sensible au changement qui s'était produit en lui. Elle entrait dans des colères folles. « Comment ! Tu ne bandes pas, s'écriait-elle, es-tu amoureux d'une autre fille ? » Pascal haussait les épaules. « Ne dis pas de bêtises, s'offusquait-il. – Tu es amoureux d'une jeunesse, s'exclamait Maria sans prêter aucune attention à cette protestation, c'est ainsi que les hommes de ton âge les aiment, quand elles ont encore le goût du lait dans la bouche ! » Ces paroles crucifiaient Pascal qui, constamment, cherchait un moyen élégant de mettre fin à leur liaison.

Pour faire diversion, il lui contait les histoires les plus abracadabrantes qui lui venaient à l'esprit : « Tu sais ce qui m'est arrivé quand j'étais enfant et que je n'ai jamais oublié jusqu'au jour d'aujourd'hui ? Une année, deux garçons de mon école, deux balaises aux yeux plissés de méchanceté, me rouaient régulièrement de coups en m'appelant Sans-Famille ; *Sans Famille* était le titre d'un livre d'Hector Malot que nous étudions en classe et qui avait beaucoup de succès parmi les élèves. Je rentrais en pleurs à la maison, ulcéré par ce surnom et je me précipitais contre la poitrine d'Eulalie. ‘‘Je ne suis pas un *sans famille*, n'est-ce pas, Maman ?’’ »

Dans le chaos qui l'agitait, il avait trouvé deux refuges. Le premier était l'alcool. Lui qui auparavant en consommait si peu – de temps à autre un sec pour faire plaisir à Jean-Pierre – en était venu à se saouler systématiquement avec Lazare. Tous les soirs, il se rendait au *Nostradamus* et levait le coude jusqu'à plus soif. Le patron toujours ingénieux avait inventé une nouvelle attraction. Sous le nom *Musiques du Monde*, des chanteurs égrenaient les airs les plus rythmés, certains venant de Cuba, du Japon ou d'Iran et même de l'Australie. C'était aussi pour Pascal un moyen de rentrer le plus tard possible à la maison et ainsi d'éviter un tête-à-tête avec Maria.

L'autre subterfuge consistait à se réfugier chez sa mère. Pendant une grande partie de la nuit, il discutait avec elle du rôle qu'il devait jouer dans le monde. « Qu'est-ce que tu attends de moi ? demandait-il à Fatima. – Je ne saurais te dire, Corazón te l'expliquerait sans doute mieux que moi, répondait-elle d'un air inspiré. Nombreux sont ceux qui croient que notre monde si incompréhensible, si violent, a besoin de quelqu'un qui lui rende son harmonie et sa sagesse. Il se baserait sur les expériences que d'autres ont tentées avant lui et qu'ils n'ont pas pu mener à terme. Peut-être que cet homme-là, c'est toi. »

Un soir qu'il était resté jusqu'à quatre heures du matin chez Fatima, il trouva Maria, vêtue de pied en cap qui l'attendait sur la terrasse.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

– Je me trompais. Ce n'est pas d'une jeunesse que tu t'es épris mais d'une vieillarde comme celle-là !

– D'une vieillarde ? répéta Pascal, médusé, il s'agit de tout autre chose, je vais t'expliquer.

Mais Maria ne l'écoutait plus et courut jusqu'à sa voiture. La lueur de ses phares disparut sans que Pascal ait pu la rejoindre.

Il alla réveiller Lazare dont la chambre se trouvait au premier étage. Celui-ci, tiré de son sommeil, s'assit sur le lit en se frottant les yeux. « Elle est partie, à ce que tu dis. Elle en parlait depuis longtemps mais nous ne la prenions pas au sérieux. Elle avait raison. Si tu ne voulais plus d'elle, tu n'avais qu'à le lui dire. »

Pascal éprouvait un sentiment qui ressemblait au soulagement. Sans doute avait-il manqué de courage, mais qui pouvait lui jeter la première pierre ? Rares sont les hommes capables de dire à une femme en la regardant dans le blanc des yeux qu'ils ne l'aiment plus et que les relations entre eux doivent cesser. Dans son désarroi, Pascal n'avait plus qu'une solution : persévérer et se rendre chaque nuit chez Fatima qui le réconfortait de son mieux en lui parlant de sa mission.

Un soir où il lui avait rendu visite, elle l'accueillit comme à l'accoutumée mais, à ses effusions, s'ajoutait une note d'excitation. Elle lui mit dans les mains une serviette remplie de documents, les uns manuscrits, les autres dactylographiés. « Dans ma vie, déclara-t-elle, j'ai aimé deux hommes : Corazón Tejara et Ahmed-Ali Roussy. Les deux m'ont abandonnée parce qu'ils avaient des ambitions plus hautes que l'amour qu'ils éprouvaient pour moi. L'amour d'une femme leur paraissait méprisable. Mais pourra-t-on changer le monde sans la participation des femmes ? Lis ces documents et reviens me voir quand tu les auras terminés. Alors, tu me diras ce que tu en penses. »

Pascal ne put qu'obéir. Serrant contre sa poitrine les papiers que lui avait tendus Fatima, il s'en alla. Chez lui, il monta à son bureau et se plongea dans leur lecture.

15.

Pendant tout le XVIIIe siècle, Asunción, petite île située au sud du Brésil, avait été très appréciée des capitaines de vaisseaux négriers. Ils aimaient ses baies profondes et bien abritées du vent. Ils y passaient des semaines à requinquer les esclaves qui avaient souffert de la traversée depuis l'Afrique et qu'ils revendaient à Bahia comme des bois d'ébène.

Les autochtones d'Asunción étaient d'un naturel souriant. Ils vendaient des pintades sauvages et des baies extrêmement savoureuses qui poussaient dans les anfractuosités des rochers. Asunción n'avait rien de commun avec le Brésil. Elle avait été découverte par un autre navigateur, un Espagnol celui-là. Jamais aucune velléité de guerre ou d'annexion n'avait opposé les deux territoires.

À la fin du XIXe siècle, quand enfin l'esclavage avait été aboli au Brésil, Asunción s'était trouvée complètement sans ressources. Délaissant les plateaux calcaires et arides qui couvraient la petite île, la population émigra massivement, de préférence vers la région de Recife. Elle y occupait des emplois très honorables, avocat, médecin, notaire et épousait de préférence des femmes à peau claire. Le parler populaire tint compte de toutes ces caractéristiques et bientôt une expression avait vu le jour : « Honnête comme un Tejara d'Asunción. »

Corazón Tejara naquit à Bahia le 29 mai 1949 et coûta la vie à sa mère qui mourut quelques heures après sa naissance. Son père, Henrique, médecin de son état, choisit ce prénom de Corazón car il exprimait tout l'amour qu'il avait porté à sa défunte femme. Il éleva son fils dans la dévotion, aidé en cela par son frère Espíritu.

Le petit Corazón fit des études brillantes et devint professeur d'histoire des religions. Quant à son caractère, il était séduisant et léger à la fois. Il collectionnait les bonnes fortunes et personne n'aurait su compter les femmes passées

dans son lit. Une année, il coucha à côté de lui des sœurs jumelles, l'année suivante deux cousines germaines, ensuite une mère et sa fille.

Lorsqu'il était étudiant à l'université de Coimbra au Portugal eurent lieu des événements importants qui allaient modifier le cours de sa vie. Malheureusement on n'en garde aucune trace. Ce que Corazón devint subitement fut une surprise pour tout le monde. Un beau jour, il abandonna son respectable poste d'enseignant, troqua ses élégants vêtements de lin ou de coton contre un pagne à la Mahatma Gandhi et fonda un ashram qu'il nomma *Le Dieu caché,* en hommage au philosophe Blaise Pascal. Là on réfléchissait sur l'état du monde et les moyens de rendre son avenir meilleur.

La réputation de cet ashram ne cessa de s'étendre à travers le monde. Les gens venaient des pays les plus reculés pour se plonger dans ses doctrines de paix et d'harmonie. Lui-même, Corazón, laissa pousser ses cheveux fauves qui bouclèrent sur ses épaules. Comme il tenait toujours un bâton à la main, il avait l'allure d'un véritable ermite.

Pascal s'interrompit dans sa lecture et repoussa les documents ouverts devant lui. Obéissant aux recommandations de Fatima, il avait lu toute la nuit et une partie de la matinée. Les étoiles s'étaient allumées une à une puis avaient disparu dans le ciel comme des bougies qu'un grand vent venu d'on ne sait où aurait éteintes. Le jour se levait, il ne faisait pas encore très chaud. Il entendait les coqs des basses-cours voisines pousser leurs premiers cocoricos tandis que les balayeurs descendus des voitures de nettoyage municipal commençaient à laver les trottoirs et les rues.

Sa décision était prise. Il allait partir, il allait découvrir Asunción et surtout enfin savoir qui était ce père dont on lui parlait depuis des années. Ce voyage n'aurait rien de commun avec la disparition qui s'était produite quelques années

auparavant puisqu'il n'en gardait aucun souvenir. Cette fois, il garderait les yeux grands ouverts afin d'apprendre qui il était, de qui il descendait et surtout ce que l'on attendait de lui. Il toucherait du doigt certaines réalités. Il visiterait l'ashram que son père avait créé.

Cette lecture des documents que lui avait confiés sa mère ne suffisait pas, il lui fallait s'abreuver à des sources plus brûlantes, à la vie elle-même. Cependant, il y avait à cette décision des raisons plus honteuses qu'il tenait secrètes. Il n'avait jamais voyagé. Il n'avait jamais quitté ce foutu pays. Ah… s'en aller ! Respirer un autre air ! Découvrir des visages nouveaux ! Parcourir d'autres lieux, d'autres routes ! Il lui semblait soudain qu'il avait vécu comme un prisonnier.

Il décida de faire part de son projet à Fatima, à Jean-Pierre et à Judas Éluthère, les trois individus qui comptaient le plus dans sa vie. Fatima l'accueillit avec ses effusions coutumières, pluie de baisers sur le visage et dans le cou, ce qui curieusement le choquait à chaque fois comme si leur lien de parenté l'interdisait.

Elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle sur le divan blanc incrusté d'ananas violets et l'écouta religieusement. Quand il se tut, elle déclara : « Je m'attendais à ta réaction. Tu sais ce que, moi, je pense de Corazón Tejara. Je ne lui pardonne pas de m'avoir abandonnée, même si par la suite, il m'a poursuivie de sa correspondance. J'avais à peine dix-sept ans quand il m'a séduite, je lui ai écrit lettre sur lettre pour l'informer de mon état. Il a prétendu qu'il ne les avait jamais reçues. Est-ce ainsi qu'un être chargé d'une mission supérieure doit se comporter ? Si un homme est incapable de gérer sa vie personnelle, comment peut-il prétendre changer la face du monde ! Je ne t'en dirai pas davantage car je ne veux pas t'influencer. Si tu veux aller à Asunción, libre à toi. »

Jean-Pierre, réservé comme à l'accoutumée, ne fit aucun commentaire sur ce départ. Il se borna à interroger Pascal : « Est-ce que tu as un passeport, toi qui ne vas jamais nulle

part ? » À travers ses paroles, il comprit que son père pensait comme lui et regrettait qu'il n'ait jamais quitté le pays. À y réfléchir, c'était une honte, alors que ses camarades passaient les mois d'été en métropole et en revenaient les yeux chargés des films qu'ils avaient vus, la bouche pleine des chansons qu'ils avaient entendues. C'est que Jean-Pierre et Eulalie appartenaient à une génération ne connaissant pas le sens du mot loisirs. Leur seul temps de repos consistait à rendre visite à la famille d'Eulalie dans leur île natale de Sargasse, car ceux-ci se disaient descendants des Vikings. Eulalie était très fière de son patronyme suédois, Bergman, comme le cinéaste connu dans le monde entier.

Pascal adorait la vieille maison de bois de ses grands-parents, poreuse à tous les bruits. Quand l'ombre régnait en maîtresse, ils jaillissaient en gerbe : coassements des grenouilles, crissements de criquets, bourdonnement des foufous falle-vert, frappant de leur bec l'écorce des arbres et, par-dessus, hululements plaintifs des esprits occupés à leur besogne. Tout se taisait à l'aube dans l'attente terrifiée du jour torride.

Finalement Pascal alla trouver Judas Éluthère qui à présent ne fréquentait plus guère Fatima. Il lui demanda d'inviter les douze disciples, comme on les appelait un peu par jeu. Où les recevrait-il ? Chez lui ? Cela semblait difficile car le départ de Maria et surtout de Marthe avait été une grosse perte, Pascal devant prendre ses repas dans un petit restaurant appelé *Le Mont Ventoux,* tenu par un jeune couple frais échappé de sa Provence natale. Il y commanda des accras, un court-bouillon de vivaneau et des ignames pakala, ce qui aurait composé un menu des plus ordinaires, des plus banals. Heureusement la patronne eut l'idée d'ajouter en hors-d'œuvre une spécialité de sa région, des gratons, sorte de pizza fourrée d'olives noires.

Pascal sentait que ce repas, avant son départ pour Asunción, revêtait une importance capitale. Il pressentait qu'il passerait à la postérité, qu'il serait affublé de vocables étrangers : *la ultima cena*, qui serait l'objet de la créativité des plus grands peintres. C'est pour cette raison qu'il fouilla dans l'armoire normande que lui avait léguée Eulalie et trouva un service de table qu'une amie lui avait rapporté de Madagascar : brodé à la main avec des motifs au point de croix. Dès qu'il eut étendu la nappe sur la table, celle-ci prit un air festif.

Les disciples arrivèrent sur le coup de vingt heures. Marcel Marcelin et José Donovo, les anciens SDF qui maintenant vivaient dans un adorable appartement payé par Pascal, débarquèrent bons derniers, en boitillant. La veille, Marcel s'était blessé en ratissant le jardin et souffrait beaucoup.

Il ne se passa rien d'extraordinaire au cours de ce repas, aucune parole mémorable ne fut prononcée. Tout au plus, en partageant les gratons, Pascal s'exclama : « Je vous demanderai de vous souvenir de moi chaque fois que vous mangerez de ce plat. »

En même temps il éprouvait un étrange attendrissement. Au milieu du dessert, il se tourna vers Marcel Marcelin et lui dit : « Fais-moi voir ta blessure. » L'autre obéit et découvrit ses jambes bleuâtres, barrées d'un énorme pansement. Pascal, ému au-delà de toute expression, alla chercher une bouteille d'eau de Dakin et lava l'horrible plaie. Il ne savait pourquoi il éprouvait ce désir de servir, de se montrer humble parmi les humbles. « Faites-moi tous voir vos pieds », ordonna-t-il. D'abord, les disciples, surpris, refusèrent puis ils obéirent, comme cédant à une volonté plus haute. Ils découvrirent leurs pieds, oignons et cors mêlés, ongles cassés, bref des pieds souffrant de leur constant enfermement dans des chaussures. Pascal les lava tous. Quand il eut fini, il joignit les mains et leva les yeux au ciel. Sa mission venait de commencer. Il se sentait entièrement libre de mener à bien sa nouvelle expérience.

La veille de son départ, les doutes le parcoururent à nouveau : qu'allait-il chercher à Asunción ? Qu'adviendrait-il de ceux qu'il laissait derrière lui ? L'image de son père adoptif, taciturne et muet, ne le quittait pas. Il le connaissait en fin de compte si mal. Depuis que, chez José, il avait apposé ses mains sur ses mollets et ses chevilles, Jean-Pierre se portait mieux, il est vrai. N'empêche, était-ce le moment de l'abandonner ? Les années pesaient lourd sur lui. Depuis la mort d'Eulalie, il semblait avoir pour seul désir de la rejoindre là où elle était.

À la fin de la journée, Pascal enfourcha sa moto et la laissa aller droit devant lui, comme si une main invisible la guidait. Après avoir parcouru le Marais Salant, il arriva devant l'échancrure de la baie de Viard où poussaient des cocotiers graciles et des mancenilliers chargés de leurs fruits toxiques. Là, des yachts s'arrêtaient et en descendaient des familles de nantis revenant de l'îlot de Petite-Terre. Pascal s'allongea sur le sable et l'ombre naissante se pencha sur lui, elle le prit dans ses bras comme un petit enfant qui a mal et ne sait pas pourquoi.

16.

L'association qui gérait l'aéroport Frantz-Fanon avait des prétentions culturelles et se nommait *Aux armes, citoyens !* comme une célèbre émission de télévision en métropole. Dans le grand hall s'affichait depuis des semaines une exposition intitulée *Les gais lurons*. Des toiles représentaient des musiciens qui au cours des années vingt avaient bien failli détrôner les airs en vogue.

Sur le tableau principal, le célèbre Maurice Sylla portait à ses lèvres une flûte des mornes, l'instrument roi du nord au sud du pays, à cause de sa subtilité et de sa délicatesse. Une légende courait à son sujet : une femme était bouleversée car elle avait perdu son unique enfant, emporté par une maladie brutale. Un matin, à son réveil, elle entendit les accents inimitables de la flûte des mornes et, ainsi, elle sut que son enfant lui était rendu. Maurice Sylla était un homme de belle apparence, un sang-mêlé, aux lourds cheveux noirs noués en catogan. Autour de lui se pressaient un guitariste, un pianiste, un violoncelliste.

Pour l'heure, aucun de ceux qui devaient prendre l'avion ne regardait ces tableaux, leurs yeux étant fixés sur Pascal qui mesurait une fois de plus, avec ennui, combien il était connu. Pourquoi suscitait-il tant de passion ? Pourquoi l'aventure improbable d'un nouveau messie destiné à harmoniser le monde avait-elle tant d'écho ? Pourquoi les uns avaient-ils pris vivement fait et cause pour lui tandis que les autres le vouaient aux gémonies ? Quel vide, quel malaise habitait la poitrine de ce peuple ? Les élections au suffrage universel ne lui suffisaient donc pas, ni les élus ni les délégués parlant en son nom.

Face à ce déferlement de curiosité, Pascal ne savait jamais quelle attitude adopter. Il se livrait à des activités futiles : il fumait des cigarettes Lucky Strike, mâchait du chewing-gum, suçait des bonbons à la menthe. Malgré cela, il avait l'impression d'être ridicule.

À l'autre bout de la salle, un groupe entourait une jeune fille et lui prodiguait vraisemblablement des encouragements. Elle était jolie dans sa robe vert bouteille, les cheveux coiffés en chignon. Finalement, elle se décida et vint vers lui en se dandinant d'une manière qui trahissait son embarras. Lui tendant un cahier à couverture rose, elle le pria :

– Voulez-vous me donner un autographe ?

– Un autographe ? répondit Pascal, je ne suis rien, à quoi cela vous servira-t-il ?

– À quoi ? s'exclama la jeune fille surprise et choquée.

Pascal, se sentant plus ridicule encore, s'exécuta sans enthousiasme et la jeune fille rejoignit ses amis.

L'attente ne fut plus très longue. Sans lui demander son avis, la compagnie d'aviation avait surclassé Pascal et il se trouva parmi des passagers de première, élégants, l'air satisfait d'eux-mêmes, qui, chose rassurante, l'ignorèrent superbement. Sans doute voulaient-ils prouver le mépris dans lequel ils tenaient les ragots de la populace.

Ces passagers lui rappelèrent son enfance. Chaque jour, quand le travail était terminé, des amis de Jean-Pierre et Eulalie venaient partager un punch avec eux et quelquefois même le repas du soir. Pascal se rappelait leur suffisance, leurs plaisanteries faciles, leurs galéjades constantes et il se demandait si sa haine pour ce milieu n'avait pas contribué à faire de lui ce qu'il était : un perpétuel insatisfait.

Il aurait aimé visiter Montréal, Paris et surtout New York. Pour les uns, c'était la porte du rêve américain, pour les autres, c'était une métropole bruyante et chaotique qui détruisait à la fois les corps et les âmes. Mais l'avion poursuivait une tout autre route. Il finit par s'endormir et ne se réveilla qu'au terme du voyage.

À son arrivée à Castera, capitale d'Asunción, bien qu'il fût six heures de l'après-midi, il faisait encore très chaud. Deux hommes l'attendaient dans le hall d'entrée, l'un d'entre eux petit, maigre, le visage orné d'une magnifique moustache, l'autre qui lui sembla étrangement familier. Ce n'était pas tant son costume à rayures boutonné jusqu'au col ni ses bottes à revers en cuir verni, pareilles à celles d'un des trois mousquetaires, qui le frappèrent. Ce n'était pas non plus son maintien car on aurait dit qu'il cachait quelque chose dans son dos. Une bosse ? Qu'est-ce qui le rendait à la fois étrange et familier ?

Il demanda en souriant : « Est-ce que je vous connais ? Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés quelque part ? » L'homme ne répondit pas à la question et se borna à sourire d'un air vague : « Je suis Espíritu Tejara, le frère de votre père. Je vous présente Victor, notre chauffeur. Entre ses mains, vous n'aurez rien à craindre. » Là-dessus il empoigna la valise de Pascal et les trois hommes sortirent. En atteignant la rue, Pascal crut se ressouvenir et se tourna vers Espíritu : « Ne nous sommes-nous pas rencontrés au bar *Joyeux Noël* ? » Cette fois non plus, Espíritu ne répondit pas à la question et ils montèrent tous les trois dans la voiture.

Castera était une petite ville étonnamment séduisante. Pascal ne s'attendait pas à être aussi charmé par ces vieilles maisons brésiliennes aux façades coloriées comme des dessins d'enfants, en jaune, bleu ou rose, les unes groupées autour de fontaines baroques, les autres à moitié cachées sous des arbres feuillus. Il enviait les gamins qui se poursuivaient en poussant des cris d'orfraie et en shootant dans des ballons. Il lui semblait qu'il n'avait jamais rien connu de tel : il était toujours guindé, trop bien habillé comme un singe savant, la main dans celle d'Eulalie, elle-même caparaçonnée comme un navire qui prend la mer, ou dans celle d'une servante plus simplement vêtue.

Brusquement Espíritu se tourna vers lui : « J'ai quelque chose de peu agréable à vous apprendre. Vous ne verrez pas votre père, malheureusement ; hier il a dû partir précipitamment pour l'Inde. – Pour l'Inde ? » répéta Pascal abasourdi, se demandant : mon père, pourquoi me fuis-tu ? Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ?

La voiture descendit allègrement une pente, remonta un morne, tourna plusieurs fois puis s'arrêta devant l'ashram *Le Dieu caché*, une bâtisse longue et plate qui abritait à gauche les salles de conférence ou de cours et à droite des chambres, véritables cellules de moine, meublées d'un lit, d'une table basse et de deux chaises. Espíritu et Victor prirent rapidement congé. « J'imagine, dit Espíritu, que vous êtes épuisé et que vous ne pensez qu'à dormir. »

L'autre disait vrai. Il se jeta sur son lit et s'endormit aussitôt d'un sommeil sans rêves. Ce fut le soleil qui le réveilla, entrant à flot, dans la pièce car il avait oublié de fermer les volets. Malgré l'heure matinale, il faisait déjà très chaud, on sentait qu'une journée d'étuve se préparait. Pascal s'habilla en hâte et s'apprêtait à sortir pour prendre le petit déjeuner car, la veille, il avait vu un restaurant au rez-de-chaussée quand on frappa à la porte. C'était Espíritu, poussant devant lui un charriot. « J'espère que je ne vous dérange pas », s'excusa-t-il. Là-dessus, il prépara la table basse et les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre pour un petit déjeuner frugal.

– Je suis venu vous le préciser, déclara Espíritu : c'est à dessein que votre père est parti pour l'Inde.

– À dessein ? répéta Pascal, de plus en plus interdit.

– Oui, continua Espíritu, c'est qu'il ne veut pas vous donner d'informations trop précises sur ce qu'il est et, partant, sur ce que vous êtes. Je vous dis la vérité, parce que vous m'êtes infiniment sympathique.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit Pascal écarquillant les yeux.

– Par exemple, répondit Espíritu, la mort.

– La mort, répéta Pascal, je vous comprends de moins en moins.

Espíritu eut un geste de la main. « Oui, la mort, répéta-t-il, elle est au centre de nos vies. Comme dit le proverbe : personne ne sort vivant de la vie, et pourtant chacun donne à la mort les traits qui lui conviennent. Pour les chrétiens, c'est la porte d'entrée de la vie éternelle, pour les musulmans, elle conduit au jardin d'Allah, pour les hindous, elle s'ouvre sur le nirvana. »

Là-dessus, Espíritu éclata de rire : « Ne me prenez pas pour un pédant, buvez plutôt votre café. Vous ne le savez pas, sans doute : c'est moi qui ai élevé votre père. Quand il était petit, je le mettais sur mon dos et nous partions en voyage. Vous n'imaginez pas le nombre de pays que nous avons visités : l'Afrique du Sud, l'Australie, le Sri Lanka. »

Au cours de cette conversation, Pascal se remettait peu à peu. Dans le fond, il se résigna à tirer le meilleur parti d'une situation qu'il n'avait pas prévue. Son père n'était pas présent, tant pis pour lui.

Le lendemain, il assista à un cours d'histoire des religions qui se tenait dans une salle comble. On comptait des Argentins, des Colombiens, des Américains, des Chiliens, comme si tous ces gens, tous ces peuples si différents les uns des autres se rejoignaient dans la même quête d'un monde meilleur.

Les jours suivants, Pascal se rapprocha d'un groupe d'Indiens venant de Jaipur, dont le leader prénommé Revindra portait lui aussi un dhoti comme le Mahatma Gandhi. Récusant la notion d'Homo Hierarchicus, ils entendaient que les intouchables deviennent des citoyens à part entière. Ils organisèrent un colloque intitulé *L'égalité entre les hommes : ce mythe que l'on ne peut atteindre.* Pascal, entendant les intervenants se succéder, réalisait pour la première fois combien ils disaient vrai, il ne l'avait jamais remarqué

auparavant. L'égalité entre les hommes est un mythe. Pas besoin de traquer les intouchables jusqu'en Inde, pensait-il.

17.

Parmi le groupe d'Indiens se trouvait Sarojini. Sarojini avait toute la grâce et la beauté d'une Apsara ; dans ses larges yeux noirs roulaient la douleur et la révolte d'une jeunesse trop humiliée : « Mon père et ma mère, aimait-elle à raconter de sa voix de contre-alto, étaient chargés de vider et de laver les pots de chambre de familles entières car, à Jaipur, en ce temps-là, on ne connaissait ni l'eau courante ni les W.C. Ensuite mon père disposait les excréments dans un sac et allait les répandre pour fertiliser un champ dans lequel on cultivait des asperges. Toute sa vie, une odeur exécrable, une véritable puanteur s'est attachée à lui et je n'ai jamais pu l'embrasser. » Pascal ne tarda pas à tomber passionnément amoureux de Sarojini.

Depuis que Maria était partie, il vivait dans une solitude extrême. Tout s'était passé trop brutalement. Marthe et Lazare étaient partis dès le lendemain. Quand Pascal avait couru frapper à la porte de la maison où ils s'étaient réfugiés, Maria avait refusé de venir le rencontrer au salon et il n'avait pu s'expliquer avec elle comme il le désirait. Par la suite, il avait entendu dire qu'elle s'était mise avec un métropolitain éleveur de volailles et vendait des poulets au marché.

Bien qu'elle l'intimidât, il s'ouvrit de ses sentiments à Sarojini. À sa surprise, elle se laissa sans difficulté enlacer puis embrasser et une routine s'établit bientôt entre eux. Sarojini était une grande sportive comme Fatima. Coiffée d'un chapeau de paille et, à la différence de cette dernière, les jambes cachées dans d'amples fuseaux de toile blanche, elle courait le long des sentiers, faisant rouler sous ses pieds les roches calcaires et polies par l'usure. Ensuite, elle emmenait Pascal au *Lagon bleu*, un complexe aménagé en pleine mer. Elle pratiquait la brasse papillon, ce qui lui valait l'admiration des élèves venus se baigner avec leur professeur. Quand elle sortait de l'eau, ils l'applaudissaient. Certains demandaient même à faire un selfie avec elle. Quel chemin parcouru pour une fille d'intouchables !

Pascal n'était jamais las de la beauté du *Lagon bleu* où il se rendait pourtant quotidiennement : à droite, la mer, *la mer toujours recommencée*, s'étalant jusqu'aux confins de l'horizon et, par endroits, pareille à une plaque de métal en fusion ; à gauche, les étendues de sable blond et les amandiers aux feuilles vertes ou rouges.

Un midi, alors qu'ils se rafraîchissaient avec des cocktails de jus de fruits, Sarojini posa brusquement son verre et regarda Pascal dans les yeux : « Tu sais ce que tout le monde raconte ici ? On dit que tu es l'enfant naturel de Corazón Tejara. – L'enfant naturel ? se moqua Pascal. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels ? » Comme il s'apercevait que cette plaisanterie ne faisait pas rire et que Sarojini continuait à poser sur lui un regard empreint de gravité, il haussa les épaules et avoua :

– Oui, Corazón Tejara est mon père, mais il ne s'est jamais occupé de moi. Je suis venu ici pour faire sa connaissance mais il n'est pas là. Tu es peut-être plus chanceuse que moi car je ne l'ai jamais vu de ma vie. Et toi, l'as-tu rencontré ? »

– En Inde, fit Sarojini, Corazón Tejara est un dieu. Il a fondé une association qui regroupe tous les intouchables qu'il appelle *les enfants de Dieu.* Il nous soutient dans tous les combats que nous engageons. Après le Mahatma Gandhi, il est sans nul doute la personnalité la plus admirée chez nous.

Pascal fut pris d'un terrible embarras. Qu'avait-il réalisé, qu'avait-il à offrir ? Il n'avait encore rien fait pour que le monde devienne plus harmonieux, ouvert à tous ceux qui l'habitent.

Il y avait un excellent restaurant à l'ashram, pourtant Sarojini tenait à l'inviter chez elle, dans la petite maison qu'elle partageait avec deux autres Indiennes, Gayatri et Ananda. Comme elle était végétarienne, elle avait plaisir à lui faire goûter les saveurs des poissons, des fruits de mer et des

crustacés. Chose étrange, Gayatri et Ananda étaient peu agréables avec Pascal. Se réfugiant derrière leur mauvaise connaissance de l'anglais et du français, elles lui adressaient à peine la parole.

Un jour, il finit par s'en plaindre à Sarojini qui se borna à lui répondre avec brusquerie : « C'est qu'elles ont d'autres choses en tête, tu te rappelles pourquoi nous sommes si loin de chez nous, pourquoi nous sommes venus dans cet ashram : nous menons une lutte. » Sur cette réponse peu amène, Pascal se sentit blessé. Il est vrai qu'il avait de la légèreté plein le cœur. Il était évident qu'il n'apportait pas le même sérieux que Sarojini aux travaux qui étaient conduits à l'ashram.

En effet, on n'y chômait pas. L'après-midi était consacrée aux cours, aux colloques et aux conférences. Tous les sujets étaient importants : l'accueil des migrants en Europe, les séquelles de l'apartheid en Afrique du Sud, les incendies de forêt en Amazonie, les fusillades de masse aux États-Unis d'Amérique. Pascal, qui accompagnait fidèlement Sarojini à toutes les manifestations, n'en traînait pas moins les pieds, convaincu qu'elle aurait mieux fait de se consacrer davantage à sa personne, car Sarojini n'était pas une partenaire aussi plaisante que Maria.

Elle pouvait rester des heures silencieuse, remuant dans sa tête des pensées qu'elle ne partageait avec personne. À d'autres moments, elle était au contraire volubile. Elle s'épanchait longuement, versant des larmes quand un souvenir lui semblait trop douloureux, n'oubliant aucun détail de ses efforts pour devenir ce qu'elle était à présent : une infirmière en chef dans le principal hôpital de Jaipur. Cette prolixité étonnait Pascal, lui-même peu bavard et peu enclin à s'apitoyer sur lui-même. Ces épanchements lui faisaient découvrir la volupté qu'il y a à parler de soi-même.

La grande passion de Sarojini était la danse. Le soir, elle attachait un bracelet de clochettes autour de ses chevilles et rejoignait les danseurs. Ensuite, ils allaient dîner dans une

taverne toute proche. Les serveurs posaient devant eux des carafes remplies de la boisson nationale qui s'appelait le cachaca.

Il fallait attendre la nuit pour qu'ils soient enfin seuls tous les deux. Ils allaient alors chez Pascal et se jetaient dans les bras l'un de l'autre. L'amour avait la sauvagerie d'un cri trop longtemps réprimé. Malheureusement, sur ce point encore, Pascal n'était pas pleinement satisfait, Sarojini refusant de passer la nuit entière chez lui. Elle se lavait dans la salle de bains exiguë et s'en allait dans le noir tandis qu'il restait prostré, déçu.

Cette relation dura plusieurs semaines puis l'amour qui d'abord s'était timidement insinué dans le cœur de Pascal prit ses aises et le domina entièrement. Il ne pouvait plus imaginer la vie sans Sarojini. Un beau jour, il ne parvint plus à se contenir. Après un concert de musique à l'ashram, il demanda à Sarojini de l'épouser et de le suivre dans son pays.

Elle releva la tête avec stupeur.

– Tu veux que je t'épouse ? Tu dis bien épouser ?

– Je ne désire rien d'autre, répondit Pascal, le cœur battant comme celui d'un jouvenceau qui déclare pour la première fois sa flamme à sa bien-aimée. Mon pays est petit, il ne s'y passe rien de bien intéressant, te diront certains, mais je saurai te le faire aimer autant que je l'aime.

– C'est que, dit-elle, je vis avec quelqu'un d'autre et il m'attend à Jaipur.

Pascal eut l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête et que mille étoiles l'aveuglaient brusquement. « Je dois t'avouer, poursuivit-elle, que ce n'est pas un Indien, il s'agit d'un Anglais, d'un blanc, comme on dit chez nous. – Et après ? » répondit Pascal, tout surpris.

Là-dessus, elle se leva, ramassa vivement ses effets disséminés sur la table et articula avec colère : « Ne me dis pas que cela n'a pas d'importance. Ne me sers pas un de ces discours roses comme on en entend à l'ashram. Ne me dis pas qu'il te semble normal qu'une intouchable vive avec un Anglais. C'est faire semblant d'ignorer les humiliations et les souffrances dont la malheureuse est constamment abreuvée. »

Avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle avait traversé le bar et s'était perdue dans la nuit. Après cette dispute, il n'était plus question qu'elle passe la nuit avec lui. Pascal était fou de douleur mais ne savait pas ce qui le faisait davantage souffrir. Il avait avoué son amour et n'avait pas été entendu. Il rentra tristement chez lui. Toute la nuit, il trempa son oreiller, cependant que des ondes brûlantes envahissaient son corps.

Le lendemain à la première heure, il se précipita chez elle. Gayatri et Ananda, attablées devant leur tasse de café matinale, prétendirent ne pas savoir où Sarojini se trouvait. De toute la journée, celle-ci demeura invisible. Solitaire, Pascal dîna d'un sandwich au thon et de quelques tranches d'avocat. Empli d'un funeste pressentiment, il fit un dernier tour à l'ashram et n'y trouva point celle qu'il cherchait. Tristement, il se décida à remonter chez lui et il se mit au lit.

18.

Le lendemain très tôt, on frappa à la porte : c'était Espíritu.

– Elle est partie, déclara-t-il, je viens de la déposer à l'aéroport.

– Partie ? De qui parlez-vous ? demanda Pascal abasourdi.

– Mais de Sarojini !

– De Sarojini ! Est-ce qu'elle ne vous a pas au moins confié une lettre, un mot ?

– Non, elle ne m'a rien confié, répondit Espíritu mais, vous le savez, les femmes sont changeantes, celle-ci en particulier. Elle a très mauvaise réputation, j'aurais pu vous avertir. Depuis plus de dix ans, elle vit à la colle avec un Anglais. C'est un secret de Polichinelle. Quand ils se rencontrent dans des réceptions, ils font semblant de ne pas se connaître.

Pascal se prit la tête entre les mains. Espíritu s'assit familièrement sur le lit. « Par contre j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre ; votre père, Corazón Tejara, sera demain à l'ashram, il est parvenu à quitter l'Inde plus tôt que prévu. » Dans le cœur de Pascal, la douleur et la colère se disputaient. Mais, pensa-t-il, à la fois effondré et furieux, il ne me trouvera pas. Je serai parti, parti très loin, avant son retour. Oui, pour qui le prenait Corazón Tejara ? Pour un jouet ? Pour un objet avec lequel on s'amuse et que l'on passe de main en main puis que l'on jette quand il n'a plus d'effet ?

Pascal prit un rapide petit déjeuner avec Espíritu. Quand celui-ci fut parti, il traversa la place qui s'étendait devant l'ashram et alla trouver un chauffeur de taxi qu'il connaissait plus ou moins. Celui-ci se fit d'abord prier puis, moyennant une somme considérable, accepta de le conduire le lendemain à Recife.

Restait une journée à tuer. Comme à chaque fois qu'il ne savait que faire de lui-même, Pascal alla sur le bord de mer mais il évita le *Lagon bleu*, toujours rempli d'une foule d'élèves venus des collèges avoisinants ou de pensionnaires de l'ashram. Cette étendue immense d'un bleu soutenu apaisait ses angoisses. Ainsi ce séjour à Castera se soldait par un double échec. Non seulement, il n'avait pas vu son père mais il n'avait su séduire la femme qu'il convoitait. Sarojini était partie pour Jaipur et il ne la reverrait peut-être jamais.

Le lendemain à l'aube il quitta Castera. Autrefois, un pont de bois branlant reliait Asunción à la terre du Brésil. Un système compliqué de drapeau vert et de drapeau rouge indiquait aux automobilistes qu'ils pouvaient s'avancer sans crainte. Puis au début du siècle, une société américaine avait bâti un pont suspendu sur le modèle du Golden Gate de San Francisco, un pont tellement perfectionné que les gens du pays se faisaient photographier accoudés aux balustrades de la voie pour piétons. Pascal, vanné, s'endormit à la sortie du pont avant d'atteindre la large autoroute bordée d'acajous et de mahogany qui s'élançaient vers le ciel.

Son sommeil ne fut pas sans rêve. Il vit Espíritu, une paire d'ailes blanches déployées derrière son dos, pareil à l'ange Gabriel ou à saint Michel archange, n'eût été l'expression sardonique de son visage. Il vit Sarojini qu'il poursuivait mais ne parvenait jamais à atteindre. Il vit aussi son père qu'il ne connaissait pas à qui il attribua un maintien séduisant, conforme à tout ce qu'il avait entendu sur lui : une barbe soignée, des cheveux partagés par une raie sur le côté, des vêtements seyants.

Brusquement, il s'éveilla. L'arrêt inattendu de la voiture ? Sans doute. L'autoroute était remplie de véhicules, eux aussi immobiles, leurs phares et leurs feux de position allumés. À présent, la nuit était tombée, le ciel bas et violet était parcouru de nuages blanchâtres qu'un vent brûlant poussait devant lui.

Pascal eut l'impression d'être redevenu un tout petit enfant, quand des cauchemars traversaient continuellement ses nuits et qu'il se retrouvait tremblant et trempé de sueur dans sa chambre, pourtant décorée d'un immense sacré-cœur de Jésus. Alors, il poussait des cris de terreur qui attiraient Eulalie. Calme, apaisante dans son peignoir blanc, elle le consolait, essuyant ses yeux pleins de larmes.

Il interrogea le chauffeur : « Que se passe-t-il donc ? » Celui-ci répondit :

– Il paraît qu'il y a eu un attentat à Recife. Ils arrêtent toutes les voitures qui y vont ou qui en viennent.

– Un attentat ? s'écria Pascal, je ne savais pas que cela arrivait aussi au Brésil.

– Cela arrive partout, rétorqua le chauffeur. Le monde est devenu fou.

Après cela, il fallut piétiner pendant près de deux heures dans l'embouteillage de voitures et de motos. Enfin, quatre policiers vinrent à leur hauteur et éclairèrent brutalement leurs visages de leurs torches. « Papiers d'identité. Documents du véhicule », aboyèrent-ils. Pascal et le chauffeur s'exécutèrent. Les policiers assaillirent Pascal de questions car il était un étranger, donc un suspect potentiel. Quand il eut expliqué en détail les raisons de sa présence dans le pays, ils le laissèrent aller.

Ils atteignirent Recife vers quatre heures du matin. Pascal avait choisi l'hôtel *La Sanseverina* à cause de sa proximité de l'aéroport. Il ne s'attendait pas à ce qu'au milieu de la nuit il soit illuminé a giorno. Dans le salon, une foule élégante riait et bavardait avec excitation. Des serveurs en uniforme impeccable posaient sur les tables des bouteilles de whisky ou des carafes de cachaca et tout le monde trinquait et buvait joyeusement.

Sans trop savoir comment, Pascal se retrouva parmi un groupe d'hommes et de femmes, celles-ci fort jolies, surtout l'une d'entre elles, qui s'appelait Oriane, rousse avec de larges yeux verts étirés vers les tempes.

– Recife est une des plus jolies villes du Brésil, déclara un homme. Vous partez demain ? Alors vous ne verrez rien.

– C'est que j'étais à Castera, répondit Pascal d'un ton d'excuse et, comme ses interlocuteurs ne disaient rien, il crut nécessaire de préciser : J'étais à l'ashram *Le Dieu caché*.

Tout le monde éclata de rire. « Ne nous faites pas croire, dit l'un des hommes, que vous aussi, vous êtes un adepte de Corazón Tejara ! » Pascal secoua affirmativement la tête : « Je suis venu de très loin pour le rencontrer. » Ses interlocuteurs rirent plus fort.

– Vous ne savez donc pas que c'est un fou, dit l'un d'entre eux, il parle d'améliorer le monde. L'inégalité est inscrite au cœur de l'univers. Il y a des beaux, il y a des laids, des grands, des petits, des gros, des maigres. Comment fera-t-il ?

– Est-ce que vous avez entendu qu'il fonde un parti politique ? interrogea un autre.

– Un parti politique ! s'exclama un troisième, c'est impossible. Comment s'appellera-t-il ?

– *Le parti des fous de Dieu*, proposa quelqu'un.

Ce fut à nouveau un éclat de rire général. Mais on sait comment les conversations de salon sont décousues, bientôt on aborda un autre sujet.

Au bout d'un moment, Oriane lui prit le poignet. « Venez avec moi, sourit-elle, je vais vous faire admirer les tableaux qui sont dans l'autre pièce. » Était-ce une invite ? Pascal hésita puis la suivit, et ce fut l'une des plus savoureuses nuits de son séjour au Brésil. Pourtant, quand il regagna sa chambre aux premières heures du matin, il ne payait pas de mine. D'avoir possédé Oriane sans difficulté ne lui procurait aucun sentiment de fierté. Au contraire. Le souvenir des cris qu'ils avaient poussés l'un comme l'autre l'emplissait de honte. C'est qu'il

le savait, s'il n'était pas le premier partenaire d'Oriane, il n'était pas non plus le dernier. Bientôt, elle l'oublierait et ne garderait guère que le souvenir d'un moment agréable.

Dans son accablement, il en venait à regretter de n'avoir pas rencontré son père. Si un stupide caprice d'orgueil ne l'avait pas envahi, il aurait peut-être découvert qui était Corazón Tejara. Un messie ou un mécène à demi fou, comme on l'assurait ? Partant, il se serait découvert lui-même.

Quand il atteignit sa chambre, il ouvrit la fenêtre à deux battants et regarda la nuit qui avait envahi la ville. Devant ce rideau de soie noire, il jura que, désormais, il serait non pas un homme sans qualités mais un homme sans histoires. Il ne savait pas que de telles promesses sont impossibles à tenir, car la vie joue des tours que l'on ne parvient pas à déjouer.

19.

L'avion atterrit à l'aéroport Frantz-Fanon à six heures du matin et Pascal respira l'odeur inimitable de sa terre : odeur de sel, odeur plus acide de la mer, odeur saumâtre des boues liquides qui entouraient le cratère du volcan, odeur des fruits à divers degrés de maturité présentés sur ce gigantesque plateau tropical. Cette fois, ce fut un groupe d'élèves du lycée se rendant en métropole sous la supervision de leur professeur de français qui vint lui demander des autographes. Il s'exécuta de bonne grâce avant de prendre un taxi qui le ramena au Marais Salant.

À son arrivée, la maison lui parut sale, vide et abandonnée. Désemparé, il monta dans son bureau qui peut-être était la pièce la moins hostile et, sans perdre de temps, il commença à écrire sur l'expérience qu'il venait de vivre. À sa surprise, les idées lui venaient en foule. Les premiers temps, ce séjour lui avait semblé être un parfait échec. Il découvrait qu'il en avait été tout autrement.

L'Inde d'abord. Grâce à son séjour à l'ashram, sa vision de ce pays avait changé. Il croyait que cette terre n'était peuplée que d'hommes et de femmes trop nombreux, condamnés à des vies faméliques. Il fut ébloui au contraire par la richesse de sa culture. Il avait aussi compris la diversité du monde et la complexité de ses problèmes. Par exemple, tant d'années après la fin de l'apartheid, pourquoi l'Afrique du Sud demeurait-elle une terre divisée, à la recherche de son équilibre ? Quant à son amour violent pour Sarojini, il se disait qu'il lui avait permis de mesurer son humanité.

Bref, sa plume courait sur le papier quand on frappa à la porte. C'était Maria, la dernière personne qu'il s'attendait à voir en un moment pareil. « Toi ! Qu'attends-tu de moi ? interrogea-t-il brutalement. Elle lui couvrit le visage de baisers en murmurant : « Je suis venue te présenter mes excuses, je ne

savais pas que Fatima était ta mère. – Qui te l'a dit ? demanda-t-il. – C'est Judas Éluthère », répondit-elle. Pascal n'était pas mécontent de retrouver Maria car son air énamouré le consolait du douloureux rejet qu'il venait de subir. Il pouvait encore plaire. Il ne manquait pas de charme.

L'après-midi même, Maria vint se réinstaller avec lui au Marais Salant et ils reprirent leur vie, comme par le passé. Certes, tout au long des jours qui suivirent, Pascal eut l'impression de ne pas être entièrement honnête et se reprocha les pulsions qu'il ne savait maîtriser. Ils décidèrent d'aller passer quelques jours à l'îlet Sargasse dans la maison qu'avaient possédée les grands-parents Bergman. Ils étaient morts tous les deux quelques années auparavant mais la maison restait debout, entretenue tant bien que mal par le frère d'Eulalie. Un matin ils prirent donc la vedette au quai Valmy, se frayant un chemin parmi les marins qui, bruyamment, empilaient des caisses de morue salée et de hareng saur à l'avant du bateau.

La mer, douce à cet endroit-là, n'allait pas tarder à se creuser, à sauter, à bondir. Une grande partie des passagers tombèrent effectivement malades et vomirent dans les petits sacs de papier gris distribués par l'équipage. La traversée dura quarante-cinq minutes. Sur la jetée de Sargasse, les vendeuses grimaçant au soleil ou coiffées de larges chapeaux de paille offraient les spécialités de l'îlet : pâtés à crabe, gâteaux au miel ou fourrés de pâte de fruits.

Pascal regrettait de ne pas être venu plus souvent à Sargasse. C'était un temps de liberté comme il en avait rarement goûté dans son enfance. Les grands-parents Bergman ne savaient guère parler le français, grand-mère regorgeait d'expressions savoureuses et inattendues : « Le corps, disait-elle, ne va pas bien aujourd'hui » ou « le corps est krazé ce matin ». Elle racontait au petit Pascal des contes auxquels il ne comprenait pas grand-chose. Elle le laissait se baigner tout nu dans la mer. C'est à Sargasse qu'il avait eu sa première

expérience érotique : Manon, une fillette dont le père possédait quelques vaches et qui, chaque jour, déposait sur le carreau de la cuisine deux bouteilles de lait frais, à la couleur un peu bleutée. En regardant ses seins, ses fesses, ses jambes, Pascal bandait, lui qui ne savait pas encore ce que bander veut dire.

Le dimanche, le grand-père et la grand-mère invitaient leurs amis à déjeuner, une dizaine de descendants de Vikings comme eux qui malgré sa couleur faisaient sauter Pascal sur leurs genoux. Au déjeuner, ils offraient du boudin blanc, spécialité de la grand-mère, qui remplaçait le sang de porc et le pain rassis par de la purée de lambis fortement épicée. Selon les uns, ce mélange était exécrable, selon les autres, délicieux, mais tout le monde en dévorait des quantités.

Le soir venu, grand-père Bergman prenait la main gauche du petit Pascal dans la sienne tandis que grand-mère Bergman s'emparait de la droite et ils partaient tous les trois pour une trotte d'environ deux kilomètres. Comme le grand-père ne supportait pas d'être chaussé – ni tongs, ni baskets, ni bottines – ses larges pieds blanchâtres aux orteils bordés de corne s'étalaient sur le goudron de la route.

Ils atteignaient un bar appelé *Les Diablotins* qui surplombait la mer que l'on entendait rager par en dessous, en fouaillant les kayes. Grand-père Bergman juchait l'enfant sur ses genoux, puis il l'autorisait à mettre le doigt dans son verre de rhum ou même à le téter. Pascal s'endormait délicieusement. Oui, ce temps-là était vraiment un temps de bonheur comme il en avait rarement connu.

Jusqu'alors, Pascal avait été surtout sensible aux charmes de Maria : ses seins lourdement galbés, ses fesses haut perchées et cette raie médiane qui descendait tout le long de son dos. À Sargasse, comme il la désirait moins et se faisait souvent violence pour la prendre dans ses bras, il s'intéressa à son esprit.

Un jour, elle lui demanda : « Tu étais parti chercher ton père. Qu'est-ce qu'il t'a révélé ? » Pascal fit la moue : « Tu seras bien étonnée quand je te dirai que je ne l'ai même pas rencontré. Ce voyage a été un coup d'épée dans l'eau. » Elle ne fit plus de commentaire, gardant ses pensées pour elle-même car elle était ainsi : discrète, parlant peu de ses émotions et de celles des autres.

À quatre ans, elle avait perdu son père. Il avait laissé sa mère en possession de quatre caloges où grouillait une variété de lapins aux yeux rouges et à la fourrure très blanche, si blanche qu'on les appelait lapins iceberg. À cinq ans, elle accompagnait sa mère qui vendait sur le marché. Elle était très peu allée à l'école. Pourtant, avec sa sœur Marthe, elle avait éduqué son jeune frère Lazare qui, lui, avait passé avec succès le brevet d'études supérieures et un temps, avait enseigné les mathématiques dans une école privée.

C'est le cœur déchiré de regrets que Pascal reprit le chemin du Marais Salant. Deux jours après leur retour, Marthe et Lazare débarquèrent sans un mot d'explication mais, à en juger par le nombre de leurs valises et de leurs paniers caraïbes, Pascal comprit qu'ils revenaient s'installer auprès de leur sœur comme si de rien n'était. Il ne put supporter ce sans-gêne et les mit proprement dehors ainsi que Maria, pour faire bonne mesure. Dans son for intérieur, il se disait qu'il ne tolérait plus les mensonges dans lesquels il avait vécu. S'il avait la prétention de changer le monde, il devait s'habituer à regarder la vérité dans les yeux.

C'est ainsi qu'une fois de plus il se retrouva seul et heureux de l'être. Le matin il préparait soigneusement ses cours pour *Le Bon Kaffé*. Comme deux de ses disciples avaient décidé d'écrire sur lui, sur la manière dont ils l'avaient connu, sur ce qu'ils avaient retenu de son enseignement, l'après-midi, Pascal corrigeait leurs textes.

Certains jours, il se consacrait à la rédaction d'un ouvrage qu'il avait intitulé *Deux mots, quatre paroles*. Ce serait son œuvre maîtresse : il entendait prouver que cette mondialisation dont on nous rebat les oreilles n'était, en fin de compte, qu'une forme moderne de l'esclavage. Les nations riches de l'Occident obligeaient des pays pauvres du Sud, dont la main-d'œuvre était abondante et sous-payée, à confectionner à moindres frais les produits dont elles avaient besoin.

Il se hâta aussi d'aller voir sa mère qui était revenue au pays. Malheureusement, il ne la trouva pas dans l'humeur qu'il espérait. Elle était accompagnée d'un écrivain dont le livre *Je me soumets* était en passe de devenir un best-seller international. Elle n'avait qu'une idée en tête : ce dernier ne pourrait-il pas, lui aussi, faire cours au *Bon Kaffé* ? Pascal promit d'en parler à Judas Éluthère, sans enthousiasme, car l'écrivain avait l'air fat et content de lui-même. Quant au but de sa visite à Castera, Fatima se borna à l'interroger avec légèreté : « Ainsi, tu n'as même pas vu ton père ! Cela ne m'étonne pas. Qu'est-ce que je t'avais dit ? » Ce fut son unique commentaire.

Ayant mis *Le Jardin d'Éden* en gérance, Jean-Pierre mit en location la vaste bicoque qu'il avait occupée cinquante ans avec Eulalie et il vint s'installer au Marais Salant. Lui aussi avait demandé à Pascal avec désinvolture : « Ainsi, tu n'as pas vu ton père ? » Pascal avait cru discerner dans sa voix une note de satisfaction, comme si au fond il n'était pas mécontent de n'avoir pas à partager l'image paternelle.

20.

Pascal n'oubliait pas Sarojini. Il y pensait même de plus en plus. Intouchable Sarojini. Il pensait à elle, non pas à cause de son physique ou parce que, a posteriori, son orgueil était flatté d'avoir tenu dans ses bras et possédé une partenaire pareille, mais à cause de son caractère complexe et inégal qui tant de fois lui avait donné du mal. Il l'imaginait coiffée de ses cheveux brillants et noirs, arpentant les couloirs de l'hôpital ou faisant ses courses au marché. Dans ses rêves les plus fous, il se voyait débarquant à Jaipur, la débarrassant de son Anglais d'amant et la ramenant dans son pays.

Grâce à Sarojini, il comprenait que le plus important n'est pas seulement le physique d'une femme, ses seins, ses fesses et ses lèvres qui versent constamment de l'élixir. Ce qui compte, c'est qu'elle vous aide à comprendre les complexités du monde. À la fin, il n'y tint plus. Il se décida à lui écrire à l'adresse du *Dieu caché*, espérant que l'ashram lui ferait suivre son courrier. Au bout de longues semaines, il n'avait toujours pas reçu de réponse. Tant pis, il attendrait le temps qu'il faudrait.

Il prit l'habitude d'aller se promener le soir au bord de la mer. Le crépuscule était tombé, fugace, comme les amours qu'il avait vécues avec Sarojini. À cette heure, la mer étant considérée comme trop froide, il n'y avait pas de baigneurs. Seuls quelques adolescents jouaient au ballon dans l'espoir secret d'égaler un jour Lilian Thuram ou qui sait, le roi Pelé. Il se laissait tomber sur le sable et peu à peu l'ombre se serrait autour de lui comme un maillot qui devient trop étroit. Il se décidait à rentrer chez lui quand la brise marine devenait fraîche et qu'il commençait à grelotter.

Quand il n'allait pas sur le bord de mer, il plongeait au cœur des quartiers populeux de Fond-Zombi : La Treille, Saint-Ferréol. Le long de leurs ruelles tortueuses, au tracé

fantaisiste, les cases étaient largement ouvertes après la chaleur du jour. Sur les trottoirs, les enfants couraient et se disputaient. À chaque carrefour, des femmes étaient assises sur de petits bancs et vendaient des accras, des topinambours ou des sorbets aux fruits variés. Parfois, il se rendait dans un petit bar dénommé *Le Calalou fumé.* Là, quand il entrait, les conversations s'arrêtaient et, avec ensemble, les têtes se tournaient vers lui.

Pascal réalisait qu'il s'était habitué à être partout et toujours reconnu. Qu'attendait-on de lui ? Il ne le savait pas exactement. Il ne savait pas que cette ferveur populaire, entêtante comme un parfum, pouvait brusquement disparaître ou changer de nature. Il ignorait que ces mines et ces sourires si doux pouvaient devenir acérés et coupants comme des jets de pierre. Bref, il n'avait pas pris en compte la signification du proverbe pourtant éculé : « La roche Tarpéienne est près du Capitole. »

Des semaines après son retour au Marais Salant, un événement étrange se produisit. Un dimanche, comme ils revenaient de la messe, car c'était un couple de chrétiens dévots, les Martin, les charmants voisins qui habitaient la maison de gauche, s'arrêtèrent chez lui et vinrent le trouver, avec cet air penaud qui indique qu'on va s'engager dans une conversation qui ne plaît pas.

« Est-ce que vous n'avez pas remarqué, soufflèrent-ils, qu'un SDF s'est réfugié dans la cabane au fond de votre jardin ? » Pascal qui n'avait rien vu de ce genre fut très étonné, car les SDF étaient maltraités dans le pays. Lorsqu'ils vagabondaient sur les plages, on les accusait de nuire au tourisme et les policiers les ramassaient sans ménagement et les jetaient au poste où ils passaient parfois plusieurs jours. « C'est, poursuivirent les Martin, de plus en plus embarrassés, qu'il pisse et défèque sans vergogne n'importe où. Notre petite fille qui vient d'avoir quatre ans pourrait le voir, ce qui serait un scandale. »

Pascal se précipita au fond du jardin et s'aperçut qu'en effet une grossière cabane faite de carton et de planches de contreplaqué avait été édifiée derrière les ébéniers. Pour l'instant, tout semblait désert. Il n'y avait personne et, quand il tenta de pousser la porte, seule une odeur pestilentielle l'assaillit. Il s'éloigna mais, dans son inquiétude, il revint quelques heures plus tard ; alors, une lampe était allumée à l'intérieur et projetait sa lueur jaunâtre.

Quand il frappa, un homme vint lui ouvrir. Il eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Ce n'était pas seulement ses vêtements de coutil à rayures qu'il croyait reconnaître, ni ses bottes à large revers pareilles à celles des mousquetaires, c'était surtout son maintien. On aurait dit qu'il portait une chose cachée dans son dos. Une bosse ?

« Est-ce qu'on ne se connaît pas ? » interrogea-t-il intrigué. L'homme haussa les épaules d'un air vague. De plus en plus surpris, Pascal l'observa et au bout de quelques minutes s'exclama, saisi d'une brusque illumination : « Vous ressemblez beaucoup à Espíritu Tejara, le frère de mon père ! » L'homme rejetant la tête en arrière éclata d'un rire qui pouvait tout signifier. « Tous les hommes ne sont-ils pas frères ? » dit-il. Là-dessus, il cessa brusquement de rire et prit un air grave : « Est-ce que vous ne voyez pas cette ombre épaisse ? L'ombre qui vous entoure et pèse sur vous ? – Quelle ombre ? » interrogea Pascal avec agacement.

Cette fois encore, l'homme ne lui répondit pas et rentra à l'intérieur de la cabane. Malgré l'odeur qui y régnait, Pascal le suivit. « Je suis venu vous avertir, fit Espíritu ou son sosie, que vous allez au-devant des pires ennuis. Préparez-vous à être traité comme un paria, mais ne soyez pas étonné, c'est naturel, c'est notre rôle, à nous les Tejara. »

Pascal décida de ne prêter aucune attention à ces paroles incompréhensibles et déclara : « Je pourrais appeler les flics, ils vous emmèneraient manu militari au commissariat le plus proche, mais ce n'est pas dans mes habitudes d'agir ainsi. Je

préfère vous demander poliment de vous en aller. Qui que vous soyez, vous n'avez rien à faire ici. »

L'homme eut un sourire ambigu : « Je n'étais venu que pour vous aider. – À quoi ? » demanda Pascal. L'homme fouilla dans ses poches et en tira un petit objet, une sorte de boîtier rouge monté sur une languette de cuir : « Dès que vous aurez besoin de moi, appuyez là-dessus et je viendrai à votre secours. » Pascal prit l'objet, le regarda avec curiosité et le fourra à son tour dans sa poche.

Le lendemain à la première heure, quand il courut de nouveau au fond du jardin, Pascal trouva la cabane vide, à l'exception d'un seau plein d'un liquide jaunâtre qui se révéla être du pissat. À pas lourds, inquiet, il remonta vers la maison, se demandant s'il n'avait pas été victime d'un cauchemar prémonitoire. Pourquoi Espíritu serait-il venu au Marais Salant ? Qu'avait-il à lui annoncer ? Pourquoi parlait-il d'un danger qui le menaçait ? Quelle était cette ombre qui pesait sur lui ? Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? À force de se poser ces questions, il passa la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain, il eut beau se gorger de thés de toutes sortes, il resta fiévreux et le cœur battant.

21.

Malgré l'inquiétante visite d'Espíritu ou de son sosie, Pascal ne s'attendait pas au coup de tonnerre qui allait bouleverser sa vie. L'homme avait dit vrai : une ombre pesait sur lui qui éclata aussi soudaine que la foudre. Un matin, il reçut une lettre signée de Monsieur Pacheco revenu du Japon. Cette lettre l'informait brutalement que ses cours à l'entreprise étaient terminés et qu'on le remerciait de ses services.

Furieux, il courut chez Judas Éluthère. Judas Éluthère avait jeté bas les masques et, dévoilant sa préférence sexuelle, s'était mis en ménage avec Kassem Kémal, un avocat libanais qu'il avait rencontré en métropole. Pascal n'avait pas été surpris. Lui-même avait failli céder aux charmes de ce garçon, si beau, si élégant, si soigné. Judas et Kassem partageaient un dîner de chiquetaille de morue et de bananes vertes, car ils étaient tous deux végétariens.

Judas Éluthère tonna après avoir lu la lettre : « C'est illégal, c'est une rupture de contrat. Au cours de la réunion que nous avons eue à ce sujet, il nous a promis qu'il ne ferait rien de tel. Il va voir qu'il ne peut pas se moquer de nous impunément. Attends un peu ! » Là-dessus, il invita Pascal à partager le dîner avec eux.

Ils en étaient au dessert, un gâteau fourré d'une pâte d'orange amère, quand un visiteur apparut : il s'agissait de Dominique Origny, petit homme aux cheveux rares qui ne payait pas de mine, mais était une star de la télévision nationale. Il avait fait parler de lui déjà quelques années plus tôt quand il avait présenté des portraits de personnalités politiques connues à travers le monde : John Kennedy, Robert Kennedy, Indira Gandhi, Nelson Mandela, Mikhaïl Gorbatchev, Oprah Winfrey, etc. Pour l'heure, il se faisait de nouveau remarquer en produisant une émission intitulée *Face à Face*. Il invitait deux personnes, dont les idées différaient, à se rencontrer et à échanger leurs points de vue. Il regorgeait

d'anecdotes sur les célébrités qu'il rencontrait quotidiennement. La fin du dîner fut animée.

À un moment, il se tourna vers Pascal et lui proposa :

– Est-ce que vous accepteriez de paraître dans *Face à Face* ?

– Moi ! s'étonna Pascal.

– Oui, soutint l'autre, vous feriez un excellent débatteur face à Monsieur Pacheco dont, Judas me l'a dit, vous n'appréciez pas du tout les idées.

Pascal refusa de s'engager.

– Laissez-moi d'abord faire sa connaissance, dit-il.

– C'est un grand charmeur, le prévint Kassem.

– Charmeur ou pas, s'exclama Judas Éluthère avec force, il aura de mes nouvelles.

Apparemment, la fureur de Judas n'eut aucun résultat tangible car les jours passèrent et Pascal n'entendit plus parler de rien. À la fin du mois, tristement, il enfourcha sa moto et se rendit à Sagalin où il devait donner son dernier cours et rencontrer Norbert Pacheco, car celui-ci l'avait invité à déjeuner.

À sa surprise, ses étudiants l'attendaient, massés dans la cour principale et l'accueillirent par des vivats. La salle de cours était bondée. Même ceux qui n'étaient jamais venus à ses débats avaient accouru et, faute de place, avaient dû s'asseoir par terre. Ceux qui avaient toujours combattu ses idées semblaient ce jour-là pleins de chagrin et de regret à l'idée de le voir partir.

Le cours terminé, après avoir serré nombre de mains, Pascal, le cœur battant, s'en alla rejoindre Monsieur Pacheco pour déjeuner. Son bureau se trouvait au dernier étage. Il était richement meublé et décoré de photographies d'hommes que

Pascal ne reconnut pas. Il crut que l'un d'entre eux était le pandit Nehru mais il se trompait probablement.

Pas à dire, Monsieur Pacheco était un fort bel homme, vêtu avec élégance et chaussé de fines bottines d'une marque prestigieuse ; pourtant on devinait le redoutable prédateur qui se cachait en lui. On racontait qu'il avait séduit plusieurs de ses employées et qu'il avait même fait un enfant à deux d'entre elles. Il était accompagné de deux hommes aussi élégants que lui. « Voilà mon ennemi ! sourit-il, en prenant familièrement Pascal par le bras. À ces mots, les deux acolytes éclatèrent d'un rire servile. Pascal protesta :

– Ennemi, non ! Je ne suis pas votre ennemi, disons que nous ne partageons pas les mêmes idées.

– Il n'y a pas de bon restaurant à Sagalin, enchaîna Monsieur Pacheco. Si vous le voulez bien, nous allons faire quelques kilomètres jusqu'à Saint-Marcelin. Là, je vous emmènerai dans un petit bistrot qui ne paie pas de mine mais où la nourriture est une des meilleures que j'aie jamais goûtée.

Les quatre hommes gagnèrent le parking gardé par un vieillard qui lui aussi accueillit Monsieur Pacheco avec servilité, se mettant debout, esquissant un salut militaire et lui lançant : « Bonjour, Patron ! »

Ils prirent la direction du village de Saint-Marcelin. L'endroit méritait-il le nom de village ? C'était une succession, une douzaine environ, de bicoques alignées le long de la mer, à cet endroit bleue et sage comme une image. Monsieur Pacheco se dirigea vers la plus humble d'entre elles, faite en gaulette, sommairement peinte en gris et vert. Le patron, un Indien aux cheveux frisés, se précipita vers les arrivants et fit une accolade à Monsieur Pacheco, comme s'il tenait à signaler à tous que c'était là un de ses meilleurs clients. « Aujourd'hui, je vous offre une tarte au thon accompagnée d'un gratin de

châtaignes-pays. Vous m'en direz des nouvelles », clama-t-il. Les hommes s'assirent et burent les punchs qu'on leur servit.

Monsieur Pacheco se tourna vers Pascal.

– Ne croyez pas que j'aie mis fin à vos cours dans un esprit de brimade. Je pense simplement qu'il faut maintenant laisser à nos employés le temps de méditer vos idées. Il paraît que vous revenez du Brésil. Quel pays magnifique, n'est-ce pas ?

– Je n'y étais pas pour des raisons touristiques, répondit Pascal, j'étais précisément à Castera, à l'ashram *Le Dieu caché,* parmi des gens qui désirent changer le monde, le rendre meilleur.

– Quelle solution avez-vous trouvée pour cela ? interrogea Monsieur Pacheco, moqueur.

– Nous n'avons pas encore trouvé de solution. Pour l'instant nous en sommes au stade de la réflexion, répondit Pascal, sensible à la moquerie.

Monsieur Pacheco passa les doigts dans ses cheveux qu'il portait mi-longs, flottant sur les épaules.

– Nous, à l'entreprise *Le Bon Kaffé*, nous avions trouvé une solution. Nous pensions que pour améliorer la vie des hommes il fallait leur offrir, ce que nous faisons avec nos employés, de bons salaires et de bons logements. Nous avons pensé aussi qu'il fallait assurer à leurs enfants une bonne éducation dans de bonnes écoles afin que l'ascenseur social ne cesse jamais de fonctionner.

– C'est sans doute pour cela que vos employés multiplient les manifestations à travers le pays, dit Pascal d'un ton sarcastique.

Un des hommes étendit la main. « Ne vous disputez pas, fit-il vivement, nous sommes ensemble pour échanger des idées. » Le repas se termina sans autre heurt, les quatre hommes discutant de tout et de rien. Une conversation mondaine, encore une, sans intérêt, se dit Pascal déçu.

22.

Pascal ne savait rien d'Albertine. Les femmes bourgeoises et prudes de Fond-Zombi tournaient la bouche en parlant d'elle : « Elle a six enfants de six hommes différents. C'est une putain, quoi ! disaient-elles. Il y a trois ans, son dernier amant, un gendarme qui regagnait la métropole, est parvenu à la faire entrer dans la police. Imaginez une femme dépravée comme elle chargée de punir ceux qui ne respectent pas la loi ! C'est à mourir de rire ! » murmuraient ces bien-pensantes.

Pour Pascal, la vie se scindait en deux au point qu'il se demandait s'il était une seule et même personne. Est-ce qu'il n'était pas devenu deux individus engagés dans des expériences radicalement opposées ? Les nuits, territoire de délices, appartenaient à Albertine. Elle venait le rejoindre peu après l'extinction des feux. Il entendait ses pas menus dans le couloir dallé de la prison puis le cliquetis de la clef dans la serrure, enfin elle entrait. Elle se défaisait de son uniforme et, vêtue de sa seule nudité, se blottissait contre lui. Ils faisaient l'amour toute la nuit, insatiables, infatigables, ne s'interrompant que pour reprendre leur souffle ou pour se murmurer à l'oreille des bribes de souvenirs, poignants comme des rêves.

« Notre amour, déclarait Albertine, ne ressemble à aucun autre. C'est vrai, j'ai connu beaucoup d'hommes avant toi qui m'ont fait des enfants : j'en ai toute une trâlée, de toutes les couleurs et cependant, je me retrouve comme une vierge entre tes bras. » Malheureusement, elle s'en allait au petit matin car elle devait aider à préparer les plateaux du petit déjeuner.

À partir de sept heures, Pascal devenait un autre homme. Un gardien le conduisait au bout du couloir où se trouvaient des salles de bain. La journée avait commencé. Pascal ne recevait aucune visite. Pourquoi ? Était-ce l'énormité de son crime qui lui valait ce traitement ? Il tenta d'interroger les gardiens mais

ne reçut aucune réponse. En outre, il était obsédé par Judas Éluthère dont il ne comprenait pas le revirement.

Tout avait commencé dès le lendemain de son arrivée à la prison. Comme les autres détenus, il se trouvait dans la petite salle réservée aux loisirs, quand il avait appris que le triumvirat qui dirigeait *Le Bon Kaffé* avait été remplacé par José Louis, Frédérique Dondenac et, surprise des surprises, Judas Éluthère dont on avait brusquement découvert qu'il était diplômé de l'Institut des sciences politiques de Paris et parfaitement apte à remplir ce nouveau rôle.

Judas Éluthère, âme peut-être des manifestations du *Bon Kaffé*, faisait partie de la nouvelle direction ! À lui à présent le salaire des plus confortables, la vaste maison de fonction à Bois Jolan et les congés annuels en métropole.

Le jour de l'enterrement de Norbert Pacheco, retransmis à la télévision, Pascal le vit avec stupeur parmi une délégation de gens endeuillés. Interviewé, il déclara son chagrin et la vive estime qu'il n'avait jamais cessé de porter au défunt, même s'il ne partageait pas ses idées. Vive estime ! pensa Pascal, stupéfié, oubliait-il tout ce qu'il avait coutume de dire contre lui ? Pourquoi alors que lui, Pascal, avait été jeté en prison comme un malpropre, Judas Éluthère n'avait-il pas été inquiété ? Que se passait-il ? Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Pascal demeura incarcéré pendant une semaine. Puis un samedi, deux gardes vinrent l'informer qu'il était libre. Aucune charge n'avait été retenue contre lui. Un SDF qui avait pris refuge sur la terrasse de sa maison au Marais Salant était même venu jurer sur l'honneur que, le soir de l'attentat, Pascal avait regardé la télévision et n'avait quitté la maison pour se rendre à Sagalin que très tard, comme la plupart des habitants du pays. Un SDF se demanda Pascal, de qui s'agissait-il ?

Il descendit dans un bureau où les gardes lui remirent ce qu'on lui avait confisqué quelques jours plus tôt : un paquet de cigarettes Lucky Strike, une boîte d'allumettes, un sachet de

bonbons à la menthe et, parmi ces objets, le mystérieux boîtier rouge que lui avait donné Espíritu ou son sosie.

Les gardes le poussèrent dehors comme si soudain, après son internement, ils voulaient se débarrasser de lui. Il traversa la cour dont une douzaine de jeunes détenus en short à rayures faisaient le tour en courant et sortit sur le trottoir.

Il était tôt, très tôt, le ciel était bleu, bleu comme l'œil d'un nouveau-né d'Europe. Des femmes revenaient de l'église toute proche où elles avaient assisté à la messe d'aurore. Les éboueurs vidaient les poubelles dans les grandes bennes à ordures orangées. Le cœur de Pascal était partagé entre la joie de se retrouver libre enfin et le chagrin de quitter Albertine de manière si abrupte, sans pouvoir l'embrasser et lui expliquer ce qui se passait.

Il trouva un taxi à l'angle de la rue et se fit conduire au Marais Salant. Durant tout le trajet, le chauffeur ne cessa de le mitrailler de regards féroces dans le rétroviseur au risque de causer un accident.

Arrivé chez lui, Pascal poussa la barrière et n'en crut pas ses yeux. Des tas d'épluchures, des reliefs de repas, des détritus de toutes sortes jonchaient le gazon et la terrasse, comme si on y avait déversé les contenus de poubelles entières. La maison était sale. Roulé dans un drap, Jean-Pierre était étendu sur un lit au premier étage. « Pourquoi la maison est-elle dans un pareil état ? » interrogea Pascal qui n'en revenait pas. Jean-Pierre effleura son front d'un baiser rapide et répondit avec désinvolture :

– Ce sont tes voisins.

– Mes voisins ? répéta Pascal.

– Oui, fit Jean-Pierre, ils voudraient que tu ailles habiter ailleurs. Ils disent que tu es la honte de ce quartier. Tous les jours, je dois me battre contre eux.

Pascal courut chez sa mère. Elle non plus, il ne l'avait pas vue depuis son internement. Elle le couvrit de baisers et lui demanda : « Ton séjour en prison n'a pas été trop dur ? J'étais en train de faire circuler une pétition demandant ta libération dans les meilleurs délais. Je ne pensais pas te voir de sitôt. Quand je suis venue à la prison, ils m'ont déclaré que tu n'avais pas droit au parloir, vu l'énormité de ton crime. Cependant, je le savais, aucune charge n'avait pu être retenue contre toi. »

Pascal n'était pas venu pour parler de lui, ni de la prison car il n'entendait pas révéler sa brûlante liaison avec Albertine. Il interrogea, revenant à son idée fixe :

– Que penses-tu de Judas Éluthère ? Est-ce que sa conduite ne te paraît pas surprenante ?

– Pourquoi dis-tu cela ? Judas Éluthère a été blessé lors de l'attentat, fit-elle, il a failli perdre son bras.

– Est-ce pour cela qu'il a été récompensé, se moqua Pascal, et nommé à la direction de l'entreprise ?

Fatima parut choquée par ses paroles. « Ce sont les employés de l'entreprise eux-mêmes qui ont demandé sa promotion, affirma-t-elle, il a toujours fait du bien autour de lui. » Pascal comprit qu'il aurait beaucoup de mal à lui faire partager ses soupçons et il lui tourna le dos. « Tu t'en vas déjà », s'étonna-t-elle. Avec l'impression d'être abandonné, Pascal retourna chez lui.

Au début de l'après-midi, il n'y tint plus et se décida à appeler Judas Éluthère. Une voix de femme, une secrétaire sans doute, lui répondit qu'il était en réunion et qu'elle ne saurait le déranger. Malgré sa froideur, il lui laissa son nom. Après cela, il téléphona à ses disciples pour leur dire qu'il était de retour et les invita à venir le voir. Marcel Marcelin et José Donovo ne cachèrent pas leur joie et se précipitèrent au Marais Salant.

Il leur posa la question devenue rituelle : « Que pensez-vous du comportement de Judas Éluthère ? » Mais ceux-ci non plus ne semblaient pas choqués. « Judas Éluthère, dit Marcel Marcelin, je ne l'ai pas vu depuis l'attentat. Je crois tout simplement qu'il refuse de dire du mal d'un mort et, ainsi, d'ajouter au chaos dans lequel se débat l'entreprise. En outre, c'était grâce à lui que tous les salaires avaient été augmentés et que les intrus qui n'y avaient pas droit s'étaient vus expulsés des logements de fonction qu'ils occupaient. » Marcel Marcelin et José Donovo refusèrent de rester pour le repas. Pascal et Jean-Pierre dînèrent sans appétit d'une fricassée de chatroux aux haricots rouges qu'ils avaient commandée au *Mont Ventoux*, après quoi ils allèrent se coucher.

Le lendemain, quand il ouvrit les grosses portes, Pascal découvrit avec stupéfaction sur toute la façade de la maison des graffitis à la peinture rouge dessinant un seul mot : Assassin. Sous cette appellation injurieuse, des croix étaient tracées. Une d'entre elles portait la mention : « C'est ce que toi aussi tu mérites. »

Pascal resta pantois, il se sentait comme un navigateur qui voit soudain les vagues de la mer se lever en tempête et converger vers sa fragile embarcation. Malheureusement, il n'était pas au bout de ses peines. Le matin suivant, quand il ouvrit les portes, une odeur nauséabonde le fit reculer à l'intérieur de la maison. Cette fois, on aurait cru que des tomas entiers avaient été déversés ainsi que des pots de chambre ; le surlendemain, ce fut encore pire. Un cochon était suspendu par les pieds au-dessus d'un baquet que, la gorge tranchée, il emplissait de son sang. On aurait dit une cruelle parodie du sort réservé aux cochons le jour de Noël quand les bouchers bénévoles s'apprêtent à faire du boudin en abondance. Cette fois, Pascal prit peur pour sa vie.

C'est alors qu'il se rappela le boîtier rouge que lui avait remis Espíritu ou son sosie en prononçant ces paroles mystérieuses : « Si tu as besoin d'aide, appuie sur ce bouton et

appelle-moi. » Il se précipita dans son bureau, chercha le mystérieux objet et appuya de toutes ses forces.

Peu avant minuit, Pascal respirait tristement l'odeur nauséabonde qui s'élevait de son jardin. Il vit alors un taxi s'arrêter et un homme en descendre. Qui était-ce ? Espíritu ou son sosie ? C'était Espíritu qui lui décocha une bourrade affectueuse en s'exclamant : « Pourquoi m'as-tu appelé ? » Pascal lui expliqua vivement ce qui venait de se passer : l'attentat, son emprisonnement, les injures qui avaient suivi.

Espíritu ne sembla guère ému par ce récit : « Tu sais, dans nos pays, la mémoire est oublieuse. Il suffira que tu restes tranquille pendant quelques mois et on ne te dira plus rien. Cependant, si tu veux que je t'aide, je suis à ta disposition. »

Dans le silence qui suivit, Espíritu prit la main de Pascal.

– Tu ne me demandes pas de nouvelles de ton père. Ne compte-t-il pas à tes yeux ?

– C'est plutôt moi qui ne compte pas pour lui, fit tristement Pascal.

– Tu n'as rien compris à rien, s'écria Espíritu. Ton père ne veut pas influencer ton libre arbitre. Il y a trois questions qu'un homme digne de ce nom doit se poser : d'où est-ce que je viens ? Qu'est-ce que je fais sur cette terre ? Où est-ce que je vais ?

Pascal reconnut sans enthousiasme : « Peut-être as-tu raison. »

DEUXIÈME PARTIE

23.

En 1610, un vaisseau négrier baptisé *J'espère en Dieu* s'était arrêté dans le pays pour y débarquer une cargaison de Mondongues, capturés aux abords de la ville d'Abomey en Afrique de l'Ouest. Quinze hommes, autant de femmes, des enfants dont les planteurs occidentaux aimaient les bras et les corps graciles. En ce temps-là, le seul nom de Mondongue éveillait la terreur tant ils étaient réputés cruels et sanguinaires. C'est que leurs dieux fondateurs, les jumeaux Mahou et Mahia, raffolaient du sang humain. Aussi étaient-ils obligés de se battre constamment contre les ethnies voisines pour s'en procurer. Ils perçaient à leurs victimes un trou dans le dos par où le sang s'écoulait et, au bout de quelques jours, elles mouraient de l'hémorragie.

Les Mondongues refusèrent de se soumettre à l'esclavage dans les plantations qui entouraient Fond-Zombi et de faire la cour à la canne à sucre. Dédaignant les plages blondes et sablonneuses, ils se dirigèrent vers le nord sur les pentes plus rudes du volcan. Là, ils fondèrent un royaume qu'ils baptisèrent Caracalla, qui, dans leur langue, signifie Terre des Dieux. S'y réfugièrent plus tard les Marrons, eux aussi épris de liberté. Ils entourèrent Caracalla d'un mur épais qu'ils couvrirent d'inscriptions et de dessins destinés à repousser tout assaillant.

Aujourd'hui, tout cela relève de l'histoire ancienne. Certains Mondongues se sont convertis au catholicisme. L'un d'entre eux, nonce apostolique, a fini ses jours auprès du pape au Vatican. D'autres Mondongues sont musulmans. D'autres encore, bouddhistes. Certains n'ont pas cessé d'honorer leurs dieux traditionnels et les nourrissent de sang de volaille, maintenant qu'ils ne pratiquent plus de sacrifices humains.

Les Mondongues ne manquaient pas de détracteurs. À cause de leur physique d'abord. Ils avaient la peau noire-noire, leurs cheveux à reflets roux s'élevaient comme des obus autour de leur tête, leurs gencives roses étaient plantées de dents blanches comme des éclats d'os. On utilisait couramment l'expression « laid comme un Mondongue ». Mais depuis qu'en 2019 une jeune Mondongue avait été élue première dauphine de Miss Univers, on hésitait désormais beaucoup à utiliser cette épithète.

Cependant, on doit à la vérité de dire que les détracteurs des Mondongues avaient des motifs de reproche plus sérieux. Au cours de leur histoire, ceux-ci n'avaient pas su produire un Robert Badinter et ils pratiquaient impunément la peine de mort. Ceux qu'ils appelaient les grands criminels étaient traduits devant un peloton d'exécution qui leur perforait la poitrine. Autrefois, ces exécutions étaient l'occasion de grandes fêtes et de réjouissances de nature à divertir la population. Mais les choses avaient évolué. Aujourd'hui les Mondongues avaient adopté la pratique américaine de la chaise électrique, plus discrète, on en conviendra.

Les Mondongues formaient donc un peuple paisible. Ils vivaient principalement de la fabrication de jouets en bois, peints de couleurs vives, qu'ils expédiaient à travers le monde. À présent que le bois est considéré comme une matière saine et favorable à l'environnement, ils amassaient des fortunes. Leur principal client était l'Australie où ils avaient un représentant permanent dans la ville de Perth.

À Caracalla, on ne voyait guère le ciel, la cime des arbres favorisait une pénombre pleine de fraîcheur et bienfaisante à la fois pour les corps et pour les esprits. La colonie était gouvernée par un quatuor élu pour quatre ans au suffrage universel : un responsable des affaires sociales, un responsable des affaires administratives, un responsable de la culture et un responsable de l'économie. Ils étaient placés sous la supervision d'un guide suprême appelé Mawubi qui signifie

Notre Père et qu'on ne voyait qu'aux cérémonies célébrant la fête nationale.

La colonie de Caracalla était divisée en sept secteurs ayant chacun à sa tête un prévôt supervisant un territoire s'étageant jusqu'à la falaise déchiquetée qui butait sur la mer. Le septième secteur était surnommé Cayenne parce qu'il abritait la prison et les immeubles où demeuraient les familles des détenus.

Maru, qui était le responsable de la culture, regarda Espíritu et Pascal, assis de l'autre côté de son bureau. « Nous ne le paierons pas, déclara-t-il, pas de salaire, tu connais notre opinion : nous croyons que c'est l'argent qui est cause de la plupart des crimes. Mais nous lui donnerons une case confortable et une femme, une subalterne qui lui cuisinera trois repas par jour et fera son ménage. Il en fera tout ce qu'il voudra. » Il disait cela d'un air grivois qui contrastait avec son visage aux traits accusés et sévères, ce qui intrigua Pascal qui aurait voulu poser certaines questions, mais Maru enchaînait : « Vous êtes d'accord ? » insista-t-il. Espíritu et Pascal se regardèrent puis hochèrent affirmativement la tête. Affaire conclue et bien conclue.

Maru tira alors d'un tiroir du bureau une liasse de documents et les posa devant Pascal. « Voilà votre contrat d'intégration provisoire, dit-il, paraphez toutes les pages et signez la dernière. » Quand ce fut fait, il reprit le document, l'enfouit dans le tiroir et déclara d'un ton joyeux : « Je pense que notre accord mérite d'être célébré, je vous invite à boire un verre. »

Espíritu s'excusa. Toujours pressé, il devait prendre l'avion à Porte Océane dans deux heures. Les trois hommes quittèrent le bâtiment sur lequel on pouvait lire en lettres majuscules : « Division des affaires culturelles », traversèrent le parking et se séparèrent. Ayant fait leurs adieux à Espíritu, les deux hommes se dirigèrent vers un débit de boissons.

Débit de boissons, les Mondongues ayant prohibé l'alcool, ils préféraient cette appellation à celle de bar ou de buvette. Ils avaient remplacé le sec et le punch, si chers dans le pays, par toutes qualités de jus, de thés et d'infusions. C'est ainsi qu'ils préparaient d'excellents thés de curcuma, de savoureuses infusions de bougainvillier et de rose Cayenne.

Pascal redécouvrit avec bonheur une sensation qu'il avait oubliée : celle de l'anonymat. Lors de leur entrée au débit de boissons, personne ne tourna la tête vers lui. Quand Maru le présenta à quelques clients assis derrière leurs tables, il était évident qu'ils entendaient le nom de Pascal Ballandra pour la première fois. Maru et Pascal firent leur choix parmi d'innombrables boissons, Maru commandant un jus de prune de cythère verte tandis que Pascal se rabattait sur un jus de goyave qu'il connaissait déjà. Quand ils eurent vidé leurs verres, Maru conduisit Pascal chez lui au 102, rue Nelson-Mandela, secteur 4.

Comme Caracalla était une colonie égalitaire, il fallait surtout éviter le piège des beaux quartiers, de ces lieux qui étalent leur richesse à côté d'autres moins favorisés. Par conséquent la propriété privée était interdite et le gouvernement mondongue louait les demeures qu'ils occupaient. Elles étaient toutes semblables : des cases peintes en vert et composées de deux pièces spacieuses sous un toit mansardé qu'on atteignait grâce à un escalier en colimaçon. Ceux qui avaient des familles nombreuses louaient deux ou trois cases à leur convenance. Arrivé au 102, rue Nelson-Mandela, Maru serra la main de Pascal à la manière mondongue : « Demain tu dînes chez moi, fit-il, je désire te présenter ma femme. »

Depuis qu'il avait quitté le Marais Salant, Pascal éprouvait un profond sentiment de délivrance : plus personne pour attendre de lui des actions dont il ignorait l'essentiel, surtout plus personne pour le mépriser, voire le haïr pour des actes qu'il n'avait pas commis.

Il commença de ranger ses affaires. Au bout d'une heure, il entendit frapper à la porte et alla ouvrir. C'était une jeune fille de seize ou dix-sept ans, un peu trop ronde, comme elles le sont souvent à cet âge. Elle semblait tout droit sortie d'un roman de Margaret Atwood avec sa lourde jupe écarlate s'arrêtant au-dessus de ses pieds chaussés de sandales et sa vareuse de même couleur, frappée du mot *subalterne.*

« Maître, je suis Amanda, déclara-t-elle. Je suis votre subalterne, c'est moi qui ai été désignée pour vous servir et vous plaire. – Si tu veux me plaire, rétorqua Pascal, ne m'appelle surtout pas Maître. Je ne suis le maître de personne, pas même de moi. Tu pourrais m'appeler Père, car je suis suffisamment âgé par rapport à toi. Cela me conviendrait mieux. » La fille éclata de rire, découvrant des dents menues et très blanches : « Vous ne voulez pas que je vous appelle maître, comment voulez-vous que je vous appelle ? » Pascal secoua la tête. « Appelle-moi Pascal, c'est encore le plus simple. » Elle acquiesça de la tête et reprit : « Que voulez-vous pour votre dîner ? » Pascal, qui ne s'était jamais beaucoup intéressé à la cuisine, ne sut que répondre. « Fais ce que tu veux », ordonna-t-il. Elle insista : « Est-ce que des filets de vivaneau et un gratin d'ignames vous conviendraient ? – Je t'ai dit : fais ce que tu veux », répéta-t-il. Deux heures plus tard, elle lui servit un repas qui lui parut excellent.

À Caracalla on ne voulait pas recevoir les chaînes de la télévision nationale car celle-ci était considérée comme un divertissement vulgaire et de nature à abêtir le peuple. Aussi le soir, des pièces de théâtre, des concerts de musique avaient lieu sur la place centrale dénommée place Derek-Walcott. Pascal s'y rendit tout seul. Devant une assistance clairsemée, il est vrai, un trio accompagnait une griotte guinéenne qui l'enchanta.

Quand il rentra chez lui, Amanda était endormie sur une chaise et se réveilla au bruit qu'il fit en ouvrant la porte. « Pourquoi m'as-tu attendu ? » s'exclama-t-il, va vite te coucher ! Mais elle le fixa d'un regard étonné, presque choquée : « Vous voulez que j'aille me coucher ? Est-ce que vous n'avez plus besoin de mes services ? » Que voulait-elle dire, se demanda Pascal, entrant dans sa chambre et se préparant à se mettre au lit. Que voulait-elle que je lui demande à minuit passé ? Il s'endormit avec un sentiment d'étrangeté.

Le lendemain, il était à peine sept heures quand on frappa à sa porte. C'était un moniteur de sport, car les Mondongues croyaient à l'adage : un esprit sain dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*. Le moniteur de sport était un petit homme, laid comme un Mondongue, cela on pouvait le dire, les cheveux hérissés comme une mauvaise étoupe. Pendant deux heures, les deux hommes se livrèrent à toutes sortes d'activités : stretching, gainage, pompes, haltères, barres parallèles, puis, comme si ce n'était pas assez, le maître de sport entraîna Pascal à monter et descendre le long de la rue Nelson-Mandela. Enfin, il lui dit en souriant : « À demain, même heure. »

24.

Après ces activités, Pascal se rendit au lycée Sekou-Touré où il avait la charge d'enseigner la philosophie à une classe de terminale. Le groupe scolaire, baptisé *La Vie heureuse*, s'étendait sur plusieurs kilomètres. Tout y était en double : deux lycées, deux collèges, deux écoles primaires, deux jardins d'enfants et deux crèches, car les Mondongues ne croyant pas à la mixité, les filles étaient soigneusement séparées des garçons. Cela choqua profondément Pascal qui avait toujours considéré la mixité comme un progrès signifiant que les sexes étaient égaux et devaient être instruits de la même manière, selon des directives identiques.

Quand, vers dix heures, il entra dans la salle des professeurs, un homme qui semblait l'attendre se leva vivement à sa vue. Jeune, coiffé d'une casquette de base-ball, il avait tout d'un Amerloque. Il se présenta :

– Je m'appelle Joseph Serano. Vous êtes arrivé à Caracalla hier comme moi mais j'espère que vous n'arrivez pas d'aussi loin.

– D'où venez-vous ? demanda Pascal en serrant la main qui lui était offerte.

– De Menlo Park, répondit Joseph, c'est une petite ville à côté de l'université de Stanford où j'ai fait toutes mes études et où j'enseignais.

– Vous venez de Stanford ? interrogea Pascal, stupéfait et admiratif.

L'autre lui tendit un paquet de cigarettes et sourit : « C'est une longue histoire. Il y a plusieurs années, mon père, un Mondongue, est tombé amoureux de la jeune Américaine blonde venue enseigner l'anglais à *La Vie heureuse* et a voulu l'épouser. Un mariage entre un Mondongue et une Américaine blanche, ces choses-là déplaisent. Comme, au bout de cinq ans, il n'était toujours pas parvenu à obtenir l'autorisation de

l'épouser, il a émigré aux États-Unis où il a pu convoler en justes noces avec sa dulcinée. Malgré ces déboires, ma mère et lui m'ont élevé dans la nostalgie de Caracalla. Et voilà, je suis venu voir si ce qu'ils disaient était la vérité. »

Joseph Serano lui cachait les véritables raisons de sa présence à Caracalla. Il avait vécu une enfance choyée, gâté par la famille de sa mère qui ne trouvait pas choquant d'avoir en son sein ce petit métis. Pour lui, en ce temps-là, la couleur n'existait pas. C'est à ses huit ans, un 4 juillet, alors qu'il faisait craquer des pétards avec des gamins de son âge, que des policiers avaient fondu sur lui. C'était son premier contact avec la violence d'État. Les policiers l'avaient entraîné au poste d'où il était sorti avec deux incisives en moins et un goût de sang dans la bouche. Dès lors, les choses avaient été de mal en pis. À l'université, son presque frère, Malcolm, géant doux et débonnaire, avait été arrêté et condamné à une lourde peine de prison car, disait-on, il avait tenté d'écouler de faux billets dans un supermarché.

Après cela, un président de couleur avait été élu mais il n'avait pu changer grand-chose à la condition des Noirs. Un président blanc, démocratiquement élu, celui-là aussi, lui avait succédé et avait ouvert la boîte où l'on tenait caché le racisme. On se serait cru revenu des années en arrière, quand Billie Holiday confondait, pendant dans les arbres, des corps d'hommes lynchés avec d'étranges fruits. C'est alors que Joseph avait décidé d'aller voir ailleurs si la vie avait aussi mauvais goût.

Pascal et Joseph ne tardèrent pas à devenir inséparables : le matin, ils faisaient de la boxe ensemble et se lançaient des uppercuts dignes des meilleurs athlètes. Le midi, ils déjeunaient à la cantine de *La Vie heureuse* où, chose curieuse, personne ne s'approchait jamais de leur table. Le soir, ils dînaient chez Pascal car Joseph, pour des raisons inconnues,

avait renvoyé sa subalterne. Amanda faisait chaque jour une cuisine aussi succulente que celle de Marthe au Marais Salant.

Parfois, son frère Najib se joignait à eux ; c'était un garçon taciturne, chargé de la voirie d'une section de la ville ; peut-être ce métier peu ragoûtant était-il la cause de sa morosité. Une fois le mois, Pascal et Joseph étaient invités à dîner chez Maru qu'ils appréciaient l'un et l'autre beaucoup ainsi que sa femme, Jézabel.

C'était un vrai Mondongue que Maru. Contrairement à Joseph, il n'avait jamais quitté Caracalla où il était né et où il avait rencontré Jézabel, fille d'un moniteur de gymnastique. Le malheur du couple était qu'ils n'avaient pas d'enfant. Aussi vivaient-ils entourés d'une ribambelle de neveux, de nièces, de filleuls et d'enfants adoptifs.

Le trio Pascal, Joseph et Maru s'entendait à merveille. Joseph n'irritait Maru que les fois où il se permettait de critiquer Caracalla. Ainsi, il raillait la prohibition de l'alcool : « Ce sont des hypocrites, assurait-il. Tout le monde sait que, le soir venu, les hommes se saoulent la gueule, comme partout dans le pays. En plus, ce sont des machos qui refusent la mixité des écoles. Cela prouve bien qu'ils ne croient pas à l'égalité des sexes. » Pascal n'intervenait pas dans ce débat. Il n'avait pas d'opinion définie à ce sujet. Il laissait Maru prendre la défense de ceux qu'il admirait aveuglément.

Pascal avait retrouvé à Caracalla la vie riche et studieuse qu'il avait brièvement connue au Marais Salant. Il avait renoncé à écrire sur *Le Dieu caché* car il jugeait à présent que son séjour avait été obnubilé par ses amours avec Sarojini. Tout ce qu'il aurait pu produire valablement à ce sujet aurait été un livret sur la manière de perdre une femme qui vous tient au cœur et au corps. À Caracalla, il s'était lancé dans la rédaction d'une autobiographie où il s'interrogeait sur sa véritable origine et cherchait à définir la nature de la mission

dont il était chargé. Souvent, il pensait à ceux qu'il avait laissés derrière lui : Fatima, Maria, Marthe et Lazare, son vieux père qu'il ne reverrait peut-être plus jamais vivant, et surtout Albertine, à laquelle il n'avait pas expliqué les raisons de son départ.

En outre, il ne négligeait pas les exercices du corps. En plus de ses leçons avec le coach sportif, il s'était inscrit dans une association qui pratiquait les marches en forêt. Une fois par semaine, il s'enfonçait dans la montagne. Parfois, ils atteignaient le pic volcanique dont la dernière éruption en 1913 avait détruit des centaines d'hectares de bonne terre. Pascal aimait ces randonnées dans la pénombre et la fraîcheur des hauteurs. En un mot, sa vie était relativement heureuse.

Brusquement, tout changea. On approchait de Noël, fête que seuls les catholiques fêtaient. Dans l'indifférence générale, Pascal se rappelait avec émotion la ferveur du temps de l'avant, les *chantez Noël* par quartier et surtout la messe de minuit alors qu'il était enfant et vivait avec Eulalie et Jean-Pierre. À présent, le foie gras était évidemment considéré comme le symbole de la sujétion de l'animal vis-à-vis de l'homme et le champagne interdit. De rares magasins osaient tout de même mettre en vitrine des blocs de foie gras. Le 25 décembre n'avait aucun éclat : pas de réveillon, pas de boudin brûlant et, surtout, pas d'alcool. Pascal n'était nullement préparé au tourbillon qui allait bouleverser sa vie.

Un soir où il se rendait avec Joseph place Derek-Walcott pour écouter un concert de reggae, musique qu'ils affectionnaient tous les deux, un commando d'hommes vêtus de toges blanches resserrées à la taille par de larges ceintures bleu marine, fit irruption sur l'estrade où devait se produire l'orchestre.

L'un d'eux s'avança et s'armant d'un porte-voix déclara : « Rentrez chez vous. Ce soir il n'y aura pas de concert, Maru, le responsable culturel, a été démis de ses fonctions. » Les questions s'élevèrent : « Démis de ses fonctions ! Pourquoi ? Quel crime a-t-il commis ? – Quel crime ? répondit un membre du commando, il a mis dans sa poche le paiement des commandes de huit pays d'Amérique latine qui avaient acheté des jouets pour leurs enfants. »

Stupéfaits, Pascal et Joseph coururent chez Maru. Là, ils se heurtèrent à des inconnus, les nouveaux locataires probablement, installés dans leurs meubles fraîchement arrivés. Ils ne purent répondre aux interrogations dont Pascal et Joseph les abreuvaient. Quelques jours auparavant, la municipalité leur avait simplement signifié que cette maison était à leur disposition et que le locataire initial avait été jeté en prison. Quelle faute avait-il commise ? Ils n'en savaient rien.

Pascal et Joseph se retrouvèrent dans la rue froide et humide car la nuit était tombée et, avec elle, un vent aigre avait commencé de souffler. Si Pascal demeurait silencieux, écrasé par la soudaineté de ces événements, Joseph vociférait : « Emprisonné ! Je parie qu'il l'a été sans jugement ! Mais c'est bien là la coutume des Mondongues. S'il le faut, je ferai venir d'Amérique des avocats qui plaideront sa cause. » Il échafauda rapidement un plan : « Dès demain, je ferai circuler une pétition demandant que Maru soit jugé. Tu verras, les choses ne se passeront pas comme ça. Maru sera jugé équitablement. »

Au bout de la semaine, rien ne s'était produit, Pascal et Joseph ne récoltant qu'une poignée de signatures sur la pétition qu'ils firent circuler, comme si tout le monde se moquait du sort de Maru. Ils ne purent pas interroger les responsables du secteur 7, c'est-à-dire de la division des affaires culturelles qu'avait dirigée Maru. Ils ne purent pas non plus obtenir de rendez-vous avec celui qui le remplaçait et

discuter avec lui des fautes commises par son prédécesseur. Impuissants, ils assistèrent un soir sur la place Derek-Walcott à l'intronisation du nouveau responsable, qui, paraît-il, avait occupé d'importantes fonctions sur une des scènes nationales de la métropole. Son discours bien tourné était convaincant.

Ensuite la vie reprit en apparence son cours. Pour Pascal, cependant, rien n'était plus comme avant. Il ne cessait de penser à Maru. Était-il ce que l'on disait de lui ? Un voleur ? Lui qui semblait tellement respectueux des institutions de Caracalla, lui qui pensait que la colonie était un modèle, que tout ce qu'elle faisait était beau et bien, se trouvait à présent considéré comme un traître.

25.

Tout alla désormais de mal en pis. Pascal commençait à peine à se remettre de ces événements quand un second coup, plus brutal encore que le premier, lui fut asséné. Le bruit se mit à courir que Joseph avait déclaré en classe que le communisme était la dernière illusion et que Staline avait tué autant d'hommes qu'Hitler. Devant cette monstruosité, ses élèves l'avaient dénoncé. À titre de représailles, ses cours furent suspendus et une rétractation publique de sa part fut exigée. « Jamais, tonna-t-il », repoussant d'un geste les timides objections de Pascal, abasourdi, qui insistait : « Peut-être aurais-tu dû employer le conditionnel, peut-être aurais-tu dû dire que le communisme était un espoir déçu et non la fin absolue des illusions. – Je n'en ferai rien ! » affirma brutalement Joseph.

À la suite de ce refus catégorique, ce qui devait arriver arriva. Ses cours furent suspendus et, du jour au lendemain, il fut radié de *La Vie heureuse*. Bientôt il se trouva privé de salaire et de logement. Un matin, alors qu'il dormait encore, une poignée de militaires étaient venus le tirer du lit et il avait été obligé de se réfugier chez Pascal, son seul ami. Une telle situation ne pouvait durer et, au bout de quelques jours, il se décida à suivre la seule voie qui s'ouvrait devant lui : partir.

Il négocia fiévreusement sa réintégration à Stanford, où, heureusement, il avait gardé des amis et où la majorité des enseignants l'admiraient. Quand il reçut la lettre d'accord, il lança à Pascal : « Tu ne connais pas l'Amérique, n'est-ce pas ? Je t'y invite quand tu veux. » La veille de son départ, Amanda se surpassa : des homards de Cuba cuits dans une sauce de champignons noirs.

Pascal ne dormait plus. Que fallait-il penser de l'éviction de Joseph après l'emprisonnement de Maru ? Pratiquait-on la justice à Caracalla ou une forme de despotisme ? Un

professeur n'avait-il pas le droit d'exprimer des idées divergentes ? Quel crime y avait-il à chercher la vérité ?

Le lendemain, il accompagna son ami qui prenait l'avion à Porte Océane. Le paysage dans cette partie du pays était splendide. À gauche, le tissu bleu chiffonné de la mer, parsemé de taches lumineuses, à droite les montagnes s'élevant vers le ciel comme une muraille découpée de façon irrégulière. Mais ni Pascal ni Joseph n'avait d'yeux pour le spectacle qui les entourait, plongés l'un et l'autre dans les pensées les plus sombres. Ils allaient se séparer.

Pascal n'avait jamais aimé Porte Océane. Alors que Fond-Zombi possédait un charme vieillot et aristocratique avec ses quais et ses rues bordées d'amandiers aux feuilles alternativement rouges et vertes, ses places publiques hérissées de fontaines d'où coulait une eau limpide, Porte Océane se voulait le temple de la modernité. Les rues se coupaient à angle droit, les maisons semblaient autant de cubes en béton, arborant des balcons étriqués où s'étiolaient des plantes en pot.

Pascal et Joseph prirent place dans un des bars de l'aéroport et commandèrent des punchs. Depuis plus d'un an, Pascal n'avait pas bu de rhum. Cette tiédeur qui descendait le long de sa poitrine lui parut bienfaisante et si agréable qu'il en commanda un deuxième puis un troisième. Alors, il éprouva moins de tristesse et se sentit peu à peu revenir à la vie. D'un coup, il comprit la chanson populaire qui avait trait au rhum : « Je ne suis ni roi ni reine mais je fais trembler l'univers. » S'il avait eu la tête à autre chose qu'aux bienfaits du rhum, il se serait aperçu que personne ne le regardait et ne semblait lui prêter d'attention. Espíritu avait raison, la mémoire est oublieuse. À peine Joseph eut-il disparu derrière les portes de l'aéroport que tout son chagrin lui revint. Il ne sut jamais comment il parvint à revenir sans accident à Caracalla.

Amanda le guettait de la véranda. « Il est parti ? » Pascal acquiesça de la tête. Elle s'était beaucoup arrondie ces derniers temps : un vrai pot à tabac. Une pensée traversa l'esprit de Pascal : est-ce qu'elle n'était pas enceinte ? Il la chassa vivement. Quand elle avait fini de servir le dîner, elle montait droit dans sa chambre où elle dormait seule. Quand elle n'était pas occupée à cuisiner, elle brodait au point de croix des vêtements d'enfant qu'elle vendait à une maison de la ville. Le seul homme qu'elle fréquentait à part Pascal et Joseph était son frère.

Depuis un peu plus d'un an qu'il vivait à Caracalla, les relations entre Pascal et Amanda s'étaient clarifiées. C'en était fini de l'aveuglement naïf dont il avait souffert les premiers temps. Il avait fini par comprendre que s'il avait pris Amanda comme maîtresse personne ne s'en serait offusqué. Subalterne : un mot réservé aux jeunes filles qui n'avaient pas réussi leur scolarité ou n'avaient pas la chance d'appartenir à un milieu protégé. Tout cela avait fait naître dans le cœur de Pascal une affection tatillonne et un sentiment de culpabilité. Il se reprochait de ne pas avoir pris la main d'Amanda pour l'aider à se tailler un chemin dans la vie.

En effet, son père, employé de la voirie comme son fils après lui, était mort quand elle était âgée de quelques mois. Elle avait été élevée par sa mère, demeurée seule, qui vendait du charbon sur le marché. Pourquoi du charbon ? C'est que les montagnes épaisses qui entouraient Caracalla abritaient un trésor : un arbre dont le bois brûlait de façon lumineuse, le campêche.

Amanda, à douze ans, avait été dirigée dans un centre d'arts ménagers où on enseignait la cuisine, la couture et la broderie. Elle avait très tôt excellé dans le domaine de la cuisine et, à sa sortie du centre, au cours d'une cérémonie somptueuse, avait reçu ce titre de subalterne qui signifiait qu'elle pouvait être engagée dans les familles les plus exigeantes. Malheureusement, elle n'avait pas trouvé de travail permanent et avait seulement été invitée à préparer par-ci par-là des repas de fête, jusqu'à son affectation chez Pascal.

Ce dernier avait bien essayé de lui faire prendre goût à la lecture. Sans succès. Elle trouvait les livres d'Émile Zola trop volumineux, ceux de Jean-Paul Sartre, et Simone de Beauvoir, trop intellectuels, ceux d'Aragon, trop engagés, ceux de Stendhal, si italiens qu'on ne s'y reconnaissait pas entre Fabrice del Dongo, la Sanseverina, le comte et la comtesse Mosca. Quand elle décréta que *Madame Bovary* était un roman ennuyeux où il ne se passait pas grand-chose, Pascal mit fin à ses efforts.

Dire qu'après le départ de Joseph la vie devint triste est un euphémisme.

Pascal eut l'impression de plonger dans un vide sidéral. Il n'avait plus goût à rien. Il se couchait, se levait mécaniquement. Au lycée, il débitait ses cours à ses élèves qui l'écoutaient de moins en moins, c'était visible. Quant à ses repas, il n'y touchait pratiquement pas et se demandait pourquoi Amanda continuait à se donner tant de mal.

Un matin, il fut à peine surpris de la voir descendre l'escalier qui menait à sa mansarde, vêtue de son uniforme de sortie écarlate et tenant à la main sa valise en carton. Elle déclara :

– Grand frère (c'était là l'expression sur laquelle ils avaient fini par se mettre d'accord), je suis venue te dire que je m'en vais.

– Tu t'en vas, où ça ? fit-il.

– Je suis fatiguée, j'ai besoin de repos.

– De repos ! s'exclama Pascal, mais tu peux en prendre ici autant que tu voudras.

Elle secoua négativement la tête.

– Non, je préfère retourner chez ma mère.

– Est-ce que tu reviendras ? demanda Pascal pris d'une soudaine intuition.

– Franchement, je ne sais pas.

Comme elle atteignait la porte, elle revint vivement vers lui, lui enserra la tête de ses paumes et lui planta un long baiser sur les lèvres avant de s'enfuir à nouveau.

Ce jour-là, Pascal fit ses cours encore plus machinalement que d'habitude et déjeuna d'un sandwich au réfectoire de *La Vie heureuse*. Là encore, il avait compris : si personne ne s'approchait jamais d'eux quand Joseph et lui étaient attablés, c'est qu'ils étaient trop différents. Les gens de Caracalla sentaient qu'ils étaient des pièces rapportées qui ne cadraient pas avec celles que l'on appréciait à la colonie.

Ce jour-là, il se coucha très tôt et eut un sommeil troublé, parcouru par les mêmes rêves : que devenait Joseph ? Que faisait-il à Stanford ? Il avait reçu, en tout et pour tout, une lettre griffonnée où il ne donnait aucun détail sur sa vie.

Il devait être environ cinq heures du matin quand le téléphone sonna. L'hôpital du Bon-Pasteur l'informait que sa subalterne, Mademoiselle Amanda Normand, venait d'être admise pour une sévère hémorragie. « Une sévère hémorragie ? répéta Pascal, à moitié endormi. – Oui, lui répondit la voix à l'autre bout du fil, elle s'est perforé l'utérus en essayant de se débarrasser de l'enfant qu'elle portait. » Pascal fut brutalement ramené à la réalité. Ainsi, il avait vu juste, Amanda était enceinte.

26.

L'hôpital du Bon-Pasteur faisait la gloire de Caracalla. C'était une bâtisse ultramoderne, construite grâce aux dotations d'un couple d'Américains qui admiraient les Mondongues et leur avaient laissé leur fortune considérable en héritage. Le jardin abritait les essences les plus rares. Malgré l'heure matinale, il était rempli d'une foule de parents inquiets.

Pascal courut jusqu'au deuxième étage. Dans une petite chambre, il trouva Amanda étendue sur un lit, les yeux clos, un masque de cire recouvrant son visage. Elle était entourée de sa mère, Eudoxia, une vieille femme obèse qui pleurait toutes les larmes de son corps, et de quelques parentes. Najib, le frère, hagard et les traits tirés, fumait cigarette sur cigarette. Bien évidemment, le tabac était interdit à Caracalla mais on fabriquait des succédanés de cigarettes avec des poudres diverses et qui avaient fort bon goût.

Najib apostropha Pascal :

– Enceinte ! Elle était enceinte. Elle s'est fait percer le ventre pour se débarrasser du fœtus.

– Mais de qui ? interrogea Pascal.

– Nous ne le savons pas encore, répondit Najib.

Cependant dans ses yeux haineux se lisait une terrible accusation.

Là-dessus, un interne entra et prononça un flot de paroles rassurantes : Mademoiselle Normand avait perdu beaucoup de sang, c'est un fait. Toutefois, elle était jeune et solide. Elle ne s'était pas perforé l'utérus comme on le craignait, c'était là l'essentiel. Elle ne tarderait pas à rentrer chez elle. Malgré ces propos apaisants, Pascal avait quand même l'impression que l'histoire ne faisait que commencer et qu'un monstrueux épilogue se préparait.

Le lendemain, Amanda rentra chez elle comme l'avait prédit l'interne. Le surlendemain, elle était morte.

Les circonstances de sa mort sont frappantes et douloureuses à la fois. Comme au matin Eudoxia lui apportait une tisane de curcuma, destinée à la remettre sur pied, elle avait trouvé le lit vide et la chambre déserte. Affolée, elle avait couru au rez-de-chaussée et avait traversé le jardin pour alerter sa voisine quand elle avait buté sur le corps de sa fille, tombée parmi les plantes d'agrément.

Celle-ci était déjà raide. Elle avait succombé à l'absorption d'un poison très violent et bien connu : la marie-cécile, qui pousse dans les hauteurs de la montagne. La police ne put décider si elle avait bu volontairement cette décoction ou si quelqu'un la lui avait servie.

À Caracalla comme ailleurs, les pauvres sont traités avec beaucoup de légèreté. Très vite, cette mort fut classée parmi les énigmes insolubles et, au bout de quelques jours, le corps d'Amanda fut rendu à sa famille.

La veillée funéraire ne réunit pas trente personnes. Quelques parents, se donnant l'air apitoyé, entouraient la mère qui, elle, ne cessait de pleurer depuis des jours. Najib semblait lui aussi sur le point de trépasser.

L'enterrement eut lieu au début de l'après-midi. Parmi les credo des Mondongues figurait celui de l'égalité devant la mort. Des corbillards tous semblables et des croque-morts d'État conduisaient les cercueils des défunts jusqu'au cimetière baptisé *La Dernière Demeure* où des tombes blanches et carrées, toutes semblables elles aussi, surplombaient la mer.

Autrefois, Caracalla comptait un deuxième cimetière, situé dans la touffeur de la montagne, il était appelé *Le Champ semé d'étoiles.* Pour y être enterré, il fallait avoir fait honneur à la colonie ; soit en ayant mené une vie exemplaire, soit en ayant écrit un ouvrage important : roman, poésie, essai, soit en ayant peint une œuvre picturale remarquable, soit en ayant composé des airs de musique.

Sous le règne Mawubi XIV, tout cela changea. Mawubi XIV était encore surnommé *le Libertaire.* C'est lui qui avait décidé que tous les Mondongues se valaient et qu'il ne fallait pas attribuer de statut particulier aux créateurs, comme on le fait généralement. Ils ne sont nullement responsables des dons qu'ils portent en eux. Ils les subissent et parfois les expriment bien malgré eux. Cette querelle autour de la création dura des années. Enfin, Mawubi XIV eut gain de cause et *Le Champ semé d'étoiles* fut fermé. Désormais ne le fréquentaient plus que des groupes d'étudiants conduits par des professeurs leur enseignant le passé de Caracalla.

L'enterrement d'Amanda terminé, Pascal s'assit sur une tombe et se prit la tête entre les mains. Pour la première fois, il songeait à quitter Caracalla. Tous ses amis, l'un après l'autre, avaient été frappés : Maru était en prison, Joseph avait dû s'enfuir, Amanda s'était suicidée. Que lui restait-il ? Que faisait-il dans ce lieu d'angoisse ? Qu'espérait-il ? Il lui semblait que cette colonie qu'il avait d'abord crue si vertueuse, interdisant l'argent, l'alcool et la propriété privée, n'apportait pas à ses habitants le bonheur.

Quelqu'un avait approché Amanda et l'avait séduite, la condamnant du même coup à mort. Quelqu'un avait rapporté en haut lieu les propos que tenait Joseph dans sa classe, le forçant à l'exil.

Quand la brise devint par trop fraîche, Pascal se leva et rentra à pied chez lui. À cette heure, les rues étaient désertes en attendant la ruée vers les places publiques où se donnaient les concerts. À partir de dix-neuf heures, les gens se hâtaient car ils voulaient occuper les premières places et ne pas demeurer debout dans les allées transversales. Les films américains avec leurs scènes de sexe et de violence étaient interdits. Un directoire composé d'une vingtaine de membres triés sur le volet choisissait ce qui convenait à la population. C'est ainsi qu'étaient sélectionnées principalement des comédies légères, des bluettes, des intrigues policières à l'eau de rose qui, en fin de compte, n'intéressaient personne.

Les jours suivants, Pascal perdit la notion du temps, il ne comprenait plus pourquoi le jour illuminait les jardins, les arbres et les façades des maisons, pourquoi le soir tombait, revêtant sa robe de deuil tandis que la lune jouait à cache-cache dans le ciel.

Un matin, alors qu'il s'apprêtait à partir pour son lycée, il reçut la visite de Najib, vêtu de son inélégant uniforme d'éboueur : vareuse et pantalon couleur fluo, bonnet de toile enserrant étroitement sa chevelure.

– Je vous dois des excuses, déclara ce dernier, quand la porte se fut refermée sur eux. J'étais convaincu que vous étiez coupable de la mort de ma sœur ou que c'était un de vos amis, par exemple celui qui a filé jusqu'en Amérique. Celui-là, sa tête ne me revenait pas. En réalité, il y avait un autre homme. En rangeant les affaires d'Amanda, je suis tombé sur une correspondance brûlante qu'elle entretenait avec lui et n'a pas eu le temps d'effacer de son ordinateur et là, j'ai appris un détail important : elle avait rendez-vous avec Madame Dormius, la matrone, la faiseuse d'anges, si vous préférez. Tout est clair, à présent.

– Mais qui est cet autre homme ? s'écria Pascal atterré.

– C’est le prévôt du secteur 4 chez qui elle a souvent fait la cuisine, répondit Najib. Il y a quelques mois il s’est marié en grande pompe à la fille d’un dignitaire comme lui-même. Vous pensez bien qu’il n’avait que faire du bâtard que ma sœur portait. Mais cela ne se passera pas comme ça. J’irai le trouver et je le forcerai à rendre justice à Amanda.

Ces paroles, Pascal en avait entendu de semblables dans la bouche de Joseph après la destitution de Maru. Il faillit hausser les épaules, sachant que ce n’était là que des bravados et des vantardises.

27.

La semaine suivante, au lycée, à la récréation de dix heures, celle qui est plus longue et permet aux élèves, surtout aux garçons, de choisir entre les différents pâtés et les sucres à coco tête rose qu'offrent les marchandes postées aux alentours de l'immeuble, une camionnette bleue s'arrêta devant la grille et huit policiers en descendirent.

Ayant parlementé avec le vieux gardien aux cheveux gris auréolé par le chapeau de paille qu'il portait en toute saison, ils traversèrent la cour d'un même pas cadencé. À leur vue, finis les rumeurs, les bruits de voix, les éclats de rire et les galopades. Tout s'immobilisa, tout sembla pétrifié.

Comme s'ils le connaissaient, les policiers se dirigèrent droit vers Pascal, vautré sur un banc et qui avait terminé sa lecture du *Contrat social* dont il devait discuter l'heure suivante avec ses élèves. L'un d'eux demanda : « Monsieur Pascal Ballandra ? » Sur la réponse affirmative, il ouvrit sa serviette et en sortit une feuille bleue dactylographiée. « Nous venons vous remettre cette convocation, dit-il, demain dix heures, présentez-vous devant le prévôt du 4e secteur. – De quoi s'agit-il ? » demanda Pascal interdit. Le policier eut un sourire : « Nous n'en savons rien. Nous savons seulement qu'il s'agit d'une affaire vous concernant. » Là-dessus, il se retira avec ses collègues comme ils étaient venus.

Une affaire me concernant, se dit Pascal terrifié. Sous tous les cieux, les policiers se ressemblent. Ceux-là, avec leur maintien raide et guindé, leur uniforme mal gracieux et leur képi planté de guingois, ressemblaient à ceux qui l'avaient arrêté au Marais Salant. Une affaire le concernant ! Il ne pouvait s'agir que de la mort d'Amanda, sa subalterne. Quand la cloche indiquant la fin de la récréation sonna, Pascal n'avait aucune envie de discuter du *Contrat social,* et imposa à la place une interrogation écrite à ses élèves.

Au fur et à mesure que l'heure passait, quelque chose montait en lui qui avait pour nom la peur. Que lui voulait-on ? Qu'allait lui demander le prévôt du 4e secteur ? C'est un fait, Amanda avait été sa subalterne mais il ne lui avait jamais rien demandé, à part le ménage et la cuisine.

Le cœur battant, il courut chez Najib. À peine la porte ouverte par un homme la bouche pleine de clous qu'il comprit la situation. C'était la répétition de ce qui s'était passé chez Maru l'année précédente, de nouveaux locataires ! Une femme vint vers lui : Non, elle n'avait jamais entendu parler de Najib Normand. L'avant-veille, une convocation les avait informés que le logement de fonction qu'ils attendaient depuis des années leur était enfin attribué. Ils n'y croyaient plus.

Perplexe, désorienté, Pascal sortit de la maison et referma la porte derrière lui. Les jambes tremblantes, il ne put que tourner en rond devant la maison quand un inconnu vint vers lui et lui souffla : « Vous cherchez Najib Normand, murmura-t-il, il a été arrêté hier. – Arrêté ? » répéta Pascal abasourdi. L'inconnu hocha affirmativement la tête.

– Oui, fit-il, arrêté et jeté en prison.

– Mais qu'a-t-il fait ? s'écria Pascal.

– Cela, je ne saurais vous le dire, je sais seulement que c'est une sale histoire. Quant à sa vieille mère, elle a été emmenée dans un hospice. Je vous conseille de ne pas vous mêler de cette affaire, car tout cela sent mauvais.

Là-dessus, lâchant le bras de Pascal, il s'éloigna.

Pascal resta là à se demander s'il n'avait pas rêvé. Il n'avait rien d'autre à faire que de regagner sa voiture et de s'en aller au plus vite. Tout le long du chemin, il lui sembla que des policiers allaient foncer sur lui : celui-là qui prétendait aider des enfants à traverser la rue, celui-là qui soutenait une vieille femme, celui-là enfin qui réglait la circulation. Tous étaient

des leurres, des faux-semblants, dont la véritable mission était de l'épier.

Rentré chez lui, il passa l'après-midi à trembler et à sursauter au moindre bruit. Que voulait-on de lui ? Cette pensée l'obsédait. Au début de la soirée, incapable de rester plus longtemps seul, il se rendit à la place Cheikh-Anta-Diop où se donnait un concert de country music. Généralement il n'aimait pas ce genre de musique mais cela le rapprochait de son ami Joseph. Devrait-il faire comme lui, s'enfuir de la colonie ? Lui, qui avait cru que Caracalla serait son nouvel habitat, n'y trouvait plus que terreur. Il lui fallut rentrer chez lui, se coucher, s'endormir.

À cinq heures du matin, il était déjà levé, tournant et retournant les mêmes interrogations dans sa tête. Il descendit prendre son petit déjeuner dans le jardinet derrière sa maison. Amanda avait coutume d'y entasser des objets ménagers : poubelle, balais, brosses, serpillières. Il y régnait une odeur âcre et peu agréable. À peine assis, il eut l'impression qu'un nuage bleu s'avançait vers lui. Trois policiers. Ces gens-là entrent chez vous sans demander la permission. Pascal reconnut ceux qui lui avaient porté la convocation la veille. « Prenez votre temps, déclara le plus âgé avec un sourire doucereux, nous avons tenu à venir vous chercher car il n'est pas facile de trouver à se garer à la permanence du 4e secteur. »

Pascal n'avait plus faim et les suivit au-dehors. Sur le trottoir, ils se heurtèrent à trois autres policiers, eux aussi vêtus de bleu. « Prenez votre voiture, lui conseilla l'un d'entre eux, vous nous suivrez et nous vous conduirons au parking. »

Pascal fut convaincu qu'il était déjà emprisonné. Tout son corps lui semblait inerte, comme fait de glace. Pas de doute, on allait lui mettre la mort d'Amanda sur le dos.

La permanence du 4e secteur était un mélange d'hôtel de ville et de centre culturel. Dans le salon d'honneur trônait une photo du prévôt, un homme jeune, les traits réguliers, l'apparence arrogante avec ses cheveux coupés en brosse et sa moustache bien entretenue. C'était peut-être lui le meurtrier d'Amanda ; en tout cas, il avait quelque chose à voir dans le drame qui venait de se produire.

Pascal et les policiers s'engagèrent dans l'escalier et atteignirent un petit bureau où trônait une secrétaire, l'air endormi. « Patientons là, fit l'un des policiers, nous espérons que le prévôt ne vous fera pas attendre trop longtemps. – Où sont les toilettes ? » bafouilla Pascal, gigotant comme un garçonnet. Comme il atteignait le bout du couloir qu'on lui avait désigné, il vit un escalier qui plongeait sur sa gauche. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il s'y engouffra, descendit à toute vitesse et se retrouva dans le jardin. Sa voiture était garée non loin, dans le parking Salvador-Allende. Il s'y jeta et mit le moteur en marche, se laissant guider par une force qu'il ne pouvait contrôler.

Normalement, il est difficile de sortir de la colonie. Il s'en était aperçu quelques mois auparavant quand il avait accompagné Joseph à Porte Océane. L'entrée était protégée par des gardes armés auxquels il fallait indiquer son identité, les motifs de sa sortie et l'heure approximative de son retour. À cette heure matinale, les gardes, qui n'avaient rien à faire, dormaient. L'un d'eux la bouche ouverte, découvrant des crocs jaunis et plantés en biais, l'autre soufflant comme un phoque.

Pendant une dizaine de kilomètres, il roula comme un fou suivant le chemin de circonvallation puis tourna à gauche pour retrouver la nationale. Brusquement, ses forces l'abandonnèrent et il se gara sur le bord de la route, se laissant aller contre le volant.

Combien de temps demeura-t-il inconscient ? Une heure, deux heures ? Il serait bien incapable de le dire. Des images circulaient dans sa tête. Toujours les mêmes, cruelles comme

celles d’un cauchemar. Amanda, lorsqu’il avait fait sa connaissance, jeune fille aux formes un peu trop rondes, souriant de toutes ses belles dents. Amanda, quand il lui avait fait ses adieux, un masque de cire jaunâtre posé sur les joues. Amanda, lors de la veillée funéraire, vêtue de la seule bonne robe de popeline que lui avait trouvée sa mère.

Brusquement, des coups frappés contre la vitre le tirèrent de son état d’inconscience.

28.

Il vit un homme d'âge mûr qui tapotait contre la vitre. Il lui sembla familier. On aurait dit qu'il l'avait déjà vu quelque part. Son maintien était étrange, comme s'il avait caché quelque chose dans son dos : une bosse ? Non, ce n'était pas Espíritu. Qu'aurait-il fait sur cette autoroute ? Pourquoi porterait-il les habits d'un pauvre hère ? Pascal baissa alors vivement la vitre et ce dernier le tança : « Ce n'est pas prudent de dormir ainsi dans ta voiture. Des braconniers pourraient te tomber dessus, poursuivit le vieil homme, il y en a beaucoup dans le coin, à cause du bois de campêche. » Pascal lui fit signe de s'asseoir près de lui. « Monte, dit-il, tu n'as pas besoin que je te dépose quelque part ? » Le vieillard ne se fit pas prier : « Conduis-moi jusqu'à chez moi, ce n'est pas très loin, quelques kilomètres. »

Après un silence, il interrogea : « Tu viens de Caracalla, n'est-ce pas ? » Pascal hocha affirmativement la tête. « Tu as vu, poursuivit son passager, ce que les hommes font quand ils veulent modifier le monde à leur guise ? Ils croient qu'il suffit de multiplier les interdits, alors que Dieu, quant à lui, respecte toujours le libre arbitre de chacun ; le plus grand cadeau qu'il nous ait fait, c'est de nous donner la liberté. » Il sembla à Pascal avoir déjà entendu cela quelque part, mais il ne fit aucun commentaire.

Le vieil homme se présenta : « Je m'appelle Nestor. C'est un nom bien commun, mais c'est celui que mon père m'a donné. Pour gagner ma vie, je fais du charbon de campêche avec mon fils, qui s'appelle Nestor lui aussi, car mon père m'a légué plusieurs hectares de cette forêt. Pourtant, ma véritable vocation, serait d'être éleveur d'oiseaux. J'en ai près d'une centaine qui volent autour de ma maison. Parfois, ils obscurcissent l'éclat du soleil. Le matin, ils pépient de toutes leurs forces afin que je vienne les nourrir. J'ai des oiseaux de toutes sortes : des foufous falle-vert, des tourterelles, des grives, des merles et ceux que je préfère, des aras qui viennent

d'Amérique tropicale. » Pascal écoutait cette voix aussi douce qu'un chant, qu'un chant d'oiseau, tiens !

Ils roulèrent pendant une dizaine de kilomètres. Comme ils atteignaient un panonceau aux lettres grossièrement dessinées indiquant : *Harmonie, 118 habitants*, le vieillard fit signe à Pascal de s'arrêter. Ils s'engagèrent dans un sentier, leurs pieds foulant le tapis d'herbes à fer et d'herbes de Guinée tranchantes.

La case de Nestor apparut à un détour, masquée par un rideau d'ébéniers nains. Elle n'était pas peinte, elle était construite dans un bois brun, comme le bois de Guyane, et avait la forme d'une cloche ou d'une cage écrasée, sous son lourd toit mansardé. Autour d'elle voletaient des dizaines d'oiseaux, certains posés sur les alamandas jaunes ou les sang-dragons du jardin, d'autres enfin picorant le sol.

Quand ils virent Nestor, ils se mirent à pépier plus fort et se précipitèrent vers lui, certains allant jusqu'à se poser sur ses épaules et sur sa tête. « C'est qu'ils ont faim, rit Nestor en se débattant, c'est l'heure où je les nourris. Autrefois, ils mangeaient des vers de terre, des insectes, des ravets, toutes espèces de saloperies. Mais peu à peu, je leur ai fait comprendre que l'on doit respecter toute vie et mes oiseaux sont devenus végétariens. » Il dit cela avec un grand éclat de rire. Là-dessus, il décocha un coup de pied dans la porte qui s'ouvrit en grinçant.

La case était composée de deux pièces spacieuses. L'une contenait un mobilier d'osier : des fauteuils, des chaises, une grande table. L'autre était jonchée de matelas. Ce qui faisait leur étrangeté toutefois, c'est que leurs cloisons étaient creusées de niches, fermées par de petits paravents de toile.

– C'est là mon hôpital, ma clinique, car personne ne peut savoir comment les oiseaux, qui symbolisent la liberté, sont en réalité menacés.

– Es-tu un magicien ? demanda Pascal.

Nestor éclata de rire.

– Moi, s'exclama-t-il, un magicien ? Non, c'est là que j'habite en toute simplicité avec mon fils. Je suis un homme fait de la même chair que toi. Suis-moi, au lieu de poser des questions sans rime ni raison. Je te disais que personne ne peut s'imaginer combien les oiseaux sont en danger. Les enfants les poursuivent avec des pierres ou les piègent avec de la glue. Les hommes, quand la chasse est ouverte, leur tirent dessus avec leurs carabines. Ils les tuent et vont jusqu'à les manger en se pourléchant les babines. C'est affreux !

Pascal s'assit sur un des fauteuils, surpris du poids qui, à nouveau, lui tombait sur les épaules. « J'avais deux grives, poursuivit le vieillard, elles ne pouvaient pas marcher. Heureusement, j'ai pu les guérir. »

Pascal se prit la tête entre les mains. D'une part, il était satisfait de s'être sauvé de Caracalla, d'autre part, il avait la désagréable sensation d'avoir abandonné Najib et surtout, d'être infidèle au souvenir d'Amanda.

Nestor disparut un instant dans le réduit qui servait de cuisine et réapparut avec un gâteau fait d'une farine ocre et couvert de sucre brun. Quand les deux hommes se furent restaurés, Nestor se leva et frotta les mains et les avant-bras de Pascal qui sentit une agréable chaleur revenir dans ses membres. « C'est par là que l'on attrape des refroidissements et toutes les maladies possibles. Est-ce que tu ne veux pas t'allonger ? Tu as l'air d'avoir besoin de reprendre des forces. »

Quand Pascal s'éveilla, la nuit était tombée. Le gros œil moqueur de la lune apparaissait à la fenêtre tandis qu'un murmure de voix lui parvenait de la pièce voisine. Il s'étonna de se sentir soudain si fort, si alerte et poussa la porte.

Une douzaine d'hommes et de femmes étaient assis par terre, en rond autour d'un garçon qui jouait de l'harmonica. Il ressemblait à Nestor comme deux gouttes d'eau, cheveux et moustache gris-fer en moins.

– Comment te sens-tu ? interrogea Nestor. Je te présente Nestor II, mon fils. Malheureusement, sa mère nous a quittés il y a quelques années. Elle en avait assez de cette vie de misère, de l'odeur de fiente et de plume d'oiseaux qu'elle respirait du matin au soir. Je souhaite que là où elle est, elle ait trouvé le bonheur.

Toutes les têtes s'étaient tournées vers Pascal qui, dominant sa timidité, se présenta gauchement : « J'adore la musique, sourit-il, mais je dois avouer que je ne joue d'aucun instrument. – Il paraît que tu viens de Caracalla ? interrogea un des hommes présents. Moi, j'ai essayé d'être admis dans cette colonie. Hélas, on ne m'a pas accepté. »

Pascal resta une semaine chez Nestor. L'après-midi, il se promenait tout seul dans la forêt, ressassant les événements qu'il avait vécus à Caracalla. Que fallait-il en conclure ? Il avait appris que, dans une société, il ne suffit pas de bannir certains éléments censés faire du mal : alcool, argent, tabac, il faut changer le cœur des hommes, mais il n'avait pas appris comment y parvenir. Autour de lui, les troncs des arbres étaient lisses et droits comme les doigts d'une main et leur épaisse frondaison arrêtait les rayons du soleil. À certains endroits, la lumière parvenait quand même à s'infiltrer, descendait le long des écorces et formait des lacs étincelants sur la terre grasse et brune.

Après ces balades en forêt, Pascal rejoignait les deux Nestor pour un dîner végétarien, comme ils en avaient le secret : herbes, graines, racines ; puis ils allaient terminer la soirée chez un de leurs amis où avaient lieu des concerts de musique : flûte des mornes ou harmonica ou accordéon. Pascal

aimait ces sonorités qui n'écorchaient pas la nuit mais semblaient sourdre des profondeurs de son intimité.

Les gens le traitaient avec un mélange de respect et de familiarité. Il savait que, derrière son dos, on l'avait surnommé *Cardamome,* du nom d'une épice qu'ils ajoutaient à leur nourriture. Cela l'amusait beaucoup et il se demandait en même temps ce qui avait manqué à sa vie pour lui donner meilleur goût.

Ce fut au lendemain d'une soirée mémorable, où un musicien avait fait entendre des airs venus du Nigeria, que Pascal dit adieu à ses amis et prit le chemin du Marais Salant.

29.

Quand, vanné, il arriva à destination après un trajet de près de dix heures, il ne savait pas la commotion que sa présence allait causer. Espíritu ne lui avait-il pas assuré : « La mémoire est oublieuse. Si tu te tiens tranquille, au bout de quelques semaines, personne ne saura plus qui tu es. »

D'abord cela avait semblé vrai, il n'avait pas été reconnu quand il s'était rendu à Porte Océane, accompagnant Joseph qui partait pour Stanford. Une seule pensée l'obsédait : comment expliquerait-il son silence de plus d'un an à ceux qu'il avait laissés derrière lui : Maria, Marthe, sa mère Fatima et surtout Albertine qui s'était donnée à lui avec tant d'élan ? Trouverait-il en vie son vieux père Jean-Pierre ?

Celle qu'on appelle la *Grand Route du Nord* s'allongeait droite et bien entretenue ; pas un nid-de-poule, pas une ornière entre des bananiers aux feuilles lisses que le moindre coup de vent jetait à terre. Souvent, on roulait sur des ponts brinquebalants au-dessus de rivières aux noms savoureux : Ravine Madame, Ravine des Pères, Ravine du Pendu et Pascal s'imaginait bien Maman Dlo, assise sur une grosse roche, peignant ses longs cheveux de mulâtresse et chantant afin d'attirer les hommes à elle.

Quand enfin il atteignit sa maison, il s'aperçut qu'une colonie de Rastas avait dressé ses tentes blanches et bleues dans le jardin. Les Rastas, nombreux dans le pays, se cantonnaient dans le Sud-Est, région inhospitalière où la police ne venait pas souvent les chercher. Leur plante reine, le ganja, poussait tout partout et avait remplacé les massifs d'hibiscus et de bougainvilliers du jardin. Des femmes allaitaient des enfants sur la galerie dont trois côtés avaient été fermés par des planches de contreplaqué pour constituer un abri où trônait un vaste portrait de Hailé Sélassié, autrefois le ras Tafari.

Pascal avisa celui qui semblait être le chef de la colonie, un jeune homme qui le fixait avec des yeux écarquillés, larges comme des soucoupes. Qu'il était beau ce chef ! Très beau, avec son teint noir, sa calotte de cheveux coiffée en petites tresses. Il ne cessait de murmurer, les mains croisées à hauteur de poitrine : « Vous ! C'est vous ! » Pascal ne releva pas ses paroles et lui dit sèchement : « Je reconnais que j'ai eu tort de laisser cette maison vide pendant si longtemps qu'on a pu la croire abandonnée. Mais maintenant que je suis revenu, je vous demanderai de partir tranquillement dès que cela vous sera possible. – Ne vous inquiétez pas, assura le jeune homme en hochant la tête, nous ne voulons pas vous faire d'histoires, nous partirons dès que nous aurons trouvé un autre endroit. Mais les gens disaient que vous aviez rejoint votre père et que vous étiez monté au ciel ! »

Pascal fut très mécontent d'entendre ces propos. « Foutaises que tout cela ! s'exclama-t-il. Mais vous savez peut-être ce qu'est devenu le vieillard qui vivait ici. C'est lui qui est mon véritable père. » Une expression attristée bouleversa les traits du jeune homme : « C'était votre père ? Dans ce cas, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : il est mort il y a quelques mois. »

Le cœur de Pascal fut déchiré par la douleur. Ainsi, ce qu'il craignait était arrivé, Jean-Pierre était mort sans que son fils soit auprès de lui pour lui fermer les yeux.

« Ne vous faites pas de soucis, reprit le chef de la colonie avec douceur, il y a eu beaucoup de monde à son enterrement car c'était un homme que tout le pays aimait et admirait. Quant à nous, mes femmes Maggy et Domitiana l'avaient pris en affection. Elles lui faisaient à manger matin et soir et le soignaient de toutes les manières possibles. Il est parti heureux de rejoindre sa femme, décédée quelques années auparavant. » Pascal ne put en entendre davantage et d'un pas lourd, il se

dirigea chez sa mère de l'autre côté de la rue. Allait-il apprendre que celle-là aussi était morte ?

À cette heure tardive, bien que la grande maison fût plongée dans l'obscurité, il n'hésita pas à frapper à la porte d'entrée. Les vieux domestiques avaient disparu, remplacés par un jeune couple qui, à son tour, écarquilla les yeux en le voyant. La femme alla même jusqu'à esquisser un signe de croix, comme si elle s'était trouvée devant un scorpion ou un animal dangereux. « Je voudrais voir ma mère, Madame Fatima, déclara Pascal. Après une hésitation, le couple l'informa que celle-ci se trouvait en métropole. Depuis la disparition inexplicable de son fils, elle y résidait le plus clair de son temps et n'habitait plus guère au pays. On la voyait souvent à la télévision. Comme les bruits ne cessaient de circuler quant à la responsabilité de Pascal dans l'attentat qui avait coûté la vie à Norbert Pacheco, elle avait loué les services d'un des meilleurs avocats du barreau de Paris qui avait juré de résoudre cette affaire. La mort dans l'âme, Pascal se retira. Il ne lui restait plus qu'à aller se coucher. Il s'endormit très tôt.

Quand il se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel et jetait sa poudre d'or sur les arbres, les maisons, les routes. Pascal ouvrit la fenêtre et s'emplit les poumons de cette senteur vivifiante, car dans un pays chaque région possède son odeur particulière, faite de sa distance d'avec la mer, de l'humus qui recouvre son sol, de la nature de sa végétation. À Caracalla, il avait été un parfait étranger, au Marais Salant, il se retrouvait chez lui.

La colonie de Rastas ne semblait nullement prête à lever l'ancre, comme le chef l'avait promis. Une lessive séchait sur les arbustes de la haie, des enfants se poursuivaient en trébuchant. L'un d'entre eux tomba de tout son long et poussa des cris perçants qui firent accourir sa mère. Le chef de la colonie allait et venait tranquille, le nez fourré dans son

journal, comme s'il voulait imiter un prêtre lisant son bréviaire.

Pascal descendit à la cuisine et se prépara une tasse de café. Déjà dix heures ! Il n'aurait pas assez de toute la journée pour faire ce qu'il avait en tête. D'abord mettre la main sur Maria, Marthe et Lazare.

Cette entreprise qui paraissait simple se révéla des plus compliquées. Quand il arriva à la cité Beausoleil où, il s'en souvenait, le trio habitait, il trouva la loge du concierge hermétiquement close, barrée d'une pancarte : fermé pour cause de vacances en métropole. « Fermé pour cause de vacances en métropole », qu'est-ce que cela veut dire ? pensa Pascal avec agacement. D'ailleurs, que signifiait ce mot métropole ? Quand il entra dans l'immeuble et que les jeunes à moitié pétés qui se partageaient des joints dans le hall ne purent l'aider, son exaspération augmenta.

Comme il se souvenait que le trio habitait au troisième, il s'engagea dans l'escalier, l'ascenseur étant bien entendu en panne. Appartement A ou appartement B ? À tout hasard, il appuya sur le premier bouton venu. Au bout d'un moment, une vieille femme, emmitouflée malgré la chaleur dans un lourd peignoir de flanelle, lui ouvrit la porte et eut à sa vue le geste de stupeur auquel il commençait à s'habituer.

– Non, expliqua-t-elle, elles n'habitent plus ici.

– Savez-vous où je pourrais les trouver ?

– Cela je l'ignore, mais je suppose qu'on pourrait vous renseigner à *L'Arche de la Nouvelle Alliance.*

– *L'Arche de la Nouvelle Alliance*, répéta Pascal avec dérision, qu'est-ce que c'est encore que cela ?

La vieille femme eut un air surpris : « Vous ne savez pas ce que c'est ! C'est le temple ou l'église, si vous préférez, qu'elles ont créée et où ceux qui pensent comme elles se réunissent pour des cérémonies hebdomadaires. » Là-dessus,

elle griffonna une adresse sur un papier qu'elle tendit à Pascal. Il n'en demanda pas davantage et redescendit l'escalier.

L'Arche de la Nouvelle Alliance se trouvait dans le vieux quartier tranquille des quais, dans un élégant immeuble coincé entre un magasin où l'on vendait de la morue salée et un autre où l'on vendait du gros rouge qui tache. Le premier étage était ceinturé d'un balcon sur lequel s'épanouissaient des plantes en pot. La porte du rez-de-chaussée en était grande ouverte comme il convient à un endroit public et Pascal n'eut pas besoin de se faire annoncer.

Marthe et Maria, assises derrière deux petits bureaux jonchés de papiers, étaient occupées à écrire. Ce qui irrita Pascal, c'est qu'une photo de lui occupait la quasi-totalité d'une cloison.

« Toi ? s'exclamèrent-elles d'une même voix cependant que Marthe glissait à genoux, en esquissant un signe de croix. – Maître, murmura Maria, tu es revenu ! » Furieux, Pascal l'apostropha : « Est-ce moi que tu appelles Maître ? Est-ce que tu ne me reconnais pas, moi l'homme qui partageait ton lit et qui te donnait tout le plaisir que tu voulais ? »

Ce fut Marthe qui expliqua :

– Nous te croyions retourné auprès de ton Père, nous pensions que tu avais disparu pour cette raison.

– Je n'avais pas disparu, protesta Pascal de plus en plus furieux, je m'étais absenté, peut-être un peu trop longtemps, ce qui vous a permis d'élaborer pareilles sornettes.

– Ce ne sont pas des sornettes ! s'exclama Maria.

Se levant, elle ouvrit un meuble et en retira une brochure. Pascal la lui arracha des mains. C'était un livret qui portait sous sa photo l'intitulé *Vie et enseignement de Pascal*. Il le feuilleta rageusement : Marcel Marcelin, un de ses anciens disciples, racontait comment ils s'étaient connus et les miracles que Pascal avait effectués jusqu'à sa disparition.

« Marcel Marcelin ! Fais-le venir tout de suite ! – C'est ce que j'avais l'intention de faire », répliqua Maria, se jetant sur son téléphone portable pendant que Pascal, pour se calmer, allumait une de ses chères Lucky Strike.

Au bout d'un moment, une voiture s'arrêta à la porte et Pascal reconnut ses anciens disciples : Marcel Marcelin et José Donovo. Au lieu de lui donner une accolade affectueuse, les deux hommes demeurèrent cérémonieusement debout et, en guise de salut, portèrent leurs mains jointes à hauteur de poitrine : « Nous devons faire de ton retour inattendu un événement, déclara Marcel. Il faut que le pays tout entier soit subjugué. – Pourquoi voulez-vous faire de mon retour un événement ? protesta Pascal. Là où j'étais, je n'ai rien appris de plus. Je ne sais pas comment extirper le mal du cœur de l'homme. Mais dites-moi plutôt où est Judas Éluthère, je voudrais le voir. »

Marcel et José se disputèrent pour prendre la parole et expliquer à Pascal ce qui s'était passé en son absence. Judas Éluthère n'avait pas tardé à révéler son vrai visage. Il avait éliminé ceux qui partageaient avec lui la direction des entreprises *Le Bon Kaffé*. Plus grave, dissimulant soigneusement ses préférences sexuelles, il avait brigué puis obtenu la présidence du conseil régional. À son tour, Judas Éluthère était devenu un despote que ni grève ni manifestation ne parvenaient à ébranler. Comme il était l'ami du ministre de l'Intérieur, il commandait aux policiers et aux gendarmes qui maintenaient l'ordre établi. Pascal déclara que tout cela était à prévoir. N'avait-il pas essayé de les avertir de ce qu'il redoutait ?

À ce moment, Lazare fit son apparition dans la pièce. Pascal le reconnut à peine. Forci, le teint basané, le visage assorti d'une barbe bien entretenue, il ne ressemblait plus au crevard qu'il avait été après sa « résurrection ». D'ailleurs il n'habitait plus avec ses sœurs et avait été recruté dans une clinique de

soins palliatifs, afin de persuader les malades que la mort n'est nullement effrayante, elle est un passage conduisant à une autre vie.

Lazare se jeta sur Pascal et le serra dans ses bras, ce qui remplit d'allégresse le cœur de ce dernier. « Où étais-tu passé ? J'ai entendu dire que tu étais de retour au Marais Salant, car ce bruit circule déjà à travers la ville. Aussitôt je suis venu me mettre à ta disposition au cas où ton ennemi chercherait à te faire du mal, j'ai nommé, si tu ne le sais pas encore, Judas Éluthère, car c'est notre ennemi à tous. On ne croirait jamais qu'autrefois il a été ton ami. » Pascal haussa les épaules : « Quel mal pourrait-il me faire ? Après l'attentat, j'ai été arrêté puis libéré et blanchi, aucune charge n'ayant pu être retenue contre moi. »

Marthe, poussant devant elle une petite table roulante, sortit de la pièce voisine. Elle avait préparé une de ces collations dont elle avait le secret et qui paraissait des plus savoureuses : des pâtés à crabe et des verres remplis d'un mélange de sa composition, jus de prune de cythère, rhum et jus de maracuja. « J'ai aussi préparé des gratons, dit-elle en découvrant un plat. Tu te rappelles ce que tu nous avais dit une fois : *Chaque fois que vous mangerez ceci, pensez à moi, je serai parmi vous. »* Pascal se servit de punch avec délice.

« J'ai une idée, intervint Marcel, c'est ton anniversaire dans quinze jours, puisque c'est le dimanche de Pâques, n'est-ce pas ? Marquons ce jour au moyen d'une cérémonie que personne n'oubliera. » Ni José Donovo ni Lazare ne manquèrent de suggestions au sujet de la fête qu'ils projetaient tandis que Pascal protestait : « Tout cela est absurde ! Que voulez-vous que je dise ? » La discussion bruyante et passionnée dura tout l'après-midi.

30.

Il était une visite que Pascal ne voulait pas manquer. Il tenait à voir Albertine. Comment lui expliquer son départ, son absence et surtout son si long silence ? Il ne cessait de se poser la question. Il savait qu'elle avait loué à Jean-Pierre, son père adoptif, la grande baraque dans laquelle il avait passé son enfance. Elle y vivait avec ses six enfants, s'échelonnant de quatorze à deux ans et avec sa mère, aguichante encore malgré ses cheveux gris, à qui elle demandait, outre de veiller à l'éducation de ses enfants, des soins à la cuisine, au ménage et au jardin.

Avec une émotion infinie, Pascal traversa le jardin et descendit jusqu'à la cabane où il avait été trouvé une nuit, trente ans plus tôt, gisant entre les pieds d'un âne, comme dans un tableau des Saintes Écritures. Il n'oubliait pas les descriptions dithyrambiques qu'Eulalie lui avait faites de ce moment-là : *Tu étais beau, aussi beau qu'un jeune roi ou qu'un prince. Il était évident que tu étais pétri dans une matière précieuse qui n'est pas celle dont est faite la majorité des humains. Quand je t'ai pris dans mes bras, tu as ouvert les yeux et m'as regardée bien en face. C'est depuis ce jour que je suis devenue ta servante.*

En se remémorant ces paroles pourtant flatteuses, Pascal pensait à chaque fois qu'une mère ne doit pas être une servante, au contraire, c'est elle qui doit faire des reproches, guider, châtier, fustiger et conduire son enfant à la perfection ou à ce qui s'en rapproche. C'est ce qu'il avait toujours reproché à Eulalie : un mélange d'adulation et de sévérité pour les choses insignifiantes. Aussi, l'amour qu'il lui portait avait-il toujours été mêlé de blâmes.

Il s'arrêtait de temps à autre pour cueillir et respirer un bouton de fleur. Il n'y avait pas de rose Cayenne ni de rose Tété Négresse dans cet espace, ces dernières croissaient dans les serres situées plus à gauche. Comme il atteignait la

terrasse, Albertine sortit de la maison, portant un ensemble à la fois élégant et original qui seyait à ses formes parfaites.

« Toi ! » cria-t-elle en l'apercevant, avec un mélange de stupéfaction et de colère. Pascal se laissa tomber à ses pieds, enserrant ses genoux de ses bras. « Je sais que ma conduite envers toi semble odieuse, déclara-t-il, je suis parti sans t'en donner les raisons, ensuite, je ne t'ai pas écrit. Mais je t'expliquerai ce qui m'est arrivé, tu comprendras. Garde-moi une place dans ton cœur. »

Elle lui caressa les cheveux comme elle avait coutume de le faire autrefois et dit doucement : « Je ne t'en veux pas. Comment le pourrais-je ? Mais avant que nous ne prenions la moindre décision, je dois te faire connaître quelqu'un. » Là-dessus, elle força Pascal à se relever et le fit entrer à l'intérieur de la maison. Ils traversèrent plusieurs pièces assez sommairement meublées, pour dire la vérité, et parvinrent jusqu'à une chambre aux rideaux soigneusement tirés. Là, un moïse était posé à terre. Dedans, un enfant était endormi, pâle et délicat.

– Non, ce n'est pas notre enfant, dit Albertine à Pascal qui avec émotion se penchait vivement sur ce berceau. Après ton départ, j'ai été tellement blessée ! Il me semblait que ma vie s'achevait. Je n'avais plus goût à rien. Un homme, que je connaissais depuis longtemps et à qui je m'étais toujours refusée, a profité de ma détresse et m'a séduite. C'est lui, le père de cet enfant.

Il ne savait que penser de cet aveu. D'une part, son cœur était déchiré par la jalousie en apprenant qu'un autre était parvenu à séduire Albertine et à lui faire un enfant. D'autre part, il voyait dans ce douloureux imbroglio la conséquence de l'abandon dans lequel il l'avait laissée et qu'il ne cessait de se reprocher. Il la prit dans ses bras et lui murmura tendrement : « Ton enfant, c'est le mien. Je suis venu te demander d'oublier ce qui s'est passé et de revenir vivre avec moi. »

C’est ainsi que désormais Pascal vécut avec Albertine, faisant la navette entre chez elle et la maison du Marais Salant. Cependant, il ne tarda pas à regretter les séjours qu’il passait chez elle car tout lui devint vite insupportable. Ses enfants d’abord. Toujours à se battre, à hurler quand ils jouaient au football dans le jardin, à criailler quand ils faisaient courir des cerfs-volants. Avec cela, voraces et impolis. Pascal devait s’avouer que le plus odieux était le plus jeune, le garçon né lorsqu’il était à Caracalla. Quand il se jetait sur sa poitrine, le couvrant de baisers baveux et l’appelant papa, Pascal ne pouvait retenir un frisson de dégoût. L’enfant s’appelait Igor.

Son père était un Russe, un de ces Blancs gâchés si nombreux à présent dans le pays. Depuis des années qu’il traînait ses mocassins à travers Fond-Zombi, personne ne savait exactement ce qu’il faisait. Les uns soutenaient qu’il était un trafiquant de drogue, les autres qu’il rédigeait des articles pour la *Pravda* bien qu’on sût que ce journal avait disparu depuis belle lurette. On s’accordait sur un seul point : il avait abandonné Albertine alors que son ventre commençait à poindre devant elle et n’avait légué à son garçon pour tout bien qu’une paire de splendides yeux bleus.

Bientôt, ce fut Albertine elle-même qu’il ne put souffrir. À la différence du divin Marcel, il n’aurait pu écrire un ouvrage intitulé *Albertine retrouvée* car, précisément, il ne la retrouvait pas. Où étaient passés l’amour et le désir qu’il éprouvait pour elle ? Elle n’avait aucune conversation. Elle se bornait à vanter ses enfants qu’elle gâtait outrageusement. Il n’était pas jusqu’à sa Rosa, une adolescente aux seins lourds, qu’elle ne jugeât un parangon de beauté.

Comme elle ne tolérait ni climatisation ni ventilateur, les nuits avec Albertine étaient une épreuve. Par la fenêtre ouverte, il voyait le gros œil de la lune et était convaincu qu’elle se moquait de lui. Pourquoi avait-il accepté si aisément l’enfant qu’elle avait eu ? Est-ce qu’un homme ne doit pas se tenir debout et refuser certaines choses ? Est-ce qu’Albertine

s’apercevait du changement qui était survenu dans les sentiments de Pascal ? En tout cas, elle n’en laissait rien paraître et la vie continuait cahin-caha.

Heureusement, quand il était au Marais Salant, l’inspiration lui revenait et, enfermé dans son bureau, il travaillait énormément. Il tentait de donner forme à l’expérience qu’il avait vécue à Caracalla. Il avait choisi l’autobiographie qui lui permettait de dire la vérité sur ce qui s’était passé dans la colonie car la vérité pose un grave problème au romancier. Qui est celui dont sont racontées les expériences et les aventures ? Est-ce le romancier lui-même ou est-ce un personnage imaginaire ou les deux à la fois ? Malgré ces difficultés, Pascal avait trouvé un titre à cet ouvrage : *Le Livre du juste.* Parfois, il se demandait s’il plairait aux lecteurs. Certes, les gens détestaient et critiquaient les Mondongues, mais on pouvait craindre qu’ils n’apprécient pas un ouvrage où leur expérience était purement et simplement qualifiée d’échec.

Cependant au Marais Salant, les Rastas ne faisaient pas mine de transporter ailleurs leurs pénates et devenaient de plus en plus envahissants. Le directeur de la colonie se permettait des familiarités. Chaque fois qu’il voyait Pascal, il lui barrait la route et vantait les attraits de la religion rasta, ce que Pascal écoutait en rongeant son frein. Un jour, le chef des Rastas alla trop loin. Comme Pascal revenait vanné de chez Albertine, il l’arrêta avec un sourire finaud.

– On nous a forcé à adorer un dieu blanc, juif plus exactement. Après cela, les nôtres ont adoré un dieu arabe ; certains enfin, un dieu indien qui leur ouvrait la porte du Nirvana. Avec les Rastas, c’est la première fois que nous vénérons un Dieu de la même couleur que nous.

– La même couleur ? dit Pascal exaspéré.

– Oui, dit le chef de la colonie rasta, Hailé Sélassié était noir comme nous.

Pascal se contint et garda le silence jusqu'au jour où celui-ci répéta une fois de plus : « Les Rastas, je vous l'ai dit, sont les premiers qui ont fait d'un Noir l'être suprême. » Pascal haussa les épaules, répliquant : « Et les religions traditionnelles africaines, qu'est-ce que vous en faites ? »

31.

Certaines affaires déplaisantes, cependant, dans lesquelles, à tort ou à raison, il voyait la main de Judas Éluthère, ne cessèrent de se produire. Un matin, alors qu'il dégustait un savoureux café, on frappa à la porte. C'était un homme encore jeune au visage de laquais, vêtu d'un élégant costume de fil à fil bleu marine. Il se présenta :

– Je me nomme Déodat Lafitte, je suis avocat. J'ai besoin de m'entretenir avec vous. Pouvez-vous passer à mon cabinet ? Je voudrais discuter de l'attentat et des conséquences qu'il a eues dans votre vie.

– Pourquoi voulez-vous discuter de l'attentat après tant de temps ? s'écria Pascal avec agacement, il n'y a rien à en dire. J'ai été arrêté puis relaxé car aucune charge n'avait pu être retenue contre moi.

– Aucune charge ? fit l'avocat, c'est précisément là que le bât blesse, pour parler vulgairement. Les policiers ont mal transcrit l'identité du SDF qui a témoigné en votre faveur. Malgré des recherches massives, il demeure introuvable.

– C'était un SDF, se moqua Pascal, cela signifie sans domicile fixe, n'est-ce pas ? Il est normal qu'après toutes ces années vous le cherchiez et ne le trouviez pas.

Voyant la mine grave de son interlocuteur, Pascal se rembrunit et promit de passer le voir à son cabinet. Les ennuis recommençaient.

Quelques jours plus tard, il se rendit auprès de Maître Lafitte, comme celui-ci l'avait demandé. Il ne fit que répéter ce qu'il avait dit auparavant. L'avocat lui posa les questions qu'il avait entendues au Marais Salant : « Vous ne savez pas quel film d'Alfred Hitchcock vous avez vu ? S'agissait-il de *Pas de printemps pour Marnie* ou des *Oiseaux* ? » Pascal ne se souvenait de rien, il déclara d'un ton d'excuse : « Ces deux films ont la même vedette, je crois. Pour moi, une femme

blonde est une femme blonde. » Il sortit du cabinet de l'avocat, le cœur étreint par un sombre pressentiment.

La deuxième affaire désagréable se produisit quelques jours plus tard quand il reçut la visite de policiers qui lui signifièrent qu'il n'était pas autorisé à quitter le pays.

Sur ces entrefaites, Marcel Marcelin et José Donovo furent arrêtés et jetés en prison pour tapage nocturne. Tapage nocturne ? Que s'était-il passé ? Pascal apprit que, chaque soir depuis son retour au pays, Marcel Marcelin et José Donovo réunissaient des voisins dans le jardin afin de leur parler de l'événement qui se préparait : la cérémonie de Pâques qui serait célébrée en grande pompe à *L'Arche de la Nouvelle Alliance.* Elle aurait aussi la fonction de souligner le retour de Pascal parmi eux. Pour donner une solennité plus grande à leurs propos, un soir ils firent appel à un orchestre africain qui se produisait au stade Félix-Eboué. C'était une débauche de balafon et de kora, alternant avec des hurlements. Les voisins se plaignirent. Au beau milieu de la nuit, deux voitures cellulaires s'arrêtèrent à la porte du jardin. Une nuée de policiers en descendit qui coffra Marcel et José.

Quand Pascal, ayant appris la mauvaise nouvelle, se précipita à la prison, il s'entendit déclarer que Marcel Marcelin et José Donovo, vu l'énormité de leur crime, n'avaient pas droit à des visites au parloir. Énormité de leur crime, quelques notes de musique… Et puis quoi encore !

Ce n'était pas fini : quelques jours plus tard, un incendie se déclara dans les locaux de *L'Arche de la Nouvelle Alliance.* Sans l'intervention de voisins couche-tard qui avaient alerté les pompiers, le feu se serait propagé dans les étages, car ces derniers prirent leur bon temps pour arriver, laissant aux flammes le loisir de dévorer les pamphlets intitulés *Vie de Pascal* et la grande photo qui ornait une des cloisons.

Après tous ces événements, Pascal décida de contacter Judas Éluthère, ce qu'il n'avait osé faire jusque-là. Il ne s'imaginait pas qu'un rendez-vous serait si difficile à obtenir. La secrétaire, toujours la même, aussi peu aimable, lui répondit que Judas Éluthère se trouvait en métropole, puis elle lui annonça qu'il était à présent dans le nord du pays où des cousins à lui se mariaient, ensuite elle lui apprit qu'il souffrait de la dengue, une épidémie venant de Cuba faisant un nombre incalculable de malades et, par conséquent, ne recevait personne. Pascal s'entêta et au bout de quatre semaines, il finit par décrocher son rendez-vous. Toutefois, la secrétaire le convia à se rendre non pas au palais du conseil régional, mais au bureau de l'entreprise elle-même, ce qui fit beaucoup réfléchir Pascal. Judas Éluthère voulait-il une entrevue plus amicale et plus simple ?

Un mardi, donc, il reprit le chemin de Sagalin. Pendant le trajet, le souvenir de toutes les heures qu'il avait passées à l'entreprise, plein de foi dans l'avenir et convaincu qu'il serait facile de changer le monde, emplissait son esprit. La ville de Sagalin n'avait pas changé : toujours aussi sale avec quelque chose de rude et d'austère à la fois. Partout, des crottes de macaques et de chiens errants.

Au siège de l'entreprise, le bureau de Judas Éluthère occupait maintenant tout un étage. Pascal s'assit dans la salle d'attente où une musique d'aéroport berçait les oreilles. Pendant plus d'une heure, il fixa les visages des leaders mondiaux : le Mahatma Gandhi, Nelson Mandela, Barack Obama et Kwame Nkrumah qui souriaient contre les cloisons. Il songeait à s'en aller quand enfin une secrétaire vint le chercher.

Judas Éluthère n'avait rien perdu de sa beauté et de son élégance. Comme toujours, ses chaussures étaient soignées, faites de cuir verni aussi souple qu'un tissu et richement travaillé. Pourtant il paraissait fatigué. Sa voix surtout, rauque et inégale, coulant avec peine de sa bouche un peu trop rouge.

Pascal se rappela les sentiments ambigus que, sans se l'avouer, ils avaient éprouvés l'un pour l'autre. Comme on était loin de tout cela à présent !

À sa vue, Judas Éluthère se leva vivement, fit le tour de son bureau et vint planter sur les joues de Pascal un baiser affectueux dont on sentait néanmoins toute l'hypocrisie. Un baiser de Judas, quoi ! Puis il lui désigna un fauteuil : « J'ai appris que tu étais revenu au Marais Salant, dit-il avec un sourire onctueux, à ma surprise tu n'as pas cherché à me voir. » Sans relever ce reproche injustifié, Pascal sourit lui aussi : « Au contraire, depuis mon retour j'essaie d'avoir un rendez-vous avec toi mais ta secrétaire multiplie les obstacles. Qu'as-tu à me reprocher ? Tu n'imagines quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans l'attentat ! Je n'aimais pas Monsieur Pacheco, mais toi non plus si j'ai bonne mémoire. »

Judas Éluthère, qui s'était rassis derrière son bureau, se leva et vint offrir à Pascal une cigarette.

– Je sais que les Lucky Strike sont tes préférées et que tu ne fumes rien d'autre. Je n'ai jamais cru que tu avais quelque chose à voir avec l'attentat, il est normal cependant que l'on t'interroge à ce sujet, étant donné que tout le monde connaissait la haine que tu portais à Norbert.

– Pour quelle raison as-tu fait arrêter Marcel Marcelin et José Donovo ? Pourquoi faut-il que ton œil soit si noir ? Car c'est toi, n'est-ce pas, qui es derrière tout cela ? interrogea Pascal sèchement.

Judas Éluthère secoua la tête et se perdit en dénégations. Pascal, sachant qu'il n'en obtiendrait rien de plus, reprit :

– Quand je me suis rendu à la prison pour les voir, j'ai été stupéfait d'apprendre qu'ils n'avaient pas droit au parloir. Où est la justice ? On parlait de crime alors qu'il s'agissait de peccadilles.

Judas Éluthère eut un geste évasif.

– Puisque je te dis que je n'ai rien à voir dans cette affaire-là. Pourquoi y prêtes-tu tant d'attention ? Pourquoi perds-tu ton temps avec ces hommes-là ? As-tu lu l'opuscule qu'ils ont rédigé à ton sujet ? Il est parfaitement nul et prétend imiter un des Évangiles de Notre Seigneur Jésus-Christ, celui de Marc, je crois ! Je te l'ai dit, ils n'ont rien dans la tête et ne feront que t'apporter des ennuis.

Pascal tira une bouffée de sa cigarette et Judas reprit :

– Je te l'ai déjà dit : il y a deux catégories d'hommes, les gagnants et les perdants, ceux dont la vie est un chaos et ceux qui parviennent à l'organiser. Les premiers sont des losers, comme disent les Anglais.

– Tu as l'air fatigué, répéta Pascal, est-ce parce que tu es entré en politique ? Je te donnerai une infusion très efficace, la passifloreine. C'est une plante que mes parents cultivaient au *Jardin d'Éden et* dont ils disaient le plus grand bien.

Judas Éluthère eut un geste de remerciements et Pascal continua avec insistance :

– Tu es devenu président du conseil régional. As-tu oublié que nous disions que la seule voie à suivre était celle de l'indépendance ?

– Indépendance ! s'exclama Judas Éluthère, c'est un mot qui ne veut plus rien dire. Il faut marcher avec son temps. De nos jours, aucun pays n'est indépendant. La Chine dépend des États-Unis, l'Arabie saoudite, des autres pays du Golfe. Je te répéterai comme Norbert Pacheco : ce qu'il faut assurer à chaque homme, c'est un bon salaire, un bon logement et une bonne éducation pour ses enfants. Il avait parfaitement raison mais nous n'avons pas voulu l'écouter.

– L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, grommela Pascal, ne sachant que dire d'autre.

– Puisque tu parles de nourriture, dit Judas, je vais t'emmener à l'îlet Bédier, j'y ai découvert un petit restaurant *Au Bec Fin,* qui est tenu par des Indonésiens. Tu sais que, dans notre pays, on trouve de tout. La semaine dernière, un navire a

débarqué une centaine de Japonais, mais ceux-là ne s'occupaient pas de restauration, ils étaient dans l'informatique. On cuisine *Au Bec Fin* le meilleur « Nasi Goreng » de la planète.

Pascal hésita. Il ne pouvait plus supporter l'arrogance de Judas Éluthère et ses airs satisfaits. En même temps il lui paraissait impératif de garder de bonnes relations avec ce dernier. Aussi finit-il par accepter et les deux hommes quittèrent ensemble l'entreprise *Le Bon Kaffé*. À présent, Judas Éluthère possédait une rutilante décapotable bleu marine. Ils prirent place, Judas saluant de la main le vieux gardien qui, Pascal s'en souvenait, n'avait pas changé.

32.

Pour accéder à l'îlet Bédier, il fallait prendre une route en lacets puis se diriger vers la capitainerie de Sagalin située à près de dix kilomètres. Là, des marins déguisés en gondoliers vénitiens conduisaient deux vedettes jusque *Au Bec Fin*. Il fallait bien une heure d'attente avant de prendre la mer. Comme Judas Éluthère était connu, on le fit embarquer avant les autres. Quand ils furent à bord, Pascal, laissant Judas se vautrer dans un des fauteuils de cuir rouge du fumoir, grimpa sur le pont et regarda tout autour de lui.

La mer ne ressemble pas à la mort. Elle est vive, gaie, rieuse. Elle change ses parures pour plaire au grand ciel qui la domine tout là-haut. Pour lui plaire, tantôt elle se vêt de bleu, tantôt elle se vêt de vert ou de gris. Elle se vêt seulement de noir quand les vents marins viennent des pays du Sud où il fait trop chaud. Elle se creuse aussi de vagues en montrant ses dents d'écume. Malgré ses airs paisibles, ses airs joyeux, la mer est un cimetière, une pierre tombale. Depuis des temps et des temps, elle en a vu couler par le fond : des vaisseaux négriers avec leur charge de bois d'ébène, des galions espagnols avec leurs trésors de pierres précieuses et de diamants, des vedettes charroyant de la juteuse drogue depuis les pays de l'Amérique latine et des paquebots recelant dans leurs flancs les bijoux des touristes nantis. On dit que ses profondeurs sont bleues et toujours froides, on dit qu'elles abritent des formes dont on ne distingue pas l'origine exacte. Est-ce que ce sont des bêtes ? Comment sont-elles arrivées là où elles sont ? En tout cas, elles paraissent heureuses, elles jouent et dansent librement dans le grand silence des fonds marins. Les animaux favoris sont le requin blanc et le requin pierre de lune. Contrairement à ce que l'on pense, ils ne touchent pas les humains car ils n'aiment pas l'odeur, ni le goût du sang ; ils se poursuivent, inoffensifs, innocents comme des enfants. Après eux, la mer aime les pieuvres et les poulpes qui agitent leurs longs bras effilés. Elle aime aussi les petits

poissons aux formes tendres : poissons-chats, poissons de lune et surtout les poissons volants qui, vêtus de leur habit de lumière, cabriolent hors de l'eau. Tout au fond sont disposés les coquillages, pareils à des boîtes ouvragées et dont les reflets précieux animent l'obscurité. La mer est riche de trésors que les yeux des humains ne connaissent pas.

Après cette visite à Sagalin, les relations entre Pascal et Judas Éluthère reprirent de façon épisodique, superficielle. Rien n'était plus comme avant. Parfois même, Pascal se demandait si Judas ne s'était pas rapproché de lui pour mieux le surveiller et détruire les projets qu'il caressait.

Premier exemple : au fur et à mesure que les semaines passaient, il s'était trouvé perdu dans sa maison du Marais Salant, avec sa dizaine de pièces et son immense jardin car, enfin, la colonie rasta avait fini par s'en aller. Il décida d'en faire un refuge pour migrants, car s'il avait toujours admiré les migrants, ces hommes et ces femmes qui confiaient leurs dernières économies à des passeurs et qui risquaient leur vie sur des bras de mer démontée, il n'avait jamais rien fait en leur faveur. À sa demande d'autorisation, il reçut en réponse un billet d'un sous-fifre du conseil régional qui lui déclarait que toute demande de ce genre était refusée car les migrants étaient tous de dangereux terroristes. Deuxième exemple : il décida alors de faire de cette maison un centre sportif. Grâce aux fils désœuvrés d'Albertine, il ne serait pas nécessaire de faire appel à des moniteurs. Cette fois encore, sa demande fut refusée.

Déçu, il se replongea dans ses écrits. Il envoya à Judas un exemplaire du *Livre du juste* qui venait d'être publié à compte d'auteur par une petite maison parisienne ainsi qu'un paquet de passifloreine qu'il avait constamment oublié de mettre à la poste. Quelques jours plus tard, la secrétaire, aimable cette fois, l'invita à un débat au palais du conseil régional. Deux philosophes de grand renom, en visite dans le pays,

donneraient leur avis sur son livre. Il eut la faiblesse de se sentir flatté. Quand il annonça cette nouvelle à Albertine, elle fit la moue.

Elle avait fait un rêve qui selon elle n'augurait rien de bon de cette rencontre. Au contraire, elle était un prélude à des dangers plus graves. Pascal refusa de l'écouter. En effet, Albertine, comme Maria, faisait partie de la triste espèce de ceux qui analysent à satiété leurs rêves. Au début de leurs amours, comme ils se réveillaient très tard, elle n'avait pas le temps pour cette analyse mais depuis quelques semaines, ses conciliabules sans fin avec sa mère avaient repris : « Tu as rêvé de sang ? interrogeait-elle, cela veut dire affront. Fais bien attention aux gens que tu rencontres aujourd'hui. » Foutaises que tout cela, pensait Pascal, bien décidé à n'en faire qu'à sa tête. Résolu, il prit le chemin de Porte Océane.

Le palais du conseil régional était le fleuron de Porte Océane. Il avait été rebâti après le terrible cyclone de 1928, selon les plans d'un architecte suédois venu passer ses vacances au pays et qui en était tombé amoureux. C'était une construction fort élégante avec une double volée de marches, sur lesquelles les touristes aimaient à se faire photographier.

La salle où devait avoir lieu le débat était pleine à craquer, remplie de ces gens qui n'ont rien de mieux à faire de leur après-midi. Les discussions s'engagèrent de façon très animée et durèrent près de deux heures. Malheureusement il fut évident pour Pascal que les deux philosophes, en dépit de leur courtoisie, ne pensaient rien de bon de son livre et faisaient de leur mieux pour attirer à eux-mêmes les lecteurs. Déçu, Pascal se retira avant la réception.

Il était à peine revenu chez lui au Marais Salant quand la télévision lui apprit que Monsieur le président du conseil régional avait été victime d'un grave accident de voiture, alors qu'il revenait de Porte Océane. Il avait miraculeusement

échappé à la mort, mais sa décapotable s'était totalement écrasée contre un arbre. La journaliste expliqua que Judas Éluthère avait dû s'endormir au volant.

Saisi par un sombre pressentiment, Pascal ne ferma pas l'œil de la nuit. Le lendemain matin, il reçut un coup de téléphone de Maître Lafitte lui demandant pourquoi il avait donné à Judas Éluthère un paquet de passifloreine. « Je lui ai donné de la passifloreine, répondit Pascal, parce que mes parents considéraient que c'était un puissant remontant. – C'est peut-être cela qui l'a fait s'endormir au volant, ne croyez-vous pas ? » insista moqueusement l'avocat. Pascal jura que cette idée était absurde.

Néanmoins, pour incroyable qu'elle fût, la rumeur qu'il avait donné au président du conseil régional de quoi l'endormir, enfla. On en discuta sur les vérandas, dans les salles de séjour, dans les salles à manger, dans les cuisines et surtout dans les chambres à coucher. Les langues trouvèrent leur bonheur : dire qu'il avait été mêlé à l'attentat qui avait causé la mort de Norbert Pacheco. Voilà qu'à présent il était peut-être coupable d'avoir tenté d'assassiner le président du conseil régional.

Pascal fut obligé de recevoir la visite de Monsieur Joyau, un métropolitain qui écrivait un ouvrage sur les plantes médicinales locales. Ce dernier s'amena à l'heure du déjeuner, vêtu d'un tee-shirt et d'un short, paradant cette dégaine que les étrangers affectent trop souvent sous nos cieux. Pascal lui expliqua que la passifloreine ne présentait aucun danger d'endormissement et qu'il en avait bu des litres et des litres dans son enfance. « Des litres et des litres, répéta le visiteur. Pourquoi vos parents vous en donnaient-ils à boire ? – Ils m'en donnaient, répondit Pascal, chaque fois que je me sentais fatigué. »

Là-dessus, les Renoux, les voisins de droite, qui venaient de se faire construire une piscine à débordement au bord de laquelle ils invitaient leurs amis à déjeuner, lui enlevèrent le

bonjour. Il est vrai qu'ils l'avaient déjà enlevé à Albertine, lors de ses apparitions dans le quartier. Peu à peu, Pascal redevint comme un paria. Il suffisait qu'il s'arrête au bar du coin pour que la moitié des clients s'en aille, tandis que l'autre moitié lui lançait des regards furibonds. L'atmosphère devint irrespirable.

Ce qui le torturait était que Judas Éluthère était depuis plusieurs semaines absent du pays. Sa secrétaire, carrément glaciale à présent, lui avait fait savoir qu'il avait été appelé par le président de la République lui-même pour donner son avis sur le communautarisme qui fait tant de mal à la nation.

33.

Au milieu de tous ces soucis, un matin, Pascal vit sur le trottoir un homme dont les traits lui parurent familiers. N'était-ce pas Espíritu ? Oui, c'était bien Espíritu, fumant un petit cigare brésilien. Il se précipita vers Pascal et le serra affectueusement contre lui. Pascal accepta cette étreinte de fort mauvaise grâce et l'interrogea sèchement : « Que fais-tu ici ? » Car il était convaincu qu'Espíritu, en prétendant lui venir en aide et en l'expédiant chez les Mondongues, s'était en réalité moqué de lui et l'avait sciemment jeté dans la gueule du loup.

L'autre, apparemment indifférent à toutes ces pensées, l'entraîna à l'intérieur de la maison. Quand ils se furent installés devant deux bols de café, Espíritu déclara :

– Je suis venu t'annoncer une nouvelle importante : ton père va partir. Je pense que tu dois venir le voir avant son départ, sinon, toute la vie, tu ne cesseras de répéter qu'il t'a abandonné et de te demander pourquoi.

– Il va partir où ? interrogea Pascal.

Espíritu eut un geste évasif.

– Partout où on l'appellera. Là où on aura besoin de lui. Tu dois venir prendre sa succession.

– Sa succession ? s'exclama Pascal, qu'est-ce que tu veux dire ? Personne ne m'a jamais expliqué ce que l'on attendait de moi.

– Mais, s'écria Espíritu, on t'a dit que tu avais pour mission de changer le monde, de le rendre plus tolérant, plus harmonieux.

– Le rendre plus tolérant et plus harmonieux, hurla Pascal, mais comment y parviendrai-je tout seul ?

Pascal éprouvait des sentiments contradictoires. Quitter le Marais Salant, c'est-à-dire quitter Albertine, il n'en aurait pas demandé davantage. Ce serait une manière plus ou moins

élégante de lui faire ses adieux. « Nous parlerons de tout cela une autre fois. Je ne te demande pas de prendre ta décision immédiatement, reprit Espíritu d'un ton conciliant, je te demande seulement de réfléchir à cette éventualité. » Soudain Pascal se tapa le front, il l'avait oublié : « Mais je ne peux pas sortir d'ici. J'ai promis à la police de ne pas quitter le pays. Elle a d'ailleurs confisqué mon passeport. » Espíritu ne parut pas ému par cette nouvelle et éclata d'un grand rire : « Un passeport ? Mais tu n'en as pas besoin et je te rappelle ce que je t'ai déjà dit, je possède un jet privé et je ferai la route que je désire quand je le désire. C'est ainsi que je voyageais avec ton père et que nous nous sommes rendus dans les pays où nous croyions que tout allait mal : Afrique du Sud à cause de l'apartheid, Inde à cause des intouchables et de la condition des femmes, Irak, Iran… Je connais toutes les tours de contrôle et bien hardi celui qui me demandera des papiers. »

L'idée était de plus en plus tentante. Pascal ne s'était jamais résigné à ne pas connaître son père et à ne pas savoir d'où il venait exactement, même si c'est là la condition de la grande majorité des mortels.

Pour rendre la communication plus facile, Espíritu s'installa chez Albertine où les enfants l'entourèrent comme un père. C'était des taquineries, des plaisanteries, des jeux à n'en plus finir. Cette effervescence ne tarda pas à agacer Pascal car les enfants d'Albertine, Igor excepté, ne s'étaient jamais comportés ainsi avec lui. Au contraire, ils lui avaient toujours manifesté la plus grande froideur. La mère d'Albertine, elle aussi, sembla sensible au charme du nouveau venu. Elle lui cuisinait de petits plats et lui servait un rhum à 55 degrés qu'elle gardait dans sa réserve. Espíritu n'était pas en reste. Il portait ses paniers quand elle se rendait au marché, et même parfois, l'escortait chez ses amis. Quant à Albertine, elle aussi semblait conquise par cet oncle tombé du ciel.

Les choses traînèrent pendant des jours, voire des semaines, Pascal ne parvenant pas à prendre une décision, quand Espíritu, passant son bras sous le sien comme il aimait à le faire, lui proposa : « Est-ce que tu voudrais venir voir le jet privé dans lequel nous irons au Brésil ? »

Il était deux heures de l'après-midi et la chaleur était torride. Dans les rues désertes, les ombres se rapetissaient sous les pieds des rares passants. Comme on sortait d'un plantureux déjeuner chez Albertine, il aurait été sans nul doute plus agréable de faire la sieste dans une chambre climatisée mais, chez Pascal, la curiosité l'emporta. Il acquiesça et les deux hommes prirent la route.

Au début du siècle, l'aéroport de Valmondon avait été le théâtre des prouesses aériennes des fils de nantis, propriétaires terriens et grands négociants. L'un d'eux, Philippe de Laville-Tremblay, grâce à ses exploits, figurait dans les guides touristiques du pays. Aujourd'hui, l'aéroport était connu car s'y tenaient des fêtes sportives de grand renom : tournois de ping-pong, courses de vélos, combats de boxe. Il avait la forme d'un vaste triangle isocèle bordé d'un côté par le bleu de la mer et de l'autre par des arbres au fût majestueux : sabliers, mahogany, mapou lélé.

Le Gulfstream G650 ER qui appartenait à Espíritu était garé dans un vaste hangar. Pascal l'examina avec une stupeur admirative. La carlingue pouvait contenir dix personnes à en juger par le nombre de fauteuils disposés autour d'élégantes tables basses. Un tapis rouge dont on devinait le moelleux couvrait le sol et un téléviseur à écran plat occupait une des cloisons. Pascal, habitué au caractère sommaire de la deuxième classe des avions de ligne, n'en revenait pas.

– Nous irons à Miami et à New York avant de descendre au Brésil, déclara Espíritu.

– À New York ? s'exclama Pascal stupéfait, car il avait tant rêvé de cette ville, mais ce n'est pas la route du Brésil, le Brésil est beaucoup plus au sud, me semble-t-il !

Espíritu hocha la tête.

– Oui, bien sûr, mais ce sont des villes qu'à mon avis tu devrais connaître. Tu n'as pas assez voyagé. Combien de fois as-tu quitté ce pays ? Tu n'as pas suffisamment frotté et limé ta cervelle contre celles d'autrui.

– Nous irons à New York ? insista Pascal.

– Promis, juré ! fit Espíritu.

Ce jour-là, la décision de Pascal fut prise. Les deux hommes se rendirent au bar de l'aéroport et scellèrent leur accord autour d'un punch.

Les jours qui suivirent passèrent très vite. Avec un profond sentiment de libération, Pascal signifia à Albertine qu'il devait accompagner son oncle au Brésil. Elle pleura, fit le grand jeu. Néanmoins, il fut convaincu que ce départ ne lui déplaisait pas. Entre eux, il n'existait plus rien.

À bien réfléchir, rien ne le retenait au pays. Il avait été frappé par le manque de logique de ceux qui l'entouraient. Surtout, il ne se consolait pas de ses démêlés avec Judas Éluthère. Dire qu'un temps, il l'avait cru pareil à lui-même ! Il se rappelait les fois où ce dernier chantait de son joli filet de voix : « J'ai rêvé d'un autre monde où la terre serait ronde… »

Quelques jours avant son départ, Pascal décida de rendre visite à Maria et Marthe. Depuis l'incendie qui avait ravagé *L'Arche de la Nouvelle Alliance,* elles avaient pris refuge dans une cité populeuse, *La cité des merveilles*, et gagnaient leur vie grâce au produit des métrages de toile bleu indigo qu'elles teignaient avec un procédé africain. Quant au métropolitain qui un temps avait partagé le lit de Maria, il avait disparu, sans doute retourné en métropole. Pascal ne voyait jamais Maria sans un vif sentiment de mauvaise conscience. Penser qu'ils s'étaient tant aimés. Penser qu'il avait cru trouver en elle la femme qui le comblerait tant qu'il n'en désirerait aucune

autre. Il en était convaincu, l'amour n'est pas seulement un oiseau rebelle, comme le dit l'opéra bien connu, c'est un dieu capricieux qui n'en fait jamais qu'à sa tête.

Il alla donc informer Maria et Marthe de la décision qu'il avait prise. Marcel Marcelin et José Donovo ayant été ulcérés par leur arrestation arbitraire et leur séjour en prison étaient retournés chercher du travail en métropole. « Tu vas encore partir ! s'exclama Maria d'un ton de reproche. Tu connais le proverbe : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*. Sois patient, un jour ton calvaire sera fini et tu inonderas le monde de ta lumière. – Quelle lumière ? » interrogea Pascal mécontent. Maria ne répondit pas à cette question. Au lieu de cela, elle enchaîna d'une voix excitée : « À New York, nous avons beaucoup d'adeptes de *L'Arche de la Nouvelle Alliance* dans la communauté francophone, aussi nous allons les avertir de ta venue, ils seront très heureux de te recevoir avec les égards que tu mérites. » Cette déclaration, elle non plus, ne plut pas à Pascal. Pourtant il n'en laissa rien paraître et fit honneur aux boissons que Marthe avait préparées.

34.

Espíritu, épuisé par ses longues heures de pilotage, ne tarda pas à s'endormir à l'arrière du taxi qui les attendait à New York, la bouche ouverte, découvrant ses dents carnassières. Quel drôle de corps, Espíritu, avec ses grands yeux pétillants d'ironie et ses paroles dont on ne comprenait pas toujours le sens. Pascal ne cessait de se demander si, en fin de compte, il avait bien fait de le suivre à nouveau.

Il s'était assis à côté du conducteur car il ignorait comment en Amérique les gens sont bavards et n'ont aucun scrupule à bombarder leur interlocuteur de questions souvent fort indiscrètes. Le chauffeur était un Haïtien, la peau tannée comme un vieux cuir, le visage barré par une moustache fleurie. Depuis si longtemps qu'il bourlinguait en Amérique, il ne parlait pratiquement plus que l'anglais. Dans sa bouche, avec ses maladresses et ses hésitations, le français sonnait comme une langue étrangère. Il s'exclamait : « Comment ! Vous n'avez jamais visité Port-au-Prince ? Comment ! Vous ne connaissez pas New York ? Comment ! Vous n'avez jamais visité Paris non plus ! » Pascal se voyait obligé de répondre à ses interrogations stupides, lui qui aurait préféré se concentrer sur la ville.

Alors que Miami lui avait paru une métropole sans grand intérêt, embellie surtout par la proximité de la mer et la morsure du soleil, tout ce qu'il découvrait à New York lui paraissait précieux, rare, inestimable : les taxis jaunes, la foule multicolore et bigarrée qui emplissait les rues se coupant à angle droit, les gratte-ciel, surtout les gratte-ciel, lui qui n'avait jamais vécu plus haut qu'au troisième étage. Quel effet cela produisait-il de se trouver tout là-haut ? Il paraît que sur les toits on cultivait de véritables jardins potagers : de la salade, des légumes, des fruits et les gens se nourrissaient de ces racines du ciel. On traversa New York en diagonale d'un bout à l'autre. Au fur et mesure qu'on avançait, le soir tombait. Quand on arriva au pont de Brooklyn, il faisait nuit

noire. De chaque côté du fleuve, les réverbères s'illuminaient, pareils à des ballons étincelants.

L'hôtel *Belo Horizonte*, hôtel cinq étoiles où ils avaient retenu deux chambres, était très connu des hommes d'affaires brésiliens à qui il offrait toutes sortes de distractions. Au temps du carnaval par exemple, le personnel se déguisait et on dansait la salsa. Pour dîner, Espíritu, qui semblait connaître le coin comme sa poche, emmena Pascal dans un restaurant mexicain situé non loin : *La Rosita*. On voyait bien d'après leur élégance et leur beauté que les serveuses n'étaient pas là seulement pour changer les assiettes et remplir les verres. Elles devaient sûrement accompagner les clients dans des endroits plus intimes. Pascal et Espíritu commandèrent un plat que Pascal n'avait jamais mangé : un ragoût de porc couvert de chocolat et qu'ils arrosèrent de force téquila.

Laissant Espíritu, qui se disait fatigué, retourner seul à l'hôtel, Pascal se lança à l'assaut de la ville. Il traversa des rues, des artères dont il ne savait pas le nom. Tantôt la lumière l'inondait venant d'espaces situés au-dessus de sa tête, tantôt des carrés d'ombre leur succédaient. Il passait ainsi de l'éclat du jour à la noirceur de la nuit. Son cerveau enfiévré le menait comme un aveugle ici et là. À un moment, il se trouva au bord d'un fleuve. Un bateau violemment illuminé descendait lentement vers l'embouchure. Car c'est là qu'il se dirigeait sans doute. Pascal aurait aimé être à bord et lever son verre à l'amitié et au partage.

Il suivit une petite foule qui entrait dans un immeuble. C'était une boîte de nuit, *The Blue Cacatoes*. Une femme noire vêtue d'une robe blanche chantait. Toute la désespérance du passé était dans sa voix. Elle charroyait la servitude dans les plantations du Sud, la ségrégation, les lynchages, les corps, étranges fruits, suspendus aux branches des arbres. En même temps, elle était pleine d'espoir, riche d'un vibrato qui donnait foi et courage. Peut-être était-ce là l'Amérique des Noirs : des

tribulations qui n'empêchaient pas une détermination profonde permettant de vaincre les obstacles et de garder les rêves intacts. Comme les premiers couples s'enlaçaient, Pascal se retira et rentra à l'hôtel. Il était environ deux heures du matin.

À sa surprise un rayon de lumière brillait sous la porte de la chambre d'Espíritu. Pascal crut entendre deux voix, l'une plus haute, cristalline. Espíritu était-il avec une femme ? Pascal n'avait pas voulu offusquer Albertine, mais il ne s'était jamais fait d'illusion sur la nature de ce qu'il se passait entre sa mère et Espíritu. Un après-midi, il les avait pratiquement surpris dans les bras l'un de l'autre. Il en riait quand il sombra dans l'eau sans fond du sommeil.

Il en riait encore le lendemain matin quand Espíritu vint le réveiller. Les deux hommes se restaurèrent avec un plantureux petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel puis ils prirent place dans un des taxis, à l'arrêt sur un parking qui s'étendait non loin. Très vite, l'euphorie qui emplissait Pascal la veille en découvrant New York fit place à un désenchantement stupéfait. Où étaient passées la richesse et la beauté qu'il avait cru entrevoir la veille ? Le matin était sale et gris. Les rues étaient bondées, pleines de gens portant des vêtements sans grâce, uniformément coiffés de lourds bonnets incolores ou de casquettes sans élégance, courant derrière les autobus ou descendant les escaliers des métros. Après un trajet de près d'une heure, le taxi s'arrêta devant un petit immeuble en forme de temple avec des colonnades, s'élevant au milieu d'un jardin miteux.

Quand ils y pénétrèrent, ils s'aperçurent qu'une cinquantaine de personnes les attendait : des hommes, des femmes et même des enfants. À leur vue, tout ce monde se leva et fit le salut plein d'humilité que Pascal détestait tant : tête baissée, mains jointes reposant à la hauteur de la poitrine. Un pasteur, vêtu d'une aube bleue qui répondait au nom de pasteur Edison et les avait familièrement embrassés, monta sur l'estrade et commença son prêche.

Pascal avait étudié l'anglais au lycée, mais il n'en avait rien retenu et l'avait rangé tout de suite parmi les matières qu'il convenait d'oublier. Voilà que ce matin-là, à sa surprise, il comprenait parfaitement cet homme, tous ces gens qui parlaient anglais. Plus surprenant encore, lui-même s'exprima en anglais et dit : « Vous ne savez pas qui je suis, parce que je ne le sais pas moi-même. Il me paraît présomptueux de croire que je suis d'une autre origine que la vôtre. Qu'ai-je fait pour mériter votre attention ? Toute ma vie a été un long apprentissage. J'ai découvert que la plupart des questions que je me posais n'avaient pas de réponses. »

Certains levèrent la main et intervinrent en espagnol, langue que Pascal n'avait jamais étudiée mais qu'il comprit aussi ce jour-là. Cet échange amical et souriant dura près de deux heures. À la fin de l'entretien, l'assistance entama un cantique qui lui parut familier puis le pasteur Edison leur demanda une dernière corvée : signer des autographes, embrasser des enfants et inscrire leurs pensées sur le livre d'or.

C'est alors qu'une femme d'âge mûr vint vers eux la main tendue et les invita à déjeuner. « J'habite à quelques pas d'ici, sourit-elle. Si vous acceptez, cela me fera le plus grand plaisir. » Sur leur réponse affirmative, elle fit signe à une jeune et jolie fille qui lui ressemblait trait pour trait de s'approcher puis elle se tourna vers le pasteur Edison : « Si vous acceptez vous aussi, révérend, de vous joindre à nous, ce sera pour moi une bénédiction. »

Cette femme s'appelait Denim et était originaire du Tennessee, sa fille s'appelait Norma. Denim était très fière de Norma. L'ayant élevée seule sans mari, sans l'aide de parents, elle était parvenue à en faire une institutrice qui enseignait dans une des meilleures écoles de Brooklyn. En outre, Norma jouait à la perfection de la flûte traversière et faisait partie d'un ensemble qui commençait d'être connu. « Vous vous rendez

compte, ils ont obtenu un contrat avec la Motown », se gargarisait la mère.

Quand le petit groupe sortit du temple, la vue de la rue étroite, bordée d'immeubles lépreux à la façade zébrée par des échelles d'incendie rouillées, serra le cœur de Pascal. Ils entrèrent dans un bâtiment peu reluisant et gravirent l'escalier couvert d'un tapis effrangé, car il n'y avait pas d'ascenseur. Au troisième étage, oh ! surprise ! la porte s'ouvrit sur un salon exigu mais agréable. Des flots de lumière entraient par les fenêtres. Sur la table basse étaient posées les photos de Martin Luther King, de sa femme Coretta et, à un des murs, était suspendu un immense portrait de Malcolm X.

« Que penses-tu de ta matinée ? » souffla Espíritu qui connaissait les opinions de Pascal. Sans répondre pour ne pas engager de polémique, l'autre se borna à hausser les épaules. Le déjeuner fut excellent : des fèves, des carrés de porc assaisonnés et couverts d'une épice inconnue, des tubercules étrangement goûteux.

– Après New York, demanda Denim, où allez-vous ?

– À Recife, répondit Espíritu, à la grande surprise de Pascal qui était convaincu qu'ils se rendaient à Asunción.

– Ainsi, nous ne descendons pas à Asunción ? fit Pascal à voix basse.

– Pas directement, rétorqua Espíritu.

– Où se trouve exactement mon père ? demanda Pascal qui sentait la colère l'envahir.

– Est-ce que je ne te l'ai pas déjà dit ? fit Espíritu.

Le lieu ne convenait pas à une dispute. Aussi Pascal choisit-il de se taire et de se concentrer sur la cigarette qu'il fumait.

De plus en plus se précisait en lui la crainte d'être mêlé à une farce. N'aurait-il pas dû se méfier d'Espíritu ? Où était parti son père ? Était-il mort ? Il ne cessait de se le demander. Après un délicieux café, Denim demanda à Norma de jouer de la flûte pour enchanter les visiteurs. Celle-ci s'exécuta de bonne grâce et ce furent des moments de parfaite harmonie.

Quand ils quittèrent l'immeuble où habitait Denim, le soir était tombé. Miséricordieux, il cachait les plaies de la ville et lui rendait la beauté que le jour lui avait enlevée.

35.

Le séjour de Pascal à New York fut très agréable ; alors qu'Espíritu s'entretenait constamment avec de mystérieux interlocuteurs, il s'en allait à la découverte de la ville. Il en revenait le soir tellement vanné, tellement fourbu qu'il touchait à peine à son dîner. Il aurait pu mériter une médaille d'or tant il visita de lieux dignes de figurer sur la carte du parfait touriste : Ellis Island, l'Empire State Building, l'Audubon Ballroom, le musée de la Black Star Line, le Dakota Building… Cependant, s'il faisait connaissance avec tous ces endroits, ce n'était pas pour obéir à une injonction purement touristique, c'était parce que chacun d'entre eux évoquait des souvenirs personnels.

Ellis Island, par exemple. Quand il était enfant, il avait découvert dans les tiroirs d'Eulalie la photo d'un groupe de jeunes Antillaises en costume matador interrogées par les services de l'immigration. Quelques mots marqués au dos de l'estampe indiquaient qu'elle avait été prise le 6 avril 1911. Pourquoi ces jeunes femmes avaient-elles décidé de s'installer en Amérique ? Eulalie ne le savait pas, elle savait seulement que l'une d'entre elles était une amie de sa grand-mère et avait aussi vécu au Panama. Pascal s'étonnait du courage et de la détermination qu'il avait fallu à ces filles si jeunes, originaires d'un petit pays pour s'en aller si loin de chez elles sans mari, sans homme pour les soutenir.

Audubon Ballroom : c'est là que Malcolm X avait été assassiné sous les yeux de sa famille. Il lui paraissait très proche, Malcolm X, il aurait pu être un parent d'Eulalie, avec sa peau jaune de chabin et ses cheveux un peu roux.

Quant à la Black Star Line, c'est elle qui la première, grâce au rêve de Marcus Garvey, avait conduit les Noirs américains vers la liberté.

Le Dakota Building, c'est devant cet immeuble que John Lennon avait été abattu. John Lennon était devenu son idole. D'abord, il n'avait pas apprécié les leçons de piano qu'Eulalie le forçait à suivre avec Monsieur Démon. Elles lui paraissaient

une ennuyeuse corvée qui faisait partie de la panoplie de l'enfant bien élevé, selon les standards petit-bourgeois de sa mère adoptive. Puis les pouvoirs de la musique avaient agi en lui et il était devenu, à son corps défendant, un mélomane. Il ne faisait pas de différence entre la musique classique et la musique populaire, ainsi qu'on le lui avait appris, et adorait toutes les formes d'harmonie.

Un soir qu'il était de retour à l'hôtel, le pasteur Edison lui téléphona : pouvait-il lui amener un visiteur qui avait fait un trajet considérable, simplement pour faire sa connaissance ? Les deux hommes prirent rendez-vous pour le lendemain. À son arrivée dans le hall de l'hôtel, Pascal les trouva qui l'attendaient. Ils formaient un parfait contraste. Alors que le pasteur, petit et rondouillard, était vêtu de son éternelle aube bleue, le nouveau venu, maigre et efflanqué, était engoncé dans un lourd manteau en poil de chameau, bien qu'on fût seulement au début du mois de septembre, et avait le visage enveloppé d'une épaisse écharpe blanche.

Le pasteur Edison lui présenta l'inconnu :

– Voici mon ami, le Docteur Saül. Je vous l'ai dit, il vient de très loin pour faire votre connaissance. Il vient de Damas.

– De Damas ? s'étonna Pascal.

– Oui, je viens de Damas et je suis le directeur de *La Nouvelle Alliance* dans notre pays.

– Chez vous, vous avez une *Nouvelle Alliance ?* fit Pascal, stupéfait.

– C'est une longue histoire qui ne manquera pas de vous intéresser. J'appartiens à une famille très riche et très catholique. J'avais à peine quatre ans que mes parents me parlaient déjà de la vie éternelle et des moyens de s'y préparer. Est-ce pour cette raison que, au fur et à mesure que je grandissais, je l'ai prise en horreur ? Au contraire, je m'étais mis à rêver d'un monde sans dieu ; adorer une divinité me paraissait révéler la faiblesse du cœur humain. Je rêvais d'un

monde où, guidé par la seule raison, chacun se garderait de faire du mal à son prochain. J'avais formé une association d'athées, de libres-penseurs, toujours prêts à critiquer et à nuire aux dévots. Ne voilà-t-il pas qu'un jour où je revenais de Damas, une grande voix m'a interpellé et m'a fait tomber du cheval que j'avais enfourché : « Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » ai-je entendu vibrer à mes oreilles.

– Cette histoire me rappelle quelque chose, dit Pascal en riant, je l'ai déjà entendue quelque part.

– Cela ne m'étonne pas, répondit Saül, elle est très connue. Avez-vous vu le tableau du Caravage, intitulé *La Conversion de saint Paul* ?

Pascal avoua piteusement qu'il ne connaissait rien à la peinture.

– Si vous voulez, accompagnez-moi au MoMA. New York possède les plus beaux musées du monde.

Il enchaîna :

– Désormais ma vie changea radicalement. De retour à Damas, j'épousai la femme avec qui je vivais en concubinage depuis des années. Dès le plus jeune âge, les enfants qu'elle me donna allèrent à l'école religieuse. Il y a quelque temps, j'ai fondé avec enthousiasme *L'Arche de la Nouvelle Alliance* où nous comptons beaucoup d'adeptes. C'est ce qui m'amène aujourd'hui auprès de vous. Nous serions tellement heureux si vous nous accordiez une visite. Hélas, le pasteur Edison m'a fait comprendre que vous ne pourrez pas m'accompagner.

Pascal était submergé de questions : comment avait-il entendu parler de *L'Arche de la Nouvelle Alliance*, venue d'un pays obscur et sans notoriété ? Que savait-il de Corazón Tejara ? Une étrange pudeur l'emplissait et il laissa son interlocuteur enchaîner anecdote sur anecdote.

« Un jour, racontait Saül, on m'a appelé au chevet d'une femme qui venait d'avoir un terrible accident de voiture (car il était médecin), j'ai été appelé juste avant le prêtre qui devait administrer les derniers sacrements. Mais à peine eus-je posé les mains sur sa poitrine en prononçant à voix haute : ''Pascal, Pascal'' – c'est là votre nom, n'est-ce-pas – qu'elle se leva et se mit à trotter comme une jouvencelle. » Ou encore : « Un matin, des parents désolés me firent venir au chevet de leur fils unique. Il avait avalé des graines de letchis et s'était étouffé. Je posai les mains sur sa gorge. Il se redressa guéri et se mit à parler d'une voix claire. »

À la fin de la visite, ne sachant s'il avait été à la hauteur du personnage qu'on attendait de lui, Pascal raccompagna le pasteur Edison et Saül jusqu'au métro. Comme ils s'apprêtaient à exécuter le salut traditionnel, Pascal les arrêta en leur disant : « Que signifient ces saluts ? Je suis votre frère, pas votre maître ni votre messie, votre frère seulement. »

Quand il n'eut plus de centre d'intérêt à découvrir, Pascal se laissa porter par le rythme de la ville, c'était un cœur vivant qui battait avec démesure et ne connaissait pas le repos. Passé minuit, il se retrouvait assourdi par la clameur des véhicules, perdu au milieu de foules qui allaient il ne savait où. La veille de son départ, il retrouva *The Blue Cacatoes,* la boîte de nuit qu'il avait vainement cherchée les soirs précédents. L'assistance y était toujours aussi dense. Mais la chanteuse avait changé, remplacée par une femme plus âgée et marquée d'embonpoint. Toutefois les airs qui sortaient de sa bouche étaient les mêmes, mélange de désespoir et d'une foi inébranlable. Pascal l'écoutait ému comme il ne l'avait jamais été, tout en sirotant son whisky Glenfiddich : « *Sometimes, I feel like a motherless child…* »

Quand il se décida à partir, il se heurta sur le trottoir à un vieux Nègre qui ne demandait rien à personne mais dont le visage était triste et désolé. Tirant son portefeuille de sa poche,

il prit la liasse de dollars qu'il contenait et la donna au vieillard stupéfait. Pour une fois, celui-ci sera gagnant, se dit-il en retournant à l'hôtel.

36.

Quand ils arrivèrent à Recife, vers onze heures du soir, l'aéroport bourdonnait encore d'activité et était brillamment illuminé. Pendant les derniers moments du voyage, Espíritu avait mis le pilotage automatique et, allongé sur un divan, il n'avait pas tardé à remplir la carlingue du bruit de ses ronflements. Le cœur de Pascal était étreint par une angoisse de plus en plus grande, car il lui semblait qu'à tout moment il pouvait se perdre dans l'obscurité et atteindre le rivage auquel personne ne désire arriver avant l'heure.

Brusquement, quelques instants avant l'arrivée, Espíritu était sorti de son sommeil et avait conduit l'appareil à bon port. Pascal avait ressenti une étrange tristesse à se séparer de ce jet privé qui les avait transportés si fidèlement, à le laisser entre les mains d'une équipe de mécaniciens pourtant solides et compétents en apparence. De plus en plus, il entrait dans un inconnu qu'il ne dominait pas.

La nuit était déjà épaisse, parcourue d'un petit vent frisquet. Les douaniers et les policiers accueillirent Espíritu avec une familiarité respectueuse et des paroles de bienvenue, comme si l'enfant du pays revenait après une longue absence. Par contre, les voyageurs le regardaient avec beaucoup d'étonnement. Les enfants surtout n'hésitaient pas à le dévisager en riant. Pascal n'avait jamais voulu s'avouer combien ce dernier avait un aspect surprenant ; ce n'était pas seulement sa vêture – costume en toile rayée d'une coupe vieillotte, boutonné jusqu'au col, bottes en cuir vernissé agrémentées de larges revers – c'était surtout son maintien : la bosse qu'il semblait porter cachée dans son dos. Espíritu, lui-même, ne paraissait nullement sensible à l'impression qu'il causait et marchait à grands pas, sa valise à la main, comme si de rien n'était. Une file de taxis était rangée devant l'aérogare et les deux hommes s'engouffrèrent dans une Mercedes.

Les Tejara habitaient Mangistu, faubourg élégant et cossu. Ils occupaient la même maison depuis le XVII^e siècle, depuis le temps où un Tejara s'était distingué comme défenseur des pauvres. La villa était une succession de pièces spacieuses, décorées de tableaux de maîtres. Deux domestiques les accueillirent et embrassèrent Espíritu avec familiarité. Ils parlaient parfaitement français et se tournèrent vers Pascal. « Vous avez fait bon voyage ? » demandèrent-ils. Espíritu les présenta : « Elle, c'est Margarita, lui, c'est Hermenius. » Malgré l'heure relativement tardive, ceux-ci leur proposèrent à dîner mais ils répondirent par la négative. Passant son bras sous celui de Pascal, Espíritu le conduisit au premier étage.

À peine eut-on ouvert la porte d'une chambre confortable avec son lit-divan recouvert d'une épaisse courtepointe orange, que Pascal, curieusement, sentit flotter une présence. Se tournant vers Espíritu, il lui demanda : « C'est ici que mon père habitait, n'est-ce pas ? – Oui, répondit Espíritu, c'était sa chambre jusqu'à ses dix-sept ou dix-huit ans. Ensuite, c'est une de nos tantes qui a vécu ici, mais demain est un autre jour. Demain, nous commencerons les affaires sérieuses. »

Resté seul, Pascal sortit sur le balconnet qui agrémentait la pièce et surplombait l'immensité du jardin. On ne voyait pas la lune, cachée par les nuages couleur d'encre qui se bousculaient dans le ciel. Le vent avait encore fraîchi et Pascal eut le pressentiment que ce voyage ne serait pas tel qu'il l'imaginait. En même temps, cette fraîcheur, cette opacité l'apaisaient. La veille de son départ, les voisins n'avaient-ils pas, cette fois encore, déversé le contenu de leurs poubelles sur les plates-bandes du jardin ? Après avoir fumé nombre de Lucky Strike, il se résigna à rentrer se coucher.

À la tête du lit, sur une table de chevet, une photo représentait un adolescent très beau, la toison bouclée et les yeux en amande étincelant d'intelligence. Il était vêtu de façon moderne et on n'aurait pu dire avec certitude l'époque à laquelle la photo avait été prise. Qui était-il ? Était-ce Corazón

Tejara ? Pascal trouvait une certaine ressemblance entre cet inconnu et lui. Il n'avait jamais vu de portrait de son père. Dans son esprit, il lui donnait les traits qui lui convenaient. Tantôt beau, tantôt laid et affublé d'une moustache ridicule tel que l'avait suggéré Sarojini. Quand il rangea ses vêtements dans l'armoire, il y trouva des albums de photos numérotés de un à quatre et les ouvrit vivement. Alors là, il eut tous les Corazón Tejara qu'il pouvait souhaiter. D'abord bellâtre, un peu marlou, toujours flanqué d'une fille séduisante, puis intellectuel, engoncé dans un costume Mao à quatre poches et portant une lourde serviette, enfin mage enveloppé d'une ample toge. Ils étaient tous là.

Pascal s'endormit ravi car il avait l'impression d'enfin mieux connaître celui qui l'avait engendré. Cette nuit-là, il fit un rêve que n'aurait pas désavoué Albertine. Il se trouvait devant une haute montagne couverte d'une épaisse végétation et ne savait comment la franchir. Gravir une montagne, aurait dit la mère d'Albertine d'un ton sentencieux, cela signifie se heurter à un obstacle insurmontable.

Vers dix heures du matin, Espíritu vint interrompre ses rêveries et s'assit au bord du lit, un de ses éternels cigares fiché au coin de la bouche. « Fais un effort pour me comprendre, dit-il. Voilà des semaines que ton père est parti et t'a laissé libre de lui succéder comme tu le désires. – Tu veux dire que je ne le verrai pas pendant mon séjour ? » dit Pascal faisant un effort pour ne pas céder à la colère car, cette rencontre, il l'attendait depuis longtemps. Comme l'autre ne lui répondait pas, il insista :

– Je te demande de m'expliquer ce que tu entends par l'expression : Ton père est parti. Qu'est-ce que cela veut dire ? A-t-il simplement quitté Recife ? Est-il mort ?

– Je pourrais te répondre par l'affirmative, dit Espíritu, cela signifierait-il quelque chose ? Car, je te l'ai déjà dit : tout dépend du sens que nous donnons à ce mot de mort ; pour certains, ce n'est qu'une séparation provisoire, pour d'autres, c'est l'entrée dans un autre état. Un poète a écrit *les morts ne sont pas morts*. C'est un Africain, je crois, du nom de Birago Diop. Tu connais ce poète, n'est-ce pas ?

– Trêve de finasseries, s'exclama Pascal avec rudesse, réponds-moi par oui ou par non.

– Oui, non, je te répète que, dans ce domaine, cela ne veut rien dire, insista Espíritu, mais si cela peut te faire plaisir, je te répondrai que oui.

Pascal se leva, luttant contre l'envie trop forte de rouer Espíritu de coups de poing et de coups de pied, et sortit sur le balconnet. Qu'allait-il faire à présent ? Qu'allait-il devenir ? Voilà qu'il se trouvait largué dans un pays inconnu, dont il ignorait aussi bien la langue que les mœurs. Vers qui se tourner ? Qui pourrait lui venir en aide ? Il se décida à rentrer à l'intérieur de la chambre.

Espíritu n'avait pas bougé. Vautré sur le lit, il l'accueillit avec un de ses sourires dont il avait le secret. « Nous ferions mieux, déclara-t-il, de descendre prendre le petit déjeuner. Comme tu le verras, la cuisine brésilienne est des plus savoureuses. Margarita, pour notre plus grand bonheur, nous régale depuis des années de petits plats succulents. Remarque, un temps, elle a été la maîtresse de ton père et elle se sent un peu chez elle. » Sans lui répondre, Pascal le suivit et descendit avec lui au rez-de-chaussée.

La salle à manger, élégante elle aussi, était décorée de bouquets de fleurs violacées que Pascal n'avait jamais vues. Il s'assit sur une chaise placée près d'une table en rotin vert et blanc. Pendant le petit déjeuner qui suivit, Espíritu n'arrêta pas son bavardage ; un verbiage creux, superficiel, qui n'avait pour but que de remplir le silence et d'empêcher Pascal d'exprimer sa colère et sa déception. « Tu vois, disait Espíritu,

c’est de la confiture de mangue, il faut savoir cueillir les fruits à point avant que les mangots ne soient tout à fait mûrs, car alors, ils donnent une purée fort peu goûteuse. »

Il n’était pas loin de midi quand Pascal s’en alla à la découverte de la ville. Recife ne manque pas de charme, sa principale beauté étant sa parure d’arbres au feuillage épais et qu’on dirait vernissé comme sur les tableaux de Françoise Sémiramoth. Pourtant, Pascal était insensible à cette vue. Il se demandait s’il ne ferait pas mieux de retourner au pays. Quelque chose lui disait que son aventure n’était pas encore terminée. Il lui restait des drames à vivre, un point final à atteindre.

Le centre de Recife est occupé curieusement par une île qu’une série de ponts permet d’atteindre. Pascal s’engagea sur l’un d’entre eux et, debout sur le parapet, regarda l’eau qui bouillonnait en dessous de lui, puis il reprit sa route sans but véritable. Au bout d’un moment, il atteignit un quartier qui le surprit par sa hideur. Il devina qu’il s’agissait d’une favela, seul mot qu’il connût en brésilien. Abasourdi, il contempla les arbres rabougris le long des trottoirs, les façades lépreuses des immeubles, bâtis avec des matériaux disparates. Le bois voisinait avec le fer, avec des plaques de ciment et des bouts de plastique. Dans les rues étroites et mal pavées grouillait une humanité en haillons ; les femmes faisaient la queue aux fontaines comme dans les pays sous-développés, les enfants jouaient au football dans l’espoir d’égaler un jour Pelé. Sur cette misère, le soleil indifférent déversait à pleines mains ses rayons comme il a coutume de le faire dans les pays tropicaux et il faisait chaud comme à l’intérieur d’un four. Le lendemain matin, Pascal prit avec Espíritu la route pour Asunción.

37.

Pascal avait gardé une triste image de l'ashram *Le Dieu caché*. Dans son souvenir c'était une bâtisse sans grâce, rectiligne et le toit plat qui abritait à la fois des chambres particulières et des auditoriums pour les concerts de musique, les colloques et les conférences.

En quelques années, il s'était entièrement modifié à la suite du don considérable d'un Américain du Nevada, désireux lui aussi de changer le monde. Désormais de coquets pavillons d'une ou deux pièces s'élevaient sous des arbres bien taillés et étaient entourés de plates-bandes aux fleurs multicolores. Le clou de cette restauration était une fontaine taillée dans un verre épais de couleur bleue dont l'eau irisée s'abîmait dans une vasque en forme de coquillage.

Espíritu accompagna Pascal jusqu'au pavillon où il était logé, un élégant chalet qui s'ouvrait sur le jardin par une vaste baie vitrée et dont l'intérieur était décoré des inévitables portraits de Nelson Mandela, du Mahatma Gandhi, du pape Jean-Paul II et des autres rêveurs qui, tous, avaient espéré un monde meilleur.

Puis ils se dirigèrent vers la salle d'accueil. Le nouveau directeur qui s'appelait Sergio Stefanini était, malgré son patronyme italien, un natif natal d'Asunción. Il était bâti en athlète, ce qui n'était pas surprenant car à ses heures perdues il dirigeait une équipe de natation composée d'adolescents des deux sexes, *Les pingouins,* qui s'était taillée une excellente réputation à travers le Brésil. Lui aussi parlait le français à la perfection, ce qui donna à Pascal un vif sentiment d'infériorité car lui ne disait pas un mot de portugais.

Ce dernier lui souffla avec obséquiosité : « Il paraît que vous êtes le fils de notre défunt patron, j'ai hâte de vous entendre délivrer votre message. » Défunt, pensa Pascal. Lui donnait-il ainsi la preuve que Corazón Tejara était bien mort ? De quel message parlait-il ? Il n'avait encore rien fait.

À ce moment, comme pour donner raison à Sergio, un groupe d'hommes et de femmes, visiblement des Indiens, envahirent le hall d'accueil. Après des chuchotements et des regards en coin, ils saluèrent respectueusement Pascal de la manière traditionnelle qu'il détestait si profondément. Heureusement ils quittèrent rapidement l'accueil et se rendirent dans une des pièces où avaient lieu les conférences.

Comme à son habitude, Espíritu était pressé et devait retourner à Recife au plus vite. Demeurés seuls, Pascal et Sergio traversèrent le jardin jusqu'au bar-restaurant *La Porte étroite* qui était une innovation fort appréciée. Y voisinaient des nordiques aux cheveux raides et longs tombant sur les épaules, des Latins bruns et trapus, tous les métis que l'on pouvait imaginer. Dans cette bigarrure figuraient même des Africains vêtus de longues djellabas musulmanes et chaussés de babouches de cuir souple. Pascal et Sergio s'assirent à une table à l'écart.

– Aimez-vous la natation ? demanda Sergio sans préambule, si oui, je vous demanderai ensuite de m'accompagner à l'entraînement de mon équipe.

– Où se passe votre entraînement ? Est-ce au *Lagon bleu ?*

– *Le Lagon bleu*, s'exclama Sergio, amusé. Vous connaissez l'endroit ? C'est en effet là que je vais vous conduire.

En se rendant au *Lagon bleu,* Pascal se rappela avec émotion les heures qu'autrefois il avait passées sur cette même route quand il s'y rendait avec Sarojini. Il revoyait le vieil homme qui, pédalant sur un charriot, offrait des *snowballs* parfumés au sirop d'orgeat ; il se souvenait que là habitait un apiculteur qui vantait la qualité de son miel sur une immense affiche. Le *Lagon bleu* n'avait pas perdu son charme. Trois piscines à l'eau bleutée se succédaient le long du front de mer, l'une d'entre elles était réservée à la natation synchronisée et des jeunes filles s'y ébattaient gracieusement.

Pascal et Sergio entrèrent dans les vestiaires où un petit groupe d'adolescents les attendait. « Voici mes enfants, » déclara Sergio, les désignant de la main. L'équipe *Les pingouins* avait pour capitaine un garçon qui se présenta avec un aplomb qui déplut à Pascal : « Je m'appelle Jorge, dit-il, comme l'écrivain Jorge Amado. Ma mère l'adorait et nous avons lu tous ses livres et vu tous les films que les Américains ont réalisés à son sujet. J'espère que vous le connaissez ? Sinon, je vous conseille de vous arrêter à la première librairie venue. » Pascal n'apprécia pas cette plaisanterie mais n'en laissa rien paraître.

Avec Sergio, il suivit l'équipe qui se dirigeait vers une des piscines et ils prirent place sous un arbre qui les protégeait de la chaleur du jour. Les deux hommes s'attardèrent si longtemps au *Lagon bleu,* qu'au moment de leur départ la nuit commençait de tomber. C'était l'heure que Pascal préférait, quand le soir posait doucement les doigts sur son front et quand la bise se mettait à chanter à ses oreilles.

Désormais, sa vie se déroula selon un schéma immuable. Il se réveillait tard et prenait un petit déjeuner qui lui servait aussi de repas de midi. Il devint un habitué de *La Porte étroite* car le vendredi, on y servait une excellente feijoada. L'après-midi, ses cours attiraient une telle foule d'étudiants que les retardataires étaient obligés de prendre place par terre.

De quoi était composé son enseignement ? Pascal avait trouvé son sujet après bien des hésitations : c'était, une fois de plus, une réflexion sur l'expérience qu'il avait vécue à Caracalla. Il tentait d'expliquer pourquoi il s'était enfui. Est-ce parce qu'il avait craint de passer en justice et d'être condamné ? L'image de sa mort l'avait-il rempli de terreur ? Pourquoi tant d'efforts de la part des Mondongues pour bâtir un monde meilleur n'avaient-ils abouti à aucun résultat tangible ? Peut-être ne savaient-ils pas comment y parvenir. S'agissait-il seulement de bâtir un monde sans alcool, sans

cigarettes, sans propriété privée, sans adultère, où tous les hommes seraient égaux devant la mort ? N'avaient-ils pas oublié l'essentiel ? Mais en quoi consistait l'essentiel ? C'était la question à laquelle il n'avait pas su répondre.

Les interrogations des étudiants étaient nombreuses et passionnées. Eux non plus ne comprenaient pas pourquoi Pascal avait fui Caracalla et pourquoi il n'avait pas cherché à exposer le nom du responsable de la mort d'Amanda. Ils pensaient qu'il avait fait preuve de lâcheté et Pascal était bien incapable de se défendre car plus le temps passait, plus il était de cet avis et se faisait le même reproche. Les étudiants avaient peut-être raison. Il aurait dû défendre Amanda, faire la lumière sur ce triste événement.

Après ses cours, il assistait à des concerts de musique, ce qui lui rappelait les soirées à Caracalla quand, accompagné de Joseph, il allait écouter des concerts de rock, des opéras ou des ensembles jouant de la musique populaire : zouk, compas, highlife, reggae.

Depuis qu'il était à Castera, il pensait aussi beaucoup à Sarojini. Dire qu'elle n'avait répondu à aucune de ses lettres ! Il revoyait sa beauté toujours éclatante et ne parvenait pas à oublier le son de sa voix. Il se rappelait ses récits à la fois cocasses et tragiques. Un jour, racontait-elle, les intouchables avaient fait grève car ils n'en pouvaient plus de la modicité de leur salaire. Aussi, les latrines débordaient, les matières fécales s'entassaient dans les pots de chambre, tandis qu'une odeur pestilentielle se répandait à travers toute la ville. Mais ne voilà-t-il pas qu'un matin, en se réveillant, les habitants avaient vu les jardins et les terrasses couverts de roses qui avaient remplacé la laideur par leur éclat inattendu. Ce miracle avait marqué la fin de la grève.

Pascal ne cessait de se demander pourquoi l'ashram n'avait pas gardé de Sarojini un souvenir plus vivace. Il avait seulement entendu dire qu'elle avait changé de travail, qu'elle n'était plus simplement infirmière à l'hôpital de Jaipur mais

qu'elle était devenue directrice d'une association qui défendait la condition des femmes, car les femmes ne sont-elles pas toujours et partout des intouchables ? Aucun droit ne leur est reconnu sauf celui de souffrir.

Un soir, désespéré, il lui adressa une lettre, encore une, où il lui faisait connaître sa présence à l'ashram et où il lui rappelait les moments agréables qu'ils avaient partagés.

Comme il l'avait pressenti lors de leur première rencontre, Sergio Stefanini était vite devenu son ami. Il lui racontait sa vie : comment il avait été injustement soupçonné d'avoir organisé un attentat, ce qui l'avait obligé à s'enfuir de son pays. À Caracalla où il avait pris refuge, il avait été, cette fois encore, injustement accusé de rapports illicites avec la jeune femme qui le servait et n'avait gardé la vie sauve qu'en s'enfuyant, ce qui pouvait sembler plein de lâcheté.

Il espérait qu'en se confiant ainsi il verrait plus clair en lui-même et que s'apaiserait le chaos qu'était devenue sa vie. Cependant, Sergio, bien que l'écoutant avec une profonde attention, n'avait à la bouche que des propos d'une grande banalité : « C'est que vous êtes trop sensible à l'opinion des autres. Chacun de nous doit faire ce qu'il pense être juste et ne pas se soucier de l'opinion d'autrui. » Les deux hommes bavardaient souvent jusqu'à la tombée de la nuit puis, traversant l'ashram en diagonale, ils allaient prendre un dernier verre à *La Porte étroite* où une foule d'étudiants se pressait.

Un soir, comme il rentrait chez lui aux alentours de minuit, il trouva son courrier glissé sous la porte du pavillon. Une lettre venait de Maria qui lui donnait régulièrement des nouvelles de ce qui se passait au pays. Il l'ouvrit, ne s'attendant pas à la bombe qu'il allait recevoir en pleine figure : Judas Éluthère avait quitté le pays. Il n'était plus le P-DG de l'entreprise *Le Bon Kaffé* ; il avait été nommé par le

président de la République ministre de la Cohésion sociale. La cohésion sociale. Qu'est-ce que cela voulait dire ? se demanda-t-il, stupéfait. Puis il se rappela les discours contre le communautarisme qui étaient en faveur à Paris. Le communautarisme était présenté comme un mal absolu, susceptible de détruire la démocratie et l'unité nationale. Ce serait risible si ce n'était en fait si dangereux. Ainsi, Judas Éluthère était à présent doté de pouvoirs extrêmes et pouvait se laisser aller à toutes les exactions qu'il méditait. Maria ne tarissait pas de reproches contre l'ancien ami qui soudain révélait son vrai visage. Pascal déchira la lettre. Tout cela ne le concernait plus, il avait autre chose à accomplir, même s'il ne savait pas exactement ce que l'on attendait de lui.

38.

Bientôt Pascal fut incapable de supporter le respect – le mot est faible, disons plutôt la dévotion – dont tous l'entouraient ; garçons et filles, vieux et jeunes plongeaient par terre pour le saluer dès qu'ils l'apercevaient. Un de ses étudiants, François, avait publié une brochure intitulée *Les Aphorismes de Pascal.*

À chaque fois qu'il les feuilletait, il était saisi d'un sentiment qui ressemblait fort à de la honte. Est-ce moi, pensait-il, qui ai accouché de ces platitudes ? « Il faut avoir le cœur pur comme celui d'un petit enfant. C'est cela que le créateur aime », ou bien : « N'en voulez pas à celui qui vous fait du mal. Au contraire, ouvrez- lui les bras et serrez-le contre vous. » Aussi, il avait toujours refusé de les commenter publiquement, il n'en avait pas moins été obligé d'en signer près d'un millier d'exemplaires.

On était au début de septembre. On entrait dans la saison d'hivernage. L'hivernage le plus pénible depuis l'année 1920, à ce que disaient les météorologues. Les jours étaient aussi noirs que les nuits. Il pleuvait sans arrêt et on se demandait si le ciel ne se lasserait pas de lâcher toute cette eau sur la terre.

Un matin, Pascal reçut une nouvelle lettre de nature à rallumer le soleil dans son cœur. Cette fois, elle n'émanait pas de Maria mais de la secrétaire de Sarojini. Celle-ci lui demandait si sa patronne pouvait venir à l'ashram car elle organisait une série de conférences à travers le monde. En effet, Barati Mukerjee, âgée de quatorze ans, avait été victime d'un mariage forcé avec un vieillard de soixante-quinze ans. Une nuit que le barbon s'apprêtait à venir exercer son droit, elle l'avait lardé de coups de couteau. L'affaire avait fait grand bruit et s'était étalée en première page de tous les journaux. Elle avait été à l'origine d'un procès interminable d'où Barati était sortie libre comme l'air, innocentée par le jury qui avait reconnu la légitime défense. N'était-ce pas là une éclatante

victoire pour la cause des femmes, remportée non seulement par l'Inde mais par le monde entier ? Pascal se précipita auprès de Sergio qui, fouillant dans ses papiers, l'informa qu'il avait reçu une lettre similaire à la sienne et s'apprêtait à lui répondre par l'affirmative.

Ainsi donc, Sarojini allait revenir à Castera. Des jours délicieux s'ouvrirent. Pascal n'en revenait pas. Il se comporta comme un fou. Il fit changer entièrement le mobilier de son pavillon, choisissant un tapis moelleux au lieu de celui qu'il possédait, des reproductions de Matisse pour embellir ses murs et un tissu damassé pour recouvrir son lit. Ensuite, plein de doutes sur lui-même, il s'attaqua à son physique. N'était-il pas devenu vieux pendant toutes ces années loin de Sarojini ? N'avait-il pas grossi et pris du ventre ? En dépit des affirmations de Sergio qui tentait de le persuader qu'il restait un homme fort séduisant, il allait chaque jour se baigner au *Lagon bleu* et avait repris ses marches quotidiennes. Enfin, il engagea un coach qui, à force d'altères et de pédalo, était censé lui faire retrouver sa jeunesse ainsi qu'un ventre plat.

Dans son euphorie, Pascal téléphona à Espíritu et l'invita à venir à Asunción afin qu'il se joigne à ce bonheur qui venait le combler. Hélas, quelques semaines plus tard, au milieu de ces préparatifs, il reçut une nouvelle lettre de la secrétaire de Sarojini : cette fois, elle l'informait que le corps de Barati, qui avait disparu de chez elle, avait été retrouvé à la lisière d'une forêt, à moitié dévoré par les bêtes sauvages. Le meurtrier courait encore. Pascal crut mourir. Il tenta de joindre Sarojini mais n'y parvint pas. Il comprit qu'il ne reverrait pas celle qu'il attendait.

Alerté par Sergio, Espíritu débarqua à Castera. Il était parvenu à éteindre l'allure moqueuse de son regard et à effacer le pli sarcastique de ses lèvres. Il avait presque l'air endeuillé. Il était flanqué d'Antonio, le pilote qui avait conduit son jet privé depuis Recife. Un jeune homme beau, très beau même avec son sourire angélique, sa barbe flottante et bien peignée

lui arrivant presque à la poitrine. On aurait dit un archange, l'archange saint Michel, par exemple. Espíritu fit trois propositions à Pascal : celle de venir avec lui à Recife ou alors celle de se rendre soit à Rio, soit à Sao Paulo, toutes deux villes fascinantes et que les touristes adorent.

Malheureusement, Pascal n'éprouvait aucune envie de voyager et repoussa les trois offres en bloc. Du matin au soir, il s'abîmait dans son deuil et se demandait si la seule issue n'était pas de rentrer chez lui et d'y vivre en anonyme, quand Espíritu revint avec une nouvelle proposition : « Ton père Corazón Tejara possédait une maison à San Isabel. Certains te diront que c'est un drôle d'endroit. L'île a appartenu à trois gouvernements différents jusqu'à ce que, en 1910, elle déclare son indépendance. Aujourd'hui, elle n'a plus rien de commun avec le Brésil, sauf qu'on y parle portugais. Corazón n'y avait pas seulement une maison, c'était son fief, son domaine. C'est là qu'il allait réfléchir chaque fois qu'il avait un problème à résoudre. Tu pourrais bien t'inspirer de lui. »

À la surprise générale, Pascal accepta cette offre. Il avait été ébranlé par trop d'événements différents : l'accession de Judas Éluthère au rang de ministre de la République, la mort de Barati Mukerjee, protégée de Sarojini.

Dès le lendemain il prit place dans le jet que conduisait Antonio avec son oncle Espíritu. Grâce à Antonio, la peur qui l'avait saisi lors de ses voyages précédents s'était évanouie. Seul restait le chagrin qui l'assombrissait. Il s'étendit pendant les cinq heures de vol sur un canapé et dormit à poings fermés. Une fois passés les intempéries, les orages et les nuages noirs de pluie, le ciel devint bleu comme un vêtement fraîchement lavé. Peu à peu, son cœur se ragaillardit. Cette fois, Espíritu faisait figure de sauveur.

Les trois hommes arrivèrent à San Isabel à la tombée du jour. Le soleil qui brillait encore éclairait une végétation faite de rocailles et d'épineux ne manquant pas de charme. Parés par le couchant, les blocs de pierre prenaient une teinte mauve et il semblait que la mer venait lécher la terre de toutes parts.

La République de San Isabel ne faisait pas mystère de ses convictions. Non seulement l'aéroport s'appelait *aéroport Corazón Tejara* mais dans la salle d'attente était affiché un grand portrait du bienfaiteur, grisonnant, ventripotent, drapé dans son éternelle tunique bleue.

Le chauffeur du taxi qu'ils prirent au parking exhibait une couleur de peau inattendue dans cette région, un noir bon teint qui différait des couleurs brunâtres ou jaunâtres qu'arboraient les métis au Brésil. Pascal, intrigué, ne put s'empêcher de lui demander : « D'où venez-vous ? » Le chauffeur mettant en marche son moteur lui répondit comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde : « Mais de Dakar, voyons. » Un peu surpris, Pascal ne trouva rien à dire.

Le taxi roula pendant plus d'une heure jusqu'au village de San Isabel : là les maisons de pierre bleuâtre, écrasées par leurs lourdes coiffures de tôles ou de tuiles, souriaient derrière des massifs de roses Cayenne ou d'alamandas jaune vif. L'ensemble était des plus séduisants.

La villa de Corazón Tejara s'élevait dans un décor de rêve : elle était longue et basse comme une villa californienne, percée de larges fenêtres et entourée d'une véranda sur laquelle un homme et une femme, tenant par la main un jeune enfant, attendaient les nouveaux arrivants. Tous trois étaient d'un noir bon teint qui, cette fois encore, étonna Pascal. Étaient-ils sénégalais, eux aussi ? Le sourire éclairait leurs visages comme un croissant de lune une nuit profonde. Ils se présentèrent : « Je suis Saliou, elle, c'est Aminata et lui, c'est Amin, notre fils. Nous venons du Sénégal. » Amin était un

enfant des plus adorables. Sa tête ronde, qu'on aurait dit bosselée par endroits à la suite des caresses de sa mère, ses yeux étincelants, ses quenottes plantées de guingois dans sa gencive de couleur mauve étaient attirantes en diable.

Espíritu, Pascal et Antonio firent honneur à l'excellent riz que leur servit Aminata, expliquant : « Avec le poisson qu'on vend ici, j'arrive à préparer un thiéboudienne, presque comme celui qu'on fait chez nous. » Pascal posa la question qui le taraudait depuis son arrivée : « Mais comment avez-vous atterri ici ? demanda-t-il à Saliou. – C'est une longue histoire, répondit ce dernier. Il faut du temps pour la raconter et aussi pour l'entendre. Êtes-vous prêts ? »

Sur le signe affirmatif de Pascal, il commença : « Tout était parfait. Notre pays était dirigé par le plus grand président de l'Afrique, un président et un poète incomparable qu'on enseignait dans les écoles, même en France. *Femme nue, femme noire, vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté, j'ai grandi à ton ombre, la douceur de tes mains bandait mes yeux et voilà qu'au cœur de l'été et de midi, je te découvre, terre promise, du haut d'un haut col calciné, et ta beauté me foudroie en plein cœur comme l'éclair d'un aigle.* Tu vois, moi-même, je n'ai pas oublié. Hélas, après sa mort, tout a changé. Nous sommes tombés dans la pauvreté la plus extrême. Par tous les moyens, nous avons été obligés de chercher à survivre et, pour cela, nous avons dû quitter notre pays : par avion, en vedette, même en pirogue. Certains sont morts au cours de cette traversée, d'autres ont eu la chance d'arriver vivants en Europe. C'est là que nous avons entendu parler d'une ancienne technique : au Brésil, autrefois, on faisait des bouchons dans une variété de chêne-liège. La technique avait été abandonnée mais il suffisait d'être fort et de ne pas rechigner devant le travail pour la ressusciter. Alors les hommes de chez nous se sont précipités au Brésil. Certains ont fait venir leur femme et même leurs enfants. C'est ce qui vous explique pourquoi nous vivons ici, tellement loin de chez nous. C'était s'exiler ou mourir de faim au pays. »

39.

Alors qu'il n'espérait plus, Pascal trouva l'occasion de réaliser son vieux rêve : bâtir une école. En effet, les migrants n'étaient pas seulement des adultes. On comptait des adolescents et une quarantaine d'enfants très jeunes qui, bien obligés de suivre leurs parents dans l'exil et le déracinement, se retrouvaient eux aussi les mains vides. Car la migration est une totale dépossession, pareille à celle qui quatre siècles plus tôt a frappé le continent africain.

La municipalité de San Isabel, se voulant généreuse, avait attribué aux migrants une série de hangars désaffectés baptisée pompeusement *Centre éducatif Gilberto Freyre*. Là, les adolescents recevaient un enseignement différent de celui des plus jeunes. À ces derniers, on enseignait des rudiments de portugais en leur faisant regarder des vidéos de contes, toujours les mêmes, auxquels ils ne comprenaient pas grand-chose mais qu'ils finissaient tout de même par aimer. Leur favori était *A Bela e o Monstro* : une jeune fille, belle à ravir, était poursuivie par un ogre qu'elle fuyait. Ce dernier se métamorphosait en prince charmant et tous les deux échangeaient un long baiser plein de tendresse. Comment s'appelait ce conte ? Aucun des enfants n'était capable de retenir son titre. N'empêche, ils le réclamaient à cor et à cri.

Pascal vit là l'occasion d'ouvrir un jardin d'enfants. Il écrivit aux autorités afin d'apprendre le français aux plus jeunes de ces déshérités pour qu'ils sachent qu'ils possédaient une langue d'origine. Peu importe la manière dont ils l'avaient acquise, colonisation ou exil, elle était la leur. Elle était leur moyen de rêver, de créer, de bâtir des images, des sons et de la beauté. Sa requête fut approuvée par un fonctionnaire seulement soucieux de constituer un dossier en règle.

C'est ainsi que, sans difficulté aucune, Pascal reçut l'autorisation qu'il attendait. Il dénomma son jardin d'enfant *Le Blé en herbe*, non pas qu'il aimât Colette, qu'il avait à

peine lue, mais parce que cette appellation lui semblait contenir la promesse de lendemains riches et féconds. Il remplaça les insipides comptines par de courts poèmes qu'il alla chercher ici et là : *Mignonne, allons voir si la rose…* Surtout, il s'attela à la rédaction d'un livre de lecture suivie : un petit héros parcourait le monde et faisait admirer les richesses des territoires marginalisés.

Il n'avait pas l'habitude de la compagnie des enfants. Il l'idéalisait et ne savait pas qu'il se heurterait à tant de dissipation et de fous rires. Malgré cela, il tenta de leur donner une image aussi complète que possible du monde qui les entourait. Il l'avait toujours deviné : c'est avec eux qu'il fallait travailler, avant que l'âge adulte ne leur sclérose le cœur et le cerveau.

Il choisit pour l'aider une jeune fille, jusque-là chargée de remplir les classes de bâtons de craie et de passer une serpillière sur les dalles du sol. Elle s'appelait Awa et venait de fêter ses vingt ans, même si elle n'en paraissait pas plus de quinze. Un jour qu'il pénétrait dans la salle de solfège, Pascal l'avait entendue fredonner le poème de Verlaine qu'elle avait mis en musique elle-même : « Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme. » Elle s'était interrompue comme si elle avait été surprise en train de commettre une mauvaise action et avait expliqué hâtivement : « C'est Madame Noël qui m'a appris à jouer du piano. À Ziguinchor, c'était la voisine de ma maman. Elle venait de France et faisait l'école aux tout-petits. »

Désormais, Pascal et Awa devinrent de parfaits compagnons de travail. Elle mettait en musique les poèmes qu'il apprenait ensuite à ses élèves. Néanmoins Pascal avait la franchise de s'avouer que s'il l'avait choisie comme associée c'était surtout parce qu'elle ressemblait à la défunte Amanda, toujours si chère à son cœur, toujours présente et douloureuse comme une écharde plantée dans une blessure qui ne cicatrisait pas. Un peu trop ronde, elle aussi, avec un sourire qui zébrait son visage de sa lumière surprenante. Awa était venue à San Isabel

avec deux de ses grands frères, Hassan et Cheikh, qui ne rêvaient que de partir pour l'Angleterre et se consolaient mal de leur présence au Brésil.

À chaque fois qu'il entendait parler de ce projet, Pascal se frappait le front d'une manière significative.

– Tes frères sont complètement fous. Est-ce qu'ils s'imaginent l'énorme distance qu'il y a entre le Brésil et l'Angleterre ?

– C'est une simple question d'organisation, répliquait Awa qui n'aimait pas que l'on critique ses frères bien-aimés. Il suffit de trouver des passeurs qui ont un bateau solide et qui les mèneront à bon port.

Pascal insistait :

– Quelle idée absurde d'aller en Angleterre ! C'est un des pays les plus racistes qui soit.

Awa haussait les épaules.

– Tous les pays d'Europe sont racistes. Ce n'est pas ce qui nous arrêtera. À Plymouth vit le frère de ma mère. Nous ne serons pas seuls et il nous aidera, comme il nous l'a promis, à trouver du travail.

Pascal laissa tomber la discussion car elle ne menait à rien.

Un jour, il attendit vainement Awa dans la salle de musique où ils s'étaient donné rendez-vous. Comme, au bout d'une heure, il s'en allait mécontent, il la croisa dans la cour, couverte de sueur et les vêtements déchirés. « Ce sont les garçons qui m'ont poursuivie, expliqua-t-elle en pleurant, ils ont juré de me faire la peau. » Pascal fut offusqué, il découvrit alors que les habitants de San Isabel détestaient les migrants et en toutes occasions les invitaient, sale racaille, à rentrer chez eux. La fraternité dont il avait rêvé n'existait pas. À sa place, la haine et le mépris, encore eux, toujours eux.

Désormais, Pascal devint le garde du corps d'Awa. Il l'accompagnait au carrefour où elle vendait des châtaignes grillées puis il la ramenait chez elle. Sur une commode étaient rangées les photos de la famille restée au Sénégal et à chaque fois Awa les désignait en pleurant. « Là, c'est ma grand-mère, disait-elle, qui mieux que personne, savait préparer le riz au poisson, là, c'est ma mère, elle a eu six enfants mais, tu vois, elle a gardé une silhouette de jeune fille. Là, c'est mon père. Depuis qu'il est tombé d'un arbre, il ne peut plus rien faire. Toute la journée, il reste étendu sur un pliant. »

Ce qui devait arriver, arriva. Une nuit, Pascal et Awa se retrouvèrent dans le même lit. Pascal n'avait jamais eu à faire à une fille aussi jeune, Maria et Albertine ayant quelques bonnes années de plus que lui. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir vis-à-vis d'elle les sentiments d'un maître d'école imposant son autorité à un jeune esprit incapable de se défendre. Il se demandait si elle n'était pas intimidée par un homme plus âgé qu'elle et dont la vie était bien remplie. Surtout, il n'avait jamais fréquenté de jeune fille aussi ignorante.

Ce n'est pas simplement qu'Awa ne savait pas que la bonne vieille terre a vingt-cinq milliards d'années et que Galilée a été condamné pour avoir osé penser qu'elle était ronde, c'est qu'elle transfigurait l'univers à sa volonté, lui donnant une vie qui le surprenait, qui l'effrayait même à certains moments. Ainsi, elle croyait la nuit peuplée d'esprits prêts à fondre sur les humains. Elle sursautait au moindre bruit, pour un oui, pour un non. « Tu n'as pas entendu ce son étrange ? murmurait-elle. – C'était une voiture qui passait sur le boulevard », répondait Pascal. Elle lisait dans la nature des choses cachées. Quand il l'appelait *ma petite fée*, elle protestait : « Fée ? Je ne suis pas une fée. Dans mon pays, les fées n'existent pas, à la rigueur, tu peux m'appeler djinn. »

Un soir, comme il sortait de ses bras, Pascal eut le désir de parler de lui-même, d'expliquer pourquoi il se trouvait dans ce pays si éloigné du sien, ce pays dont il ne parlait pas la langue et il se mit à lui raconter les histoires qui avaient entouré son origine. Elle écouta les yeux fermés, comme si elle entendait un récit des plus passionnants. Quand il se tut, elle éclata d'un grand rire et s'exclama : « Ainsi, dit-elle, tu es le fils de Dieu ? Cela ne m'étonne pas, tous les hommes racontent cela : ils sont des dieux que, nous les femmes, nous devons servir. » Vexé, Pascal se jura de ne plus aborder ce sujet avec elle.

Quelques jours plus tard, c'est elle qui revint à la charge :

– C'est donc ton père qui est responsable de tous nos malheurs ? interrogea-t-elle avec agressivité.

Pascal ne s'attendait pas à cette attaque.

– Qu'est-ce que tu veux dire ! s'exclama-t-il.

Elle mit les poings sur ses hanches.

– Mon père est tombé d'un arbre quand j'avais dix ans. Ma mère s'est donc trouvée toute seule sans mari, à nous élever tous, mes frères et moi. Le mot misère ne conviendrait pas pour dépeindre la situation dans laquelle nous avons vécu. Qui en est responsable ?

Pascal tenta de trouver une réponse.

– Mais ce n'est pas mon père, voyons ! Tu pourrais lui mettre sur le dos des forfaits bien plus graves : pourquoi pas la colonisation, pendant que tu y es, l'exil, la dépossession, le racisme ?

Mais Awa ne voulut rien entendre.

– Tu es le fils d'un assassin, répétait-elle, assassin.

Pascal aurait pu prendre ces mots pour une plaisanterie s'ils n'avaient rejoint certaines de ses interrogations. À dater de ce jour, subtilement, ses relations avec Awa changèrent. Il se demanda si elle n'était pas plus lucide que lui et cessa de jouer au maître d'école avec elle.

Grâce à sa présence à ses côtés, personne ne pouvait la brutaliser. Il la ramenait jusque chez elle où il trouvait ses deux frères, occupés à vider bière sur bière, car, tout musulmans qu'ils étaient, ils avaient le gosier en pente. Ces deux-là, Pascal ne les aimait guère. Par conséquent il montait avec Awa directement à sa chambre située sous les toits et là, ils faisaient l'amour jusqu'au matin.

Une nuit, il était environ deux heures du matin, quand un coup fut frappé à la porte de la chambre qu'il occupait chez Corazón Tejara. C'était Saliou, l'air agité. « Il se passe quelque chose en ville, cria-t-il, nous ne savons pas quoi mais nous avons entendu des sirènes de pompiers ; par la fenêtre de notre chambre, nous avons aperçu une grande lueur qui éclairait le ciel. Un incendie ? » Pascal enfila hâtivement ses vêtements et les deux hommes sortirent en courant de la maison. Dans le jardin, ils se heurtèrent à Aminata, emmitouflée dans un peignoir éponge et qui tenait le petit Amin dans ses bras. Amin, visiblement tiré de son sommeil, faisait une moue boudeuse et enfouissait la tête contre le sein de sa mère. « C'est un incendie, je crois, leur dit Aminata, j'ai vu passer à toute vitesse des voitures de pompiers. »

Pascal et Saliou se précipitèrent, laissant Aminata et Amin seuls dans la nuit. Ainsi qu'ils devaient l'apprendre par la suite, un incendie s'était déclaré dans le quartier Bellavista où vivaient la majorité des migrants. Incendie volontaire ou accidentel ? C'est ce qu'il fallait déterminer.

La police arrêta d'abord une bande de jeunes qu'on dut très vite relâcher faute de preuves. Elle arrêta ensuite deux individus qui venaient de Bahia qu'on dut eux aussi relâcher faute de preuves. L'information, qui avait fait grand bruit et s'était étalée à la une des journaux, finit par devenir un entrefilet en dernière page. Les migrants furent relogés dans des tentes en toile rayée qui rappelèrent à Pascal le campement

des Rastas au Marais Salant. Bientôt, on ne parla plus d'eux et la vie reprit sa quotidienneté.

Curieusement, Pascal se rendait responsable de ce drame. Un après-midi, comme il sortait d'un cours de musique, Awa lui prit la main.

– J'ai quelque chose à te dire : mes deux frères se sont entendus avec un passeur. Je t'avais déjà parlé de cela, n'est-ce pas ? Nous partons pour Plymouth après-demain soir.

– Tu vas partir avec eux ? s'exclama bêtement Pascal.

– Que veux-tu que je fasse ? s'exclama Awa, rester seule ici, dans ce pays où je ne connais personne ?

Impulsivement, Pascal proposa :

– Je peux t'épouser. Ainsi tu resteras auprès de moi.

En réponse, elle le parcourut d'un regard étrangement sagace.

– T'épouser ! Tu ne le désires pas vraiment, tu dis cela par pitié.

Pascal reconduisit Awa jusque chez elle. Les jours suivants, il eut beau revenir à la charge, ce fut peine perdue.

Un soir il l'accompagna à la jetée où l'attendait le bateau *Es o meo salvador* qui descendait vers la pleine mer. Là il lui fit ses adieux.

40.

Awa et ses deux frères ne furent pas les seuls à quitter San Isabel. Après l'incendie volontaire ou accidentel du quartier des migrants, nul ne le sut jamais, les conditions de vie de ces derniers devinrent carrément insupportables. Ils furent entassés dans un terrain vague : tentes inconfortables, douches trop peu nombreuses, sanitaires trop peu nombreux eux aussi, toujours débordants et d'une saleté repoussante. Ce fut un véritable exode. Des passeurs accourus de tous les coins du pays promirent la bonne traversée vers l'Europe à ceux qui avaient suffisamment d'argent pour payer leur passage.

Cette fièvre gagna aussi Saliou et Aminata. Eux ne rêvaient pas de se rendre en Angleterre. Saliou désirait aller à Paris car il voulait connaître la tour Eiffel. Des expressions comme « La ville lumière » ou bien « Les Champs-Élysées, la plus belle avenue du monde » lui trottaient par la tête. Pascal avait beau lui répéter : « Paris ! Tu seras bien déçu ! Qu'est-ce que tu attends d'un endroit pareil ? Est-ce que tu n'es pas bien ici ? » Il hochait négativement la tête : « Soit dit sans t'offenser, aucun homme n'est né pour en servir un autre comme je te sers : lui porter à boire, lui faire à manger, laver ses vêtements, cirer ses chaussures. En Europe, je trouverai du travail, un travail digne de moi. Je suis prêt à tout. En plus, je vais te faire une confidence : je veux que mon fils Amin devienne un médecin qui soigne les malades, les pauvres et les nécessiteux. C'est ainsi qu'il me donnera la plus grande joie, c'est ainsi que j'oublierai la galère que moi, son père, j'ai vécue avant lui. »

À San Isabel la luminosité de l'air était telle qu'il était impossible de faire la grasse matinée. Réveillé à six heures du matin, Pascal, vêtu d'un short étroit et d'un tee-shirt de coton, rejoignait Saliou, puis les deux hommes partaient pour une bonne heure de footing. Évitant les rues bitumées, ils préféraient fouler les pistes cyclables dont le gravier bondissait sous leurs pieds en causant de petits nuages grisâtres. Généralement ils poussaient jusqu'à la mer, qui, toile gros

bleu, s'étendait aux quatre coins de l'horizon. Arrivés sur la plage, ils reprenaient leur souffle en s'asseyant sur le sable et, là, buvaient les litres d'eau que Saliou avait eu la présence d'esprit de porter avec lui.

Il n'y avait plus de cours de français puisqu'il n'y avait plus d'enfants de migrants. Seule une petite dizaine d'entre eux était demeurée à San Isabel et regardait en s'esclaffant les images éculées du même dessin animé. De retour à la maison, Pascal s'installait sur la terrasse et tentait de travailler, car il n'avait toujours pas fini ses réflexions sur son séjour à Caracalla. Plus il y pensait, plus celui-ci devenait lointain. C'était comme s'il avait fait un mauvais rêve.

Amin, qui jouait non loin, s'approchait parfois de lui et lui tenait des discours mystérieux. Comme il ne parlait que wolof, Pascal ne comprenait pas un mot de ce qu'il lui disait. Alors, au bout de quelques minutes, l'enfant déçu s'en allait rejoindre sa mère occupée à préparer des délices sénégalais dans la cuisine. Certains jours, Amin étalait sur la terrasse ses camions, ses voitures de police et ses gendarmes, convaincu que Pascal ne manquerait pas de s'y intéresser. Comme celui-ci restait plongé dans ses papiers, l'enfant poussait de petits cris de colère et se mettait à jouer tout seul.

Après le déjeuner, Pascal s'en allait prendre son café dans un bar qu'il avait découvert avec Awa. Partout, des posters le proclamaient : *Le Brésil est le premier producteur de café du monde, goûtez le Brasilia* ! C'est là que Numa venait le rejoindre. Numa, son nouvel ami. Quelques mois plus tôt, un homme d'une cinquantaine d'années qui buvait à une table voisine l'avait abordé :

– Est-ce que vous n'êtes pas un Tejara ? avait-il demandé dans un excellent français.

– Oui, avait répondu Pascal. Je suis le fils de Corazón Tejara.

– Vous êtes le fils de Corazón Tejara ! avait répété l'inconnu qui, dans son saisissement, s'était laissé tomber sur la chaise qui faisait face à Pascal.

Celui-ci avait tenté de tempérer ses paroles :

– Enfin, je suis le fils si l'on veut, car je ne connais pas mon père, je n'ai jamais vécu auprès de lui.

Ayant commandé un café, l'homme expliqua :

– Dans notre pays où ne comptent que l'argent et la couleur de la peau, votre père était un bienfaiteur toujours prêt à venir en aide aux déshérités. Il a bâti je ne sais combien d'hôpitaux, des immeubles H.L.M. pour les plus démunis. Il a fait aménager des terrains de sport pour les adolescents. Vous ne pouvez imaginer le bien qu'il a fait autour de lui !

– Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, répondit Pascal. On s'est même moqué de lui et on m'a fait croire que c'était un usurpateur, un ridicule faux-semblant.

Quelques jours plus tard, Numa était venu chercher Pascal dans sa vieille Renault Clio car il était chauffeur de taxi. « J'espère que vous avez quelques heures à me consacrer, avait-il murmuré en mettant le moteur en marche, je vais vous faire voir un aspect de San Isabel que vous ne connaissez pas. » Pendant une dizaine de kilomètres, la voiture longea la mer, riche de sa splendeur habituelle. Quelques bateaux de pêche revenaient vers la côte où les attendait une foule de ménagères. Enfin, un panneau indiqua : *Fondation Corazón Tejara*.

La fondation Corazón Tejara comprenait une série de bâtiments H.L.M. taillés dans la pierre sombre qui caractérisait la région et disséminés dans un décor de fleurs et de verdure. Autour d'un dispensaire et d'une école s'élevaient des logements réservés aux mères célibataires et aux couples nécessiteux ainsi que des terrains de jeux sur lesquels des

enfants jouaient au football. Comme ils avaient la peau très sombre, Pascal comprit qu'il avait affaire à des déshérités. Dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres dans le monde, la couleur de la peau est un marqueur. Si elle est foncée, cela signifie que la famille vit dans la pauvreté, voire l'indigence.

Numa, après lui avoir fait visiter l'ensemble de la fondation, le conduisit dans le dispensaire et frappa à la porte du cabinet de consultation. Un jeune médecin en blouse blanche promenait son stéthoscope sur le corps d'un enfant que tenait sa mère. « C'est mon fils Augusto, dit-il à Pascal. Sans ton père, il ne serait jamais devenu médecin. Petit, il ne pensait qu'au football, il voulait devenir un Pelé. » Il y avait dans sa voix une vive fierté. « Je ne t'ai pas vu pendant toute la semaine, reprocha Numa à son fils. – C'est parce que, répondit le docteur les fixant de ses yeux verts, une épidémie de dengue s'est abattue dans le coin, et, croyez-moi, personne ici ne chôme. »

À dater de ce jour, l'amitié entre Numa et Pascal alla en s'approfondissant. Grâce à Numa, Pascal découvrait un aspect de son père qui le comblait. À n'en pas douter, il n'était peut-être pas un dieu mais il était un être généreux, un mécène soucieux de faire le bien autour de lui.

Quand il se séparait de Numa, Pascal revenait à la villa où Saliou l'attendait pour une leçon de musique. En effet, Saliou possédait une série d'instruments traditionnels : des koras, des balafons qu'il fabriquait lui-même avec du cuir, du bois et des calebasses. « Quand j'étais jeune, disait-il à Pascal, j'étais mauvais en mathématiques, en français, en sciences naturelles, j'étais mauvais dans toutes les matières principales, quoi. La seule dans laquelle j'excellais était la musique. Je jouais de tous les instruments à la perfection. »

Patiemment, Saliou apprenait à Pascal les sonorités traditionnelles. Certaines mélodies remontaient à la nuit des temps, d'autres étaient plus modernes, inspirées du jazz ou du highlife. Il plaçait les doigts de Pascal sur sa kora tandis qu'un

métronome battait la mesure. Les leçons de musique duraient pendant des heures car ils n'en étaient jamais las ni l'un ni l'autre. Des émotions qu'il avait crues disparues à jamais remontaient au cœur de Pascal. Il revoyait les femmes qu'il avait aimées et une sorte de douceur le pénétrait avec le souvenir de leur beauté.

Un jour Pascal, en revenant de son déjeuner avec Numa, trouva Saliou à la porte de la villa, Amin dans les bras. Il semblait surexcité comme celui qui a une grande nouvelle à annoncer :

– Dimanche ! Dimanche, le jour du Seigneur comme vous dites, nous partons pour l'Europe, pour l'Italie, très exactement. Là, nous ont assuré les passeurs, l'immigration est plus facile. J'espère que le Seigneur nous donnera sa bénédiction.

– Tu plaisantes ! s'exclama Pascal.

Saliou déposa Amin par terre et de la main, caressa la tête de l'enfant.

– Je te l'ai dit, je veux que ce garçon-là devienne un médecin. Ce n'est pas en restant ici qu'il y parviendra. La chance nous sourit enfin.

Mais trois jours plus tard, Pascal n'eut pas le courage d'emmener ses amis au débarcadère : Saliou chapeauté et cravaté comme il ne l'avait jamais vu, Aminata, engoncée dans un châle comme si déjà elle affrontait les rigueurs de l'hiver, Amin, surtout, adorable Amin, dans son survêtement rouge. Pascal se sentait sans force, impuissant. Il n'avait pas su guérir son ami de cette dangereuse lubie. Qu'allait-il faire en France ? Vider de son plein gré, comme le dit Pierre Perret, les poubelles à Paris ? Quelle idée absurde de voir la tour Eiffel ! Pascal ne s'était jamais rendu dans la capitale mais il éprouvait une profonde antipathie pour la tour Eiffel, silhouette lourde et

mafflue, enfonçant ses pieds pachydermes dans les gravats du Champ-de-Mars.

41.

Une fois Saliou, Aminata et Amin partis, Pascal se retrouva tout seul dans une baraque bien trop grande pour lui. Amin lui manquait terriblement et il s'étonnait que cet enfant, avec lequel il avait eu si peu d'échanges, ait occupé une telle place dans son cœur. Il revoyait ses gestes, ses mimiques alors qu'il jouait au soleil dans le jardin et malgré lui des larmes emplissaient ses yeux. Il avait beau tenter d'écrire, revenir sur son séjour à Caracalla, les heures restaient vides. Du coup, il prit l'habitude d'inviter Numa à partager ses repas car, ainsi que le lui reprochait Maria, il ne savait pas se faire cuire un œuf alors que l'autre se débrouillait assez bien. Il préparait surtout du poulet boucané qu'on mangeait avec des fécules de maïs.

Cependant, si Numa devint indispensable à Pascal, ce ne fut pas seulement à cause de sa cuisine, c'était à cause des histoires avec lesquelles il le distrayait. Il était intarissable. Le jeudi, comme il confiait son taxi à un mécanicien qui avait la charge de réparer tous les petits problèmes dont il souffrait, il avait du temps libre. Aussi, du matin au soir, il s'ouvrait à Pascal : « *Lan mizè pa dou,* ainsi que disait une amie de ma mère qui était haïtienne. La misère vous transforme le cerveau comme le cœur. Elle fait de vous une bête qui ne pense qu'à avoir le ventre plein. Je n'ai jamais vu un homme à côté de ma mère. Ce n'était pas, soyons francs, une belle femme. Je suppose qu'ils en avaient un peu honte et ne se glissaient dans son lit qu'une fois la nuit tombée. N'empêche, elle a fait dix enfants. Pour nourrir toutes ces bouches, elle avait trouvé un poste, pas reluisant tu t'en doutes, dans les services de la voirie. Elle brossait les dalots des rues avec un balai fait de crin. De là, le surnom que les élèves nous donnaient à l'école : *zobalai.* Nous nous en moquions pas mal car tout ce qui comptait pour nous, c'était de nous remplir le ventre, avec de l'eau s'il le fallait, car nous n'avions pas grand-chose à avaler. Pas de petit déjeuner. À peine un déjeuner. Nous volions partout où nous le trouvions tout ce qui nous tombait sous la main. À treize ans, je suis entré pour la première fois à la geôle

et, d'une certaine manière, je n'en suis ressorti qu'à mon âge mûr. Vols, trafic de drogue, violence, tout y passait. »

« Comment as-tu connu mon père ? demandait Pascal. – C'est plus tard, beaucoup plus tard. Je vivais avec Rosy. Elle était enceinte de notre deuxième enfant mais la vie nous cache les sales tours qu'elle projette : j'ignorais que cet enfant ne verrait jamais le jour et que Rosy mourrait en couches d'une fièvre puerpérale. Je me suis retrouvé tout seul avec un enfant sur les bras. Un enfant qui bientôt fit comme moi : qui volait, qui trafiquait de la drogue quand il ne jouait pas au football. Je te l'ai dit, c'est ton père qui l'a pris en main et en a fait ce qu'il est devenu, un médecin. »

Pascal insistait : « Crois-tu que mon père avait une origine divine ? Crois-tu qu'il était ce qu'on dit de lui ? » Numa le regardait dans les yeux et soutenait : « Ton père était hors du commun, il voulait imposer un autre rythme au monde. » Pascal aurait aimé une réponse plus tranchée.

Un matin, alors qu'il n'était pas encore sept heures, Numa, l'air bouleversé, fit irruption dans sa chambre. « Quelque chose de terrible est arrivé, murmura-t-il, suis-moi. » Ils atteignirent la rue, déjà noire de monde. Les plus hardis se frayaient un chemin en actionnant le klaxon de leurs bicyclettes ou de leurs motos. Où couraient-ils ? se demandait Pascal, il n'osait interroger Numa qui, le visage fermé, se trouvait à quelques pas devant lui.

Bientôt, ils atteignirent la plage de Buena Vista. À cette heure, aucun baigneur, la mer était encore brumeuse. Une foule immobile considérait un objet qui reposait sous un des amandiers. Le cœur empli d'un étrange pressentiment, Pascal joua des coudes pour atteindre le premier rang. Un enfant, un petit garçon, gisait sur le sable. Il était vêtu en tout et pour tout d'un short bleu marine. Ses yeux étaient fermés, mais sa bouche ouverte.

Dans un frémissement de tout son être, il reconnut Amin. Le petit Amin qui l'avait quitté quelques jours auparavant. Malgré lui, il se laissa glisser par terre. Des flots de larmes envahirent ses yeux cependant que sa poitrine était secouée de sanglots déchirants. Qu'étaient devenus Aminata et Saliou ? S'ils n'étaient pas auprès de leur enfant, c'est qu'eux avaient disparu au fond des mers.

Autour de lui, les gens s'agitaient, se bousculaient et chuchotaient. Les propos les plus déconcertants circulaient : il avait fait fort mauvais temps quelques jours plus tôt, c'était la conséquence du coup de vent qui avait arraché les branches des arbres et rendu la mer houleuse. Le bateau des migrants avait dû faire naufrage. Mais quand la municipalité de San Isabel dépêcha une armée de plongeurs et de sauveteurs pour repérer l'éventuelle épave, ils ne trouvèrent rien. Rien de rien.

Pascal ne sut jamais qui le ramena chez lui, sans doute Numa car il n'avait plus de force et ses jambes lui semblaient en coton. Ainsi Amin, qu'il avait à son insu tant aimé, était mort. Lui, qui n'avait jamais eu d'enfant, qui n'en avait jamais désiré, se trouvait inconsolable comme un père.

La mort de Saliou, Aminata et Amin fit grand bruit. Leur naufrage s'étala en première page de tous les journaux européens et même dans ceux d'Amérique du Nord comme du Sud. Pareil drame illustrait la détresse des migrants, le sort terrible qui les frappait. Au lieu de trouver un travail et une vie décente, ils trouvaient la mort.

Un jour que Pascal passait tristement l'aspirateur, il trouva un petit chariot de bois coincé sous un des meubles : c'était visiblement un jouet ayant appartenu à Amin. Il pleura toute la journée et une partie de la nuit. Un sentiment de culpabilité pesait sur lui. Il lui semblait être responsable de la mort de cet innocent. Il réalisait que des malheurs plus grands que les

siens existaient au monde, lui qui n'avait jamais connu la pauvreté, l'indigence qui forcent à quitter le pays où l'on est né et vous détruisent entièrement. Amin ne serait jamais médecin et n'emplirait jamais le cœur de son père de joie et de fierté.

Quand il tenta de revenir à ses écrits, ils lui parurent sans objet. Que voulait-il prouver ? Le mal était au cœur de l'homme. L'homme n'avait pas de pire ennemi que lui-même. À quoi servaient les révolutions politiques ? À quoi servaient les idéologies ? Pour trouver une réponse à ces questions qui ne cessaient de le tourmenter, il se promenait le long de la mer. Celle-ci avait toujours eu sur lui une influence apaisante, lui donnant l'impression de l'infini et le sentiment de sa vulnérabilité.

Il téléphona à Espíritu et lui demanda de venir le rejoindre car il se sentait entièrement perdu et ne savait plus ce qu'il faisait à San Isabel. Espíritu, qui ne semblait guère ému par le sort des migrants, lui demanda de venir à Recife. Pascal hésita longuement. Il était si faible que Numa finit par s'en inquiéter et l'invita à dîner chez son fils Augusto.

Augusto habitait la fondation Corazón Tejara, dans un appartement mal meublé et en désordre car il était père de six enfants turbulents, six filles ; à chaque fois, il désirait un fils mais sa femme Lisa redoutait que le sort ne le leur accorde jamais. Elle refusait les prédictions des voyants qui, d'après la forme de son ventre, lui assuraient que, cette fois, elle accoucherait d'un garçon. Lisa était originaire de la Guinée-Bissau. Augusto l'avait connue à Lisbonne où, elle aussi, faisait des études de médecine.

Le repas fut agréable car Pascal aimait la cuisine brésilienne. Il aimait surtout le pécari, une variété de porc à la chair savoureuse et parfumée. À la fin du repas, comme il s'était laissé aller à avaler plusieurs verres de Frontera, seul moyen de trouver l'équilibre dans les circonstances cruelles qu'il traversait, il s'enhardit et regardant Augusto dans les

yeux, il l'interrogea : « Nous n'en avons jamais parlé. Tu ne m'as jamais dit ce que tu pensais de mon père. Je crois qu'il a eu sur toi une grande influence. » Augusto posa dans son assiette le fruit qu'il était en train de peler. Les yeux étincelants, il déclara : « Pour moi, c'était un dieu. C'est lui qui m'a donné le désir d'un autre monde, plus juste, plus tolérant où les gens ne seraient pas jugés d'après leur apparence. » Pascal insista : « Et maintenant, aujourd'hui, qu'en penses-tu ? Crois-tu qu'il soit mort ? » Augusto répondit avec ferveur : « Il ne mourra jamais ; ses paroles, ses actions sont gravées dans les cœurs. »

Pascal se promit une chose : quand il s'arrêterait à Recife, il demanderait à Espíritu des éclaircissements sur la mission dont on le croyait chargé et les précisions que celui-ci avait toujours refusé de lui donner. Quand il téléphona pour la seconde fois, à l'autre bout du fil, Hermenius l'informa qu'Espíritu était toujours absent.

42.

« *Le vide-papiers que sa blancheur défend* », c'est bien ce qu'a écrit Stéphane Mallarmé, non ? Pascal était vautré dans son fauteuil, devant son ordinateur, incapable comme à l'habitude de trouver une pensée à écrire, quand la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Qui venait le voir à pareille heure ? On n'était pas un jeudi. Numa travaillait. À cet instant, il devait transporter les ménagères lourdement chargées qui revenaient des différents marchés de la ville.

Sans enthousiasme, il traversa le jardin, admirant malgré lui les plates-bandes de pensées multicolores et les haies bien taillées que le jardinier avait soignées. Derrière la grille, une véritable délégation l'attendait : une vingtaine d'hommes et de femmes d'âge et d'accoutrement divers, depuis la séduisante jeune fille moulée dans un survêtement d'une blancheur étincelante jusqu'à la mamie obèse s'appuyant sur une canne.

Ce fut un homme aux cheveux gris coupés en brosse qui prit la parole : « Nous espérons que nous ne vous dérangeons pas. Nous avons un problème important à résoudre et nous voudrions vous le présenter. Je m'appelle Juan Bastos, conclut-il avec un large sourire. » Il parlait un français lent et précieux à la fois, comme le font ceux qui s'expriment dans une langue étrangère.

Pascal précéda le groupe jusqu'à la maison où il alla chercher des chaises dans la salle de séjour mais, à son retour, la majorité de la délégation s'était assise à même le sol de la terrasse. « Nous sommes venus en force, reprit Juan Bastos, afin de vous prouver que notre association est importante. Elle l'est et porte un nom que vous connaissez sans doute, celui d'un musicien argentin célèbre à travers le monde : Atahuelpa Yupanqui. » Pascal n'osa pas avouer qu'il n'en n'avait jamais entendu parler et l'autre poursuivit : « Pour la plupart d'entre nous, nous ne comprenons pas le français. » Pascal eut un geste qui signifiait que c'était là un détail sans importance.

« Il paraît que les parents du petit Amin travaillaient chez vous et que vous considériez cet enfant comme le vôtre. » Cette affirmation n'était pas exagérée et Pascal ne contredit pas son interlocuteur. « L'association Atahuelpa Yupanqui a demandé à la municipalité de lui céder un terrain afin d'y ériger une stèle pour que le triste événement de la mort d'Amin ne soit jamais oublié. Or, la municipalité refuse, prétendant que cette stèle risque de nuire à la beauté touristique de San Isabel. » Pascal l'interrogea, choqué : « Quels sont donc vos rapports avec la municipalité ? » L'homme eut une moue : « Ils ne sont pas bons depuis que le nouveau maire a été élu. C'est un homme de droite qui essaie de nous mettre des bâtons dans les roues. Aussi avons-nous décidé de faire circuler une pétition qui comptabiliserait ceux qui sont en faveur de notre projet ; voulez-vous la signer ? Votre nom y apporterait un poids inégalable. »

S'il ne s'agissait que de cela. Pascal eut un geste affirmatif et signa tous les papiers qu'on lui tendait. Sur ce, pour fêter l'événement, il alla dans la cuisine chercher une bouteille de Frontera. Malheureusement, pour la plupart, ses visiteurs ne consommaient pas d'alcool et l'entretien fut vite terminé.

Au moment de se séparer, Juan Bastos lui glissa : « Je vous remercie beaucoup de votre accueil. Vous êtes le digne fils de votre père. » Le digne fils de mon père… pensa Pascal en refermant la grille. Méritait-il cet éloge ?

Il confia à Numa la visite qu'il avait reçue le matin et celui-ci ne cacha pas sa joie. En effet il ne comprenait pas pourquoi Pascal avait décidé de quitter San Isabel et de retourner dans son pays. « Tu pourrais devenir le président d'honneur de cette association, proposa Numa. Il y a tant de choses à faire depuis que la municipalité a changé. »

La visite de l'association Atahuelpa Yupanqui donna à Pascal un courage qu'il n'attendait pas : celui de retourner à l'endroit où le petit corps d'Amin avait été retrouvé quelques

semaines plus tôt. Il n'avait jamais pu le faire, la douleur l'en empêchant.

L'après-midi où il se décida à y retourner, le ciel était bas et couvert. La mer, lisse et bleu-gris, s'étalait comme une pierre tombale. À sa surprise, l'endroit était presque devenu un parc d'attraction. Une foule de touristes couraient à droite, à gauche. Les uns faisaient claquer leurs appareils photographiques, friands de ce souvenir obscène, les autres priaient. Une femme était agenouillée les bras en croix. Une autre, les mains jointes, pleurait à chaudes larmes. Pendant ce temps, un adolescent pédalait, pédalait sur sa machine, offrant les *snowballs* que sa petite voiture contenait : sirop d'orgeat, sirop de menthe, grenadine.

Pascal ne pouvait se guérir de ce drame, *ce drame qui n'a pas de pardon*, ainsi que le dit Albert Camus, *la mort d'un enfant*. Toute sa vie, il se sentirait coupable. À ces pensées de douleur s'ajoutait depuis peu un sentiment de révolte : Qui était le responsable de tant de souffrance et de gâchis ? Pas Aminata et Saliou assurément, ils avaient voulu offrir à leur fils la vie dont ils avaient rêvé. Non, le responsable de ce crime, il fallait se l'avouer, était un autre. Ce crime émanait d'une volonté plus haute, c'était le caprice d'un être dont les voies sont impénétrables. Chaque jour davantage, pareilles pensées le torturaient. Il se rappelait les sarcasmes d'Awa : « Tu es le fils d'un assassin. » Il avait pris ses paroles comme des plaisanteries. De plus en plus, il en réalisait la justesse. Le cœur lourd, il remonta lentement jusqu'à chez lui.

Il en était à son troisième verre de Frontera quand Numa fit irruption, tout excité. Il avait une nouvelle de taille à annoncer, Lisa avait accouché et, cette fois, c'était bien un garçon. En entendant cette nouvelle, le cœur de Pascal fut empli de dégoût et d'une sorte de colère : le créateur se livrait à des jeux minables, il reprenait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Amin était mort mais Augusto et Lisa avaient un fils.

Les deux hommes rentrèrent à l'intérieur de la maison et allèrent dîner, Numa ayant apporté un civet de lapin et une purée de châtaigne. Ils étaient assis à table et avaient allumé la télévision. Pascal regardait les images sans les voir quand une pensée soudaine, brutale, lui traversa l'esprit. Où avait-il la tête ? Qu'avait-il fait du petit boîtier rouge qu'Espíritu lui avait donné ? Celui-ci n'avait-il pas dit en le lui remettant : « Si tu as besoin de moi, presse-le et je répondrai aussitôt à ton appel. » Il se précipita au premier étage dans sa chambre et, dans un tiroir de la commode, parmi des gommes, des stylos Bic et un compas, il trouva l'objet tant désiré et appuya dessus de toutes ses forces.

Malheureusement, un jour, deux jours, trois jours, une semaine entière passèrent sans qu'Espíritu réponde à cet appel. Ce silence auquel il ne comprenait rien l'inquiétait. Il lui fallait absolument avoir, à Recife, une conversation avec lui avant de rentrer dans son pays.

Numa et lui ne cessaient de se disputer à ce sujet, Numa hurlant d'une voix de tête : « Pourquoi ne restes-tu pas ici avec nous ? Je m'évertue à te le dire, le nouveau maire veut détruire tout ce que nous essayons de mettre en place. C'est ainsi qu'il fait payer un loyer à ceux qui habitent la fondation Corazón Tejara et qu'il a augmenté le prix de tous les services publics. » Pascal faisant la sourde oreille, Numa ne s'avoua pas battu, ce qu'il démontra bientôt.

Un soir, fort avant dans la nuit, Pascal reçut la visite d'un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord : c'était Juan Bastos. « J'ai deux nouvelles à vous annoncer, dit ce dernier, une bonne et une mauvaise. Par laquelle dois-je commencer ? » Pascal sourit :

– Commencez par la mauvaise, si vous voulez bien.

– La municipalité a refusé de nous offrir le terrain que nous désirions, ce que nous attendions.

– La bonne ? interrogea Pascal.

– Par contre, nous avons fait de vous le président d'honneur de notre association. Regardez la liste de tous ceux qui ont exprimé leur désir que vous soyez nommé !

Pascal secoua la tête et déclara fermement :

– C'est dommage car j'ai décidé de rejoindre mon oncle à Recife à la fin de la semaine et je ne pense pas revenir à San Isabel.

Déçu, Juan se laissa tomber sur une chaise et Pascal, ému malgré lui de ce désarroi, lui demanda, revenant à ses préoccupations essentielles :

– Vous avez bien connu mon père, n'est-ce pas ?

– Pas personnellement, lui répondit Juan, il était beaucoup plus âgé que moi. Il quittait la faculté de médecine quand j'y entrai. Mais j'ai beaucoup lu à son sujet. Vous savez, nous autres, mâles latins, nous ne sommes pas élevés dans le respect de la femme, Corazón Tejara s'est d'abord fait connaître par le nombre de ses conquêtes. Tout lui était bon, filles de famille bien nées et fortunées, prostituées, soubrettes, femmes jeunes, femmes vieilles. Puis un jour, un rêve lui a révélé le caractère méprisable de sa conduite, tandis qu'un ange lui annonçait que la prochaine femme qu'il séduirait lui donnerait un fils qui étonnerait le monde.

– Un ange lui annonça…, s'exclama Pascal d'un ton moqueur, c'est une annonce à l'envers que vous me décrivez là : voilà qu'au père, et non à la vierge effarouchée, un ange vient porter la bonne nouvelle. Que ferons-nous de tous ces tableaux intitulés *L'Annonce faite à Marie* ?

Les deux hommes éclatèrent de rire, rapprochés par une soudaine connivence.

Il y eut un silence puis Pascal reprit :

– À votre avis, Corazón Tejara était-il ce qu'on dit de lui ?

– Tout dépend, répondit Juan, de celui à qui vous parlez. Pour les uns, c'est un agitateur social que le gouvernement aurait dû jeter en prison, ce qui lui est arrivé quand il a fait une

brève incursion au ministère de la Santé. Pour d'autres, c'est un bienfaiteur, je dirais même un dieu.

Pascal n'osa pas insister davantage et les deux hommes prirent un verre de Frontera avant de se séparer. Une fois son interlocuteur parti, Pascal éprouva une certaine joie. Ainsi certains considéraient Corazón Tejara comme un dieu. Peut-être avaient-ils raison et cela justifiait tous les troubles qui avaient bouleversé sa vie.

43.

De San Isabel à Recife, la distance est courte, moins de deux heures. Pourtant ce couloir entre l'île et le continent est souvent parcouru de vents violents qui en font le cauchemar de tous les pilotes. Par chance, il faisait très beau ce jour-là. Devant ce soleil éclatant qui dorait les nuages, Pascal se sentait soudain rempli de chaleur comme si la vie, qui l'avait si longtemps déserté, lui revenait. Il lui semblait que le fiasco de son séjour à San Isabel, venant après celui de Caracalla, ne se reproduirait plus.

L'après-midi touchait à sa fin quand il arriva à l'aéroport de Recife. Malheureusement, Espíritu n'était nulle part présent pour l'accueillir. Il n'y avait autour de lui que des douaniers, des policiers indifférents et des voyageurs pressés, poussant leurs valises. Il sauta dans un taxi et se fit conduire à Mengistu.

Là, les portes et les fenêtres de la belle maison, qui l'avait tant frappée lors de sa première visite à Recife, étaient closes. L'endroit paraissait désert. Que se passait-il ? Dans son désarroi, il alla frapper à la maisonnette du jardinier. Celui-ci sortit obligeamment pour le recevoir mais cet escogriffe parlait à peine le français et ne put pas l'aider. Il se demandait ce qu'il allait devenir quand les deux serviteurs d'Espíritu, Margarita et Hermenius, firent leur apparition dans le jardin.

À son exclamation : « Mon oncle n'était pas à l'aéroport ! » ils ne parurent pas surpris et ne répondirent rien, se bornant à prendre ses bagages et à l'entraîner vers la maison. Pendant qu'Hermenius ouvrait la porte d'entrée, Pascal s'exclama : « J'avais écrit à mon oncle pour lui annoncer mon arrivée. Où est-il donc ? Vous ne le savez pas ? – Non, nous n'en savons rien. Il est absent depuis plus d'un mois sans donner de ses nouvelles », affirma Hermenius. Pascal eut la conviction que le domestique lui mentait et commenta un peu pour lui-même : « Les gens ne disparaissent pas ainsi ou alors, la police est là

pour les retrouver. Est-il mort, est-il blessé, est-il malade ? » Hermenius répéta : « Nous n'en savons rien, nous vous le jurons. »

Pascal se prit la tête entre les mains : « C'est la même chose qui s'est passée avec mon père. Je n'ai jamais pu savoir ce qui lui était arrivé. Mon oncle Espíritu m'a fait des déclarations contradictoires ». Hermenius proposa : « Voulez-vous que nous nous rendions à la police ? » Pascal eut un geste négatif car, il le sentait, il se trouvait confronté à un mystère que l'intervention de la police ne résoudrait pas.

À ce moment, il découvrit sur le bahut de la salle à manger une petite pile de courrier à son adresse. Des inconnus lui écrivaient pour lui demander son aide et exposaient les problèmes les plus divers : leurs propriétaires les avaient expulsés car ils ne pouvaient plus payer leurs loyers, ils étaient malades et ne pouvaient se rendre à l'hôpital car le pourcentage qu'ils devraient y payer était trop élevé, leur fils avait été jeté arbitrairement en prison et tabassé à mort… À feuilleter toutes ces lettres d'inconnus, un sentiment inattendu emplissait le cœur de Pascal. Oui, le monde est mal fait, mais comment le rendre meilleur ? Le courrier qui attira le plus son attention émanait de Maria, qui avait coutume de lui envoyer des nouvelles de *L'Arche de la Nouvelle Alliance*.

C'était un bulletin dans lequel les journalistes faisaient le panégyrique de Judas Éluthère, devenu depuis peu ministre de la Cohésion sociale. Pascal fut d'abord stupéfait puis il comprit le jeu du président : celui-ci avait cherché à frapper un grand coup, il avait voulu faire honneur à ce pays obscur en y choisissant un ministre important. La photo de Judas Éluthère, beau comme un astre, s'étalait à toutes les pages du petit journal.

Il était près de vingt et une heures quand Margarita sortit de la cuisine et proposa une salade savoureuse qu'elle avait hâtivement préparée. Ils mangèrent tous les trois sans appétit, chacun d'entre eux absorbé par ses pensées. À la fin de ce modeste repas, Hermenius déclara : « Notre maison est située de l'autre côté de la rue, si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à frapper à notre porte. » Il ne restait plus à Pascal qu'à monter à l'étage, à rejoindre la chambre qu'il avait occupée lors de son dernier séjour.

C'est à ce moment-là que se produisit un événement dont nous ne connaîtrons jamais la nature exacte. Était-ce un rêve, une vision, un morceau de la réalité ? Pascal ne saurait nous aider sur ce point car il était incapable d'en distinguer la véritable nature. Ce ne fut pas, comme lors de sa disparition des années plus tôt, une lacune dont il n'avait pas souvenir ; au contraire, il garda en mémoire les moindres détails de cette étrange entrevue.

La nuit était tombée, noire et redoutable comme elle l'est au cœur d'une prison. Il était sorti sur le balcon. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il faisait très chaud à l'intérieur. Des rigoles de sueur couraient le long de sa poitrine et détrempaient le col de son pyjama.

Brusquement, il entendit un bruit de moteur mais ne vit rien. Puis Espíritu apparut, sorti de l'ombre, son éternel sourire sarcastique retroussant ses lèvres bien ourlées tandis que l'éminence qu'il portait dans son dos – était-ce une bosse ? – avait disparu. Il semblait plus jeune et plus dispos, les cheveux soigneusement coiffés, une barbe bien taillée lui couvrant le menton.

« Enfin toi ! s'exclama Pascal d'un ton de reproche, où étais-tu donc, tu n'as pas entendu mon appel qui signifiait que j'avais un besoin urgent de toi ? » Espíritu balaya ces reproches de la main.

– Tu parles encore de cette histoire de migrants ? Tu es assez grand pour te débrouiller sans moi et sache qu'il me faut avant tout obéir à ton père et satisfaire à toutes ses demandes. Je vais là où il veut, là où il a besoin de moi. Je disparais, je réapparais selon ses désirs. Malgré cela, tu ne dois jamais douter de mon affection.

– Peux-tu m'expliquer, insista Pascal, où mon père te demande d'être présent et ce qu'il t'ordonne de faire ?

– Non, je ne peux rien te dire, tout dépend du moment. Je t'ai déjà dit à plusieurs reprises ce que je pense : le plus beau cadeau qui a été fait à l'homme, c'est celui de sa liberté, liberté d'agir, de rêver et d'interpréter ; à chacun sa vérité.

Pascal interrogea gravement :

– Tu n'ignores pas la mort du petit Amin ?

Espíritu répondit :

– Tu sais ce que je t'ai dit de la mort, c'est un mot qui a pour chacun une signification différente. Quand tu l'emploies, tu me donnes ta propre version des faits, voilà tout !

Espíritu sembla triste.

– Je te répète que maintenant tu es assez grand pour te passer de moi.

– Est-ce que cela veut dire, gémit Pascal, que je ne peux plus compter sur ton aide ?

Là-dessus, Espíritu lui donna affectueusement une accolade et disparut aussi brutalement qu'il était apparu. Bientôt on entendit un bruit de moteur.

Pascal fut écrasé. Il n'avait rien compris, cette fois encore, aux paroles d'Espíritu. Il ne parvint pas à fermer l'œil de la nuit et, au matin, il avait un goût de cendre dans la bouche.

Vers midi, il sortit et, machinalement, s'enfonça dans le cœur de la ville. C'est chose complexe que de garder des villes en mémoire car celles-ci sont composées de quartiers différents, voire disparates, et n'ont pas d'identité homogène.

Une ville, c'est un peu comme un être humain, tout dépend de l'humeur et des dispositions de celui qui l'approche. Les uns se souviennent des beaux quartiers, comme dirait Aragon : immeubles cossus, trottoirs vastes et bien dallés, les autres préfèrent les secteurs dits pittoresques, ceux qui datent du temps où la ville était un hameau, un village de pêcheurs où rien ne prédisait la forme qu'elle aurait à l'avenir, la splendeur à laquelle elle atteindrait. D'autres enfin préfèrent les quartiers d'affaires, austères et rectilignes, comme certains quartiers de Paris redessinés par Haussmann.

Pascal se dirigea à nouveau vers les favelas. Favela : premier mot qu'il eut connu en portugais. Comment une ville aussi belle et aussi altière que Recife avait-elle permis la naissance et le développement en son sein d'un pareil chancre ? Marchés faits pour la vente des bois d'ébène et la commercialisation des *boucauts* de sucre, les villes de Fond-Zombi et de Porte Océane, qu'il avait connues depuis son plus jeune âge, n'avaient jamais permis pareille indignité. En outre, la beauté naturelle avait toujours corrigé la laideur possible des lieux.

Comme Jean-Pierre et Eulalie ne pensaient qu'à gagner de l'argent et ne partaient jamais en vacances, l'été, Pascal traînait avec les bandes de garçonnets désœuvrés comme lui. Toujours en quête d'un mauvais coup, ils emplissaient les rues de leur dangereuse inaction ; mais ils avaient beau circuler à travers la ville, ils ne rencontraient jamais rien de véritablement laid. Même, il suffisait de gagner le bord de mer pour être ébloui.

Une année, il était parti passer les vacances chez son ami Marcel, dont la famille, des plus pauvres, habitait un village de pêcheurs. Il y avait la mer, toujours la mer. Elle était là le matin, dès qu'ils ouvraient les yeux, couverte d'écume blanche et enfilant sa première parure de la journée d'un bleu très doux. Au fur et à mesure que les heures passaient, elle devenait plus colorée. Parfois, des lames surgies du fond de

l’horizon tournoyaient et faisaient valser les canots qui s’y étaient aventurés. Comment se passer de cette odeur de saumure et de grand large qui parlait d’horizons lointains ? Pascal n’avait pas réalisé à quel point il était amoureux de son pays, de ses contrastes, de ses changements.

44.

Après avoir longuement erré à travers la favela, Pascal reprit son souffle en s'asseyant sur un des bancs d'une petite place où s'élevaient de magnifiques ficus. À côté de lui, des garçonnets jouaient aux billes. Quand il était petit, il avait beaucoup aimé jouer aux billes. À présent, ce genre de jeu était à ranger au rayon des oubliettes ; l'ordinateur était roi, on allait jusqu'à diviser le monde en deux, ceux qui pouvaient se servir d'Internet et ceux qui ne le pouvaient pas.

Soudain, il s'aperçut qu'il avait très faim. Il était près de trois heures de l'après-midi. Il se leva et chercha un restaurant. Il trouva non loin un troquet qui ne payait pas de mine et s'appelait : *Tem boa carne.* Malheureusement, il était bondé. Des hommes et des femmes s'agglutinaient devant un écran de télévision géant, tandis que des excités s'agitaient au son de la musique endiablée qui sortait d'un juke-box. Au mur, un portrait d'une femme, qu'il n'aurait su nommer, signé d'un certain Waldomiro De Deus, souriait de toutes ses dents et semblait adresser un accueil chaleureux aux convives.

Il s'apprêtait à sortir quand un serveur passa familièrement son bras sous le sien. « Venez, dit-il, je vais vous aider à trouver une place. » Il conduisit Pascal à une table où une jeune fille s'enduisait les lèvres de fard rouge, en se regardant dans un miroir de poche. « Tu t'en vas bientôt, Soledad ? fit-il. – J'en ai pour une minute », sourit-elle.

Mon Dieu, qu'elle était jolie, avec son teint de fruit tropical, ses yeux noirs comme des agates et ses cheveux frisés qui la coiffaient si gracieusement ! Pascal sentit s'éveiller en lui un sentiment d'attirance qu'il n'avait jamais connu. Enfin, jamais, c'est beaucoup dire ! Pourtant, cette inconnue lui faisait oublier d'un seul coup les femmes qu'il avait tenues dans ses bras auparavant et son charme agissait sur lui comme un aimant. Il la regarda partir, traverser le restaurant de son pas

menu et résolu à la fois, avec une étrange nostalgie. Il s'assit et commanda tristement une feijoada et un verre de bière.

Une fois qu'il se fut restauré, il sortit et fit le tour du quartier, populeux à souhait et sans grande beauté. Il avisa un cinéma où l'on jouait un vieux film qu'il avait adoré des années plus tôt. La salle était à moitié vide, à part quelques adolescents qui s'embrassaient et se pelotaient sur les bancs. Cette bluette qu'il n'avait pas oubliée lui procura le même plaisir qu'autrefois. Il avait toujours adoré le cinéma. Quand il était enfant il y passait des heures, séchant les cours de maths pour s'y rendre. Le soir, plongé dans ses rêveries, il n'adressait la parole ni à Jean-Pierre ni à Eulalie.

Quand il sortit après la séance, la nuit commençait de tomber. Les premiers réverbères s'allumaient. Une humanité pouilleuse bavardait sur les trottoirs. Inutile de chercher un taxi dans un environnement pareil. Pascal se décida à prendre l'autobus. Comme il remontait le trottoir, il se heurta à une jeune femme dont les traits lui parurent familiers. Soledad, oui, c'était elle. Il courut vivement à sa rencontre, s'exclamant : « Décidément, le destin ne veut pas que nous nous quittions ! » La jeune femme le dévisagea, d'abord sans le reconnaître, puis son visage s'éclaira. « Vous ! s'exclama-t-elle, j'habite juste en face, voulez-vous venir boire un café ? »

Soledad habitait au cinquième étage sans ascenseur d'un immeuble qui ne payait pas de mine et ouvrit la porte d'un petit appartement sans beauté ni confort où quelques chaises entouraient une table basse en osier. Pascal, qui avait l'impression de vivre un rêve, se débarrassa de son manteau. « J'ai cru entendre que vous vous appeliez Soledad. » En lui-même, il pensait qu'aucun prénom n'aurait pu être plus mal choisi, car il évoquait la solitude et l'isolement alors que cette jeune femme si gracieuse, si attirante, était probablement l'objet de multiples désirs.

– En effet, je m'appelle Soledad Thébia. Je viens de la Guyane, c'est pour cela que je parle si bien français.

– Soledad, ce nom ne vous convient pas du tout, dit Pascal galamment.

– C'est que la vie, expliqua-t-elle, joue des tours terribles. Quelques mois avant ma naissance, mon père a été tué par un mauvais coup de couteau que lui a porté un homme qu'il croyait être son frère. Ma mère a dû nous élever toute seule, moi et mes frères et sœurs. Je suis la plus jeune, voilà pourquoi elle m'a donné le prénom de Soledad.

Pascal avait entendu des récits similaires mais jamais ils n'avaient été prononcés par une voix aussi charmante. Soledad révéla qu'elle était chanteuse, profession ingrate, dit-elle, car dans le monde où l'on vit, l'art ne paye pas et l'on se préoccupe surtout de trouver des appuis bien placés.

Nous devons à la vérité de dire que, sur ce point, Soledad mentait. La pauvreté lui avait fait quitter avec sa famille la Guyane pour le Brésil où elle n'avait trouvé qu'une possibilité : vendre son corps. Heureusement, sa beauté lui avait permis d'attirer des clients et de se constituer un réseau généreux qui l'autorisait à mener un train de vie honorable.

Bien sûr, Pascal ne douta pas de ce que Soledad lui disait. Quand ils eurent fini de boire leur café, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. L'expression signifie bien ce qu'elle veut dire. Aucun des deux n'aurait su expliquer ce qui les avait conduits à s'enlacer si brusquement et à faire l'amour alors qu'ils se connaissaient à peine. C'était un enchaînement de gestes qu'ils n'avaient pas voulus consciemment, une succession de paroles qu'ils n'avaient pas eu l'intention de prononcer. Ils se retrouvèrent soudain l'un contre l'autre, Pascal, respirant le parfum de Soledad et lui murmurant des mots dont il était incapable de revendiquer l'assemblage.

La nuit était tombée quand ils se séparèrent enfin. Soledad regardait Pascal avec incrédulité, car elle n'avait l'habitude que des amours tarifés. Qu'est-ce qui l'avait enchantée dans cet homme, pas plus beau, pas plus séduisant qu'un autre : un visage plaisant sans plus, un torse carré, des cheveux bouclés ou plutôt frisés, un teint brun ?

Avec un rire, elle se glissa hors du lit. Pascal, la regardant traverser la pièce entièrement nue, avec ses fesses haut perchées, ses jambes interminables et les mamelons noirs de ses seins, était convaincu qu'il rêvait. N'était-il pas en train de recevoir de la vie le plus beau des cadeaux ? Pourquoi se compliquer l'existence avec des questions auxquelles il était incapable de trouver des réponses : comment bâtir un monde plus harmonieux ? Comment extirper le désir du mal du cœur de l'homme ? Il n'y arriverait pas tout seul.

Soledad tira du buffet deux verres et une carafe pleine d'un liquide ambré. « C'est une liqueur que fait ma mère, expliqua-elle, avec du gingembre et de l'alcool. » Pascal vida son verre, avec cette nouvelle impression d'être au septième ciel, d'être tout-puissant. « Je dois partir jeudi, murmura-t-il d'un ton d'excuse, ce voyage était prévu de longue date et je ne peux le repousser, bien que j'en aie envie, t'ayant connue. Viendrez-vous me voir ? Certains pensent que mon pays n'en est pas un. D'ailleurs on ne parle de lui que lorsque s'y produit un cyclone ou une catastrophe naturelle. Hugo l'a complètement détruit. Katrina et Maria l'ont miraculeusement épargné. Mais je l'aime malgré tout. C'est comme un enfant qui refuse de se poser des questions sur sa mère. Est-ce qu'elle est laide ? Est-ce qu'elle est trop grosse ? Est-ce que sa peau est flétrie ? »

Soledad acquiesça : « Oui, je viendrai vous voir si vous me le demandez mais je n'ai pas beaucoup d'argent, essayez de m'obtenir un contrat de chanteuse, quelque chose de ce genre. » Pascal promit tout ce qu'elle voulait, ne pouvant se défendre contre l'impression persistante de ne pas mériter le cadeau que le sort lui faisait enfin.

Pascal passa les jours suivants chez Soledad, enfermé dans son petit appartement sans charme et sans confort. Elle le présenta à l'une de ses sœurs qui chantait les vieux airs de John Lennon à qui, comme lui, elle vouait une passion sans égal : *Imagine, there's no countries*. Elle le présenta à un de ses frères et à sa mère, qui vendait des racines au marché et ne pouvait se déplacer qu'en fauteuil roulant. Quand il regarda le vieux visage ridé, une onde de tendresse envahit le cœur de Pascal. Il caressa les jambes difformes, tuméfiées et il ordonna doucement : « Lève-toi et marche. » Sur ce, la vieille femme traversa la place en claudiquant. Certains disent que c'est là le seul vrai miracle que Pascal accomplit, les autres ayant des causes plus ou moins confuses.

Après cet événement, Pascal ne put que confier à Soledad les histoires qui couraient sur son origine. Elle l'écouta avec gravité. « J'ai beaucoup entendu parler des Tejara, dit-elle, ils ont donné leur nom à des hôpitaux, des crèches, des écoles. Ce sont des mécènes. Mais de là à dire qu'ils sont de nature divine, c'est un peu fort ! » Là, elle éclata d'un grand rire. « Remarque, tu es assez beau pour être un dieu ! » Inutile de dire comment finit cet entretien. Soledad revint à la charge quelques heures plus tard : « Le monde, personne ne parviendra à le changer, dit-elle. Au lieu de nourrir toutes ces pensées dans ta tête, contente-toi de m'aimer, car c'est le bon Dieu qui m'a mise sur ta route. »

Sans doute avait-elle raison.

45.

L'aéroport privé Sangue-Grande tirait son nom d'une révolte d'esclaves qui avait eu lieu à cet endroit ; la plus sanglante des rébellions qui se soit produite. En une seule nuit, des dizaines de gardes avaient été massacrés tandis que l'on ne comptait pas le nombre d'esclaves qui y avaient trouvé la mort. Les maîtres occidentaux, pour venir à bout de cette mutinerie, avaient dû faire appel aux Français qui dirigeaient d'une main de fer le territoire voisin de la Guyane. Certains historiens affirment que le caractère violent de cette rébellion fut une des causes de l'abolition de l'esclavage qui fut décrétée au Brésil quelques mois plus tard.

Pascal avait rendez-vous avec le jeune pilote Antonio qui avait eu la gentillesse d'accepter de le conduire à bon port, mais il avait le cœur endolori d'avoir dû quitter Soledad. Elle avait promis de venir le voir. Cependant, pouvait-on se fier à cette parole ? D'un pas lourd, il entra dans le bar de l'aéroport qui abritait également une boutique de souvenirs, en provenance des pays les plus inattendus : la Chine, Hong Kong, l'Afrique du Sud. Une grosse femme vendait même des « pierres de lune » venues de l'Éthiopie qui permettaient, selon elle, de revenir à des événements passés.

Pascal, insensible à toutes ces fantaisies, ne cessait de regretter d'avoir quitté Soledad et se demandait si jamais il revivrait un moment d'amour tel que celui qu'ils avaient passé ensemble. Il avait l'impression qu'aucune femme avant elle ne lui avait donné pareil sentiment qu'il se trompait sur le sens de la vie. Au moment de retourner chez lui, il sentait qu'il n'avait pas pris les bonnes décisions. Allait-il ressasser encore et encore les mêmes expériences, en particulier celle de Caracalla ? Pendant un temps, retrouver l'anonymat lui avait paru une chose désirable, à présent il était arrivé à la conclusion qu'il ne saurait s'en contenter.

Il eut du mal à reconnaître Antonio car celui-ci portait un élégant uniforme bleu marine, assorti de larges épaulettes dorées et était coiffé d'une casquette à visière de mica. Les deux hommes se serrèrent la main et Pascal demanda : « As-tu eu des nouvelles de mon oncle, sais-tu où il est en ce moment ? » Antonio secoua négativement la tête : « Non, je n'en ai aucune idée. Tu sais, Espíritu voyage à travers le monde. Ceux qui voudraient le suivre perdraient rapidement sa trace. »

Pascal, dépité, suivit Antonio au-dehors et désigna le ciel sombre au-dessus de leurs têtes : « De quoi nous menace-t-il ? » interrogea-t-il, car depuis le matin, celui-ci était noir, parcouru d'éclairs, tandis qu'un vent violent secouait les branches des arbres. Antonio répondit avec désinvolture : « Ce n'est rien, c'est un grain sans gravité qui bientôt va crever. » Pascal n'avait pas oublié le confort et le luxe du jet privé que possédait Espíritu et grimpa joyeusement la passerelle qui menait à bord.

Il se fâcha tout net quand Antonio disposa trois grandes photographies qu'il avait dans sa serviette. Ces trois photographies, qui représentaient Corazón Tejara, Espíritu et lui-même, Pascal, portaient en légende trois mots : le Père, le Saint-Esprit, le Fils. « Tu es fou, jette-moi ces saloperies ! » s'exclama-t-il avec colère. Mais Antonio refusa de lui obéir et dit fermement : « Laisse-moi faire ce que je veux. » Là-dessus, il s'enferma dans le cockpit.

Ils s'envolèrent peu avant midi. « Installe-toi confortablement, recommanda Antonio, nous devons traverser la Guyane, ensuite nous commencerons la descente vers ton pays et nous atterrirons tout près de Fond-Zombi, nous en avons pour près de sept heures de vol. » Pascal se roula en boule sur une des couchettes et s'enveloppa d'une couverture. Au bout de quelques minutes, le ronron du moteur aidant, il ne tarda pas à s'endormir.

C’est alors qu’il eut un rêve, un rêve des plus étranges : il faisait une nuit épaisse, aussi épaisse qu’au premier jour du monde. Dans le ciel, Zabulon et Zapata se battaient, faisant naître à chacun de leurs gestes des rayons qui semblaient autant de flammes voraces. Dans une grotte, un bœuf et un âne broutaient le foin répandu devant eux. Entre les pattes de l’âne dormait un nouveau-né dont il léchait doucement la tête de sa langue râpeuse. Le nouveau-né était d’une beauté frappante : un teint brun, des cheveux raides et noirs comme ceux d’un Asiatique, une bouche ronde et pulpeuse comme une cerise. On pouvait se demander à quelle race il appartenait. Disons qu’il avait en lui on ne sait combien de sangs mêlés.

À quelques pas de là, une jeune femme, sans doute la mère qui venait d’accoucher, se lavait tant bien que mal dans l’eau rougie d’un coui. Elle avait emmené pour l’enfant du talc et une grosse houppette, afin de poudrer tout son corps, mais la douleur et le chagrin qu’elle éprouvait lui faisaient penser à tout autre chose. Elle ne faisait que pleurer. Une musique douce, céleste, on aurait dit un air de Mozart, s’élevait, provenant d’on ne sait où exactement. D’un instrument caché ? Ces sons à la fois mélodieux et plaintifs résonnaient mystérieusement. Le rêve s’interrompit brusquement.

Qu’est-ce qui avait réveillé Pascal ? La chaleur, car il faisait une température d’étuve. Sous sa tête, l’oreiller était trempé tandis que des rigoles de sueur coulaient le long de son torse. Il rejeta la couverture, se leva vivement et, inquiet, il se précipita vers le cockpit. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Antonio, pourquoi cette chaleur ? – Ce n’est rien, le rassura ce dernier qui semblait très calme, j’ai dû arrêter la climatisation. Recouche-toi, je te répète qu’il n’y a rien à craindre. »

Quand eurent-ils connaissance qu’ils étaient sérieusement en danger ? Nous ne le saurons jamais car les interprétations et les analyses de ce moment diffèrent. Ce qui est sûr, c’est que l’avion fut plongé dans les ténèbres les plus profondes et

s’écrasa à Saint-Sauveur. Il était trois heures du matin. Pascal avait trente-trois ans, l’âge du Christ.

Saint-Sauveur est une grosse commune de dix mille habitants, sans histoires. On ignore ce qui exactement lui a donné son nom. La mer qui l’entoure est très poissonneuse, il suffit de conduire son canot à quelques miles pour pêcher des thons, des bonites et des requins blancs. Sur les mornes environnants, on cultive un peu de patates douces, d’ignames et de gombos, sans compter les fruits des éternels bananiers qui poussent là, comme partout ailleurs. La commune de Saint-Sauveur comprend un groupe scolaire, une mosquée, une église mais pas d’hôpital, ni de cabinet de consultation. Depuis que le docteur Cassubie a pris sa retraite, le jeunot qui le remplace fait trois fois par semaine les quinze kilomètres qui séparent Saint-Sauveur de Fond-Zombi.

Quand l’avion s’écrasa, alertés par les flammes rougeoyantes qui dévoraient les mapous d’un bois voisin, les quatre gendarmes métropolitains qui occupaient la caserne avec leurs femmes et leurs enfants quittèrent leur lit et se précipitèrent au-dehors, ils sautèrent dans leur voiture et disposèrent des lances à eau. En quelques heures, ils parvinrent à éteindre l’incendie mais, chose surprenante, ils ne découvrirent aucun reste humain parmi les décombres. Ils ne trouvèrent que trois grandes photographies intactes, tout juste les bords calcinés, représentant trois hommes avec l’inscription : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

De retour à son bureau, le chef des gendarmes adressa un compte-rendu relatant ces faits étranges à son supérieur qui se trouvait à Fond-Zombi. L’affaire aurait pu en rester là si le supérieur n’avait pas été, par le plus grand des hasards, un membre de *La Nouvelle Alliance.* Il informa aussitôt Maria des faits étranges qui s’étaient passés cette nuit-là et celle-ci prit feu et flamme. En toute hâte, elle informa les anciens disciples de Pascal, Marcel Marcelin et José Donovo, redevenus

chômeurs car ils étaient rentrés de métropole où ils avaient vainement cherché du travail.

Les disciples se précipitèrent à Saint-Sauveur et ce fut le premier pèlerinage qui désormais devait se reproduire chaque année et marquer les esprits. Bientôt, ils firent édifier une chapelle sur les lieux du sinistre et achetèrent à crédit deux anciens thoniers, qui pouvaient contenir chacun une cinquantaine de fidèles.

Un événement important se produisit quelques mois plus tard quand Fatima revint au pays. Elle avait bataillé ferme : grâce aux efforts de l'avocat dont elle s'était assuré les services, elle avait réussi à faire classer sans suite la responsabilité de Pascal dans l'attentat où Norbert Pacheco avait trouvé la mort. Désormais, le nom de Pascal était blanc comme coton.

Cependant, le jour le plus éclatant fut sans contredit celui où Judas Éluthère vint assister à une cérémonie à la chapelle. Le ministre, Judas Éluthère, toujours beau, toujours tiré à quatre épingles, n'habitait plus au pays bien sûr mais dans un appartement de six pièces, avenue Mozart à Paris. On le voyait fréquemment à la télévision, récitant des discours polis et bien tournés sur le séparatisme musulman. Les membres de *La Nouvelle Alliance* présents ce jour-là ne purent contenir leurs applaudissements et leurs larmes, lorsqu'il fit le panégyrique du disparu Pascal. Il déclara qu'il avait été une grande âme, comme le Mahatma Gandhi. Il osa même suggérer que ce que l'on racontait était vrai : il était le fils d'une divinité dont cependant il ne révéla pas le nom.

Désormais, le jour de Pâques fut marqué par cet important pèlerinage qui rassemblait des fidèles venus du monde entier. Saint-Sauveur, jusque-là une commune sans importance, devint un des hauts lieux du pays.

Épilogue

Cependant, si les gens avaient eu une cervelle pour observer et des yeux pour voir, ils n'auraient pas manqué de diriger leur curiosité vers un certain couple, le couple Gribaldi. Quand étaient-ils arrivés à Saint-Sauveur ? Personne ne s'en souvenait. D'où venaient-ils ? D'un pays situé de l'autre côté de l'eau, du Brésil peut-être. Pourtant ni l'homme ni la femme n'avaient la moindre trace d'accent étranger. Tous les deux parlaient un français des plus châtiés.

Le couple habitait une des maisons les plus somptueuses de Saint-Sauveur, baptisée *Le Jardin d'Éden*. On y accédait par une large allée sablonneuse qui se rétrécissait et finissait par buter sur la mer dans laquelle, qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il fasse nuit ou qu'il fasse déjà jour, Monsieur Gribaldi piquait une tête. Il était alors vêtu d'un étrange maillot de bain : une sorte de guimpe qui montait jusqu'à ses pectoraux. C'est qu'il essayait de cacher une vilaine cicatrice qu'il portait au côté droit. La chair était dépigmentée, rosâtre, bourrelée et comme suintant un liquide inconnu.

Le couple semblait ne pas avoir d'amis. Une servante faisait la cuisine et un jardinier s'affairait dans la vaste étendue de terre où croissaient des roses Cayenne et des roses Tété Négresse que Madame Gribaldi disposait en brassées dans les vases du salon et de la salle à manger. Ces deux fleurs sont rares et coûtent les yeux de la tête. Pourtant, chez les Gribaldi, elles poussaient en abondance.

Monsieur et Madame Gribaldi étaient tous deux très beaux, des sangs-mêlés dont on n'aurait su dire en quelle proportion ; la femme avait le teint pareil à un fruit tropical, la peau douce et soyeuse, les dents étincelantes. De sa personne émanait un charme un peu équivoque, un tantinet trop aguichant, qui suggérait qu'elle avait vécu un passé tumultueux. L'homme

aussi était beau avec ses yeux de velours tristes et son air de toujours se poser des questions.

Madame Gribaldi était chanteuse. Monsieur Gribaldi, quant à lui, ne faisait rien de ses dix doigts. Il pensait. D'accord, tout le monde pense, depuis que Descartes a imposé son célèbre *cogito ergo sum,* je pense donc je suis. Il coulait ses pensées sous la forme de livrets, que l'on vendait à la librairie *Les Heures studieuses* mais que personne n'achetait jamais : *Mes expériences,* tome 1, tome 2 et tome 3 – enfin tome, c'est beaucoup dire, car chacun de ces opuscules ne dépassait pas une centaine de pages.

Le 14 juillet, ils ouvraient tout grand les portes de leur maison car, si cette date commémore un important événement survenu en métropole, c'était aussi le jour de l'anniversaire de Madame Gribaldi. Alors, ils invitaient tous les gens des quartiers populaires à qui elle faisait entendre des airs d'Édith Piaf : *L'Hymne à l'amour*. « Je me ferai teindre en blonde. On peut bien rire de moi. Je ferais n'importe quoi si tu me le demandais. »

Tout en chantant, elle caressait des yeux le beau visage de son mari.

Un jour de mai, les Gribaldi disparurent. Où étaient-ils passés ? Interrogés, les domestiques répondirent qu'ils s'étaient rendus en Italie afin d'adopter un enfant parmi les innombrables petits migrants. Au bout de deux mois, ils revinrent au pays, tenant par la main un garçonnet âgé de deux ou trois ans. « C'est mon fils » déclarait fièrement Madame Gribaldi à qui voulait l'entendre.

L'enfant était beau, aussi beau que ses parents. Pourtant ce ne fut pas sa beauté qui attira l'attention de tous, ce fut sa couleur. Étant d'origine érythréenne, il était noir, noir Solex, comme on dit vulgairement. Intrigués, les gens se précipitèrent en foule à la réception que Monsieur et Madame Gribaldi

donnèrent pour le présenter. « Nous l'avons baptisé Alfa, déclara Monsieur Gribaldi, car nous voulons qu'il soit le premier en toutes choses. » Alfa ? Sans doute parlait-il de la prééminence de cette lettre dans l'alphabet grec. Hélas, à Saint-Sauveur, on est peu instruit et on ne comprit pas l'allusion. Les gens firent la moue : « Alfa ? N'était-ce pas un prénom musulman ? Ne devait-on pas voir là l'amorce de ce séparatisme que l'on condamne en haut lieu ? »

Cependant, les esprits chagrins eurent bientôt d'autres raisons de se faire du souci. Monsieur et Madame Gribaldi refusèrent tout net d'envoyer leur fils à l'école. Chaque matin, la main dans celle de son père, le petit garçon se rendait dans le pavillon édifié au fond du jardin qui était meublé d'un vaste bureau et d'une table d'écolier. Remarquez, Monsieur Gribaldi mettait du cœur à l'ouvrage ! Il achetait des cartes et des mappemondes aux *Heures studieuses* afin d'apprendre à son fils le dessin des océans et des continents. Il lui faisait réciter force poèmes, par exemple : « La biche brame au clair de lune et pleure à se fondre les yeux… » ou bien « Les sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone ».

Pourtant, si les gens furent scandalisés et ne purent cacher leur désapprobation, ce fut au moment où le petit Alfa se trouva privé de catéchisme et, par conséquent, de première communion. Le père Rousseau enfila sa meilleure soutane et se rendit au *Jardin d'Éden.* Quand il eut fini de parler, Monsieur Gribaldi hocha la tête : « C'est précisément ce que ma femme et moi voulons éviter : qu'on lui bourre la tête d'histoires extravagantes, qu'on lui fasse lire des livres relatant des faits contradictoires, qu'on lui fasse croire qu'il a une ascendance particulière. Nous voulons respecter sa liberté et ne pas entretenir chez lui de dangereuses illusions. – Que voulez-vous dire ? » protesta le père Rousseau. Monsieur Gribaldi le regarda dans les yeux et laissa tomber simplement : « Je vais vous poser une question : à votre avis, Dieu n'est-il pas le Père de tous les hommes ? Moi, pas seulement. Mais

aussi Nestor le facteur. Hugo le cultivateur. Tous tant que nous sommes. »

Si quelqu'un avait pu démêler cet imbroglio et révéler la vérité, c'était un SDF qui couchait à même le sol dans le jardin et dont Monsieur Gribaldi, à la différence de Charles Bovary, avait guéri le pied-bot par simple imposition des mains. Celui-là aurait pu expliquer les faits qui semblaient incompréhensibles à tous : « Il y a de cela quelques années, un enfant de migrants que Monsieur Gribaldi adorait est mort dans des circonstances mystérieuses. Il ne s'est jamais remis de ce drame. Peu après, il a rencontré celle qui est aujourd'hui Madame Gribaldi de manière fortuite. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Ils s'adorent, vous dis-je. Ils ont compris que c'est grâce à l'amour qu'éprouvent deux êtres humains l'un pour l'autre, grâce à cet amour qui fait battre leur cœur, que l'individu peut supporter souffrance, désillusions, avanies de toutes sortes, que seul cet amour-là peut transfigurer le monde et le rendre harmonieux. »

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021

Portrait de Maryse Condé © Ph. MATSAS / Buchet-Chastel
Design de la jaquette © AkuMimpi

Du même auteur

Aux Éditions Robert Laffont

Une saison à Rihata, 1981.

Ségou, Vol. 1, *Les Murailles de terre*, 1984.

Ségou, Vol. 2, *La Terre en miettes*, 1985.

La Vie scélérate, 1987. Prix de l'Académie française.

En attendant le bonheur : Heremakhonon, 1989 (réédition 1997).

La Colonie du nouveau monde, 1993.

La Migration des cœurs, 1995.

Pays mêlé, 1997.

Desirada, 1997. Prix Carbet de la Caraïbe.

Le Cœur à rire et à pleurer : Contes vrais, 1999. Prix Marguerite Yourcenar.

Célanire cou-coupé, 2000.

Aux Éditions du Mercure de France

Moi, Tituba, sorcière noire de Salem, 1986. Grand Prix littéraire de la femme.

Pension Les Alizés, 1988.

Traversée de la mangrove, 1989.

Les Derniers Rois mages, 1992.

La Belle Créole, 2001.

Histoire de la femme cannibale, 2003.

Victoire, les saveurs et les mots : récit, 2006. Prix Tropiques.

Les Belles Ténébreuses, 2008.

Aux Éditions JC Lattès

En attendant la montée des eaux, 2010.

La Vie sans fards, 2012.

Mets et merveilles, 2015.

Le Fabuleux et Triste Destin d'Ivan et Ivana, 2017. Prix Nobel alternatif.

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 7 juin 2021 par V. Fouillet
ISBN 9782283035450

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en mai 2021
par CPI
(ISBN 9782283035443)

Retrouvez toutes nos publications sur

www.buchetchastel.fr

BUCHET • CHASTEL